ÉDITION DÉFINITIVE D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VICTOR HUGO

POÉSIE

XIV

LE PAPE. — LA PITIÉ SUPRÊME

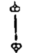
RELIGIONS ET RELIGION. — L'ANE



PARIS

J. HETZEL & Cie

18, RUE JACOB



A. QUANTIN

RUE SAINT-BENOIT, 7

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VICTOR HUGO

POÉSIE

XIV

LE PAPE

SCÈNE PREMIÈRE

SOMMEIL

Le Vatican. La chambre du Pape. La nuit.

LE PAPE, dans son lit.

Ah ! je m'endors ! — Enfin !

. . . .

Il s'endort.

PAROLES DANS LE CIEL ÉTOILÉ

O vivants, hommes, femmes,
Dormez. Apaise-toi, noir tumulte des âmes.
Oubli ! trêve ! ô méchants, reposez-vous. Assez !
Vous devez être las puisque vous haïssez.
Voici l'heure de paix que la terre réclame.
Le cœur divin envoie au cœur humain sa flamme.
La pensée a grandi car le rêve est venu.

Homme, ne te crois pas plongé dans l'inconnu;
Tu connais tout, sachant que tu dois être juste;
Le sort est l'antre noir, l'âme est la lampe auguste;
Dieu par la conscience inextinguible unit
L'innocence de l'homme aux blancheurs du zénith.
Va, ta tête est au ciel par un rayon liée.
La vie est une page obscurément pliée
Que l'homme en mourant lit et déchiffre en dormant.
Le sommeil est un sombre épanouissement.
Il est des voix, il est des pas, il est des ondes;
Tout se mêle, clameurs, rumeurs, vagues profondes,
Foules blêmes, troupeaux pensifs, essaims joyeux;
Tout marche au but divin sous les éternels yeux.
Responsabilité, pèse, voici ton heure,
Du haut des cieux, et rends l'âme humaine meilleure.
Les noirs vivants ont tous au pied le même anneau.
Sens, ô berger, le poids énorme de l'agneau.
Frêles puissants, tâchez que l'ombre vous tolère;
Le gouffre est irrité d'une bonne colère;
Le gouffre est menaçant, mais c'est contre le fort;
L'atome avec raison compte, lorsqu'il s'endort,
Sur la protection terrible des abîmes.
Dormez, vertus, dormez, souffrances, dormez, crimes,
Sous la sérénité du firmament vermeil.
Heureux l'homme qui sent à travers son sommeil
Que les étoiles sont sur la terre levées
Pour protéger le faible et l'humble et leurs couvées,
Qui tâche de comprendre en dormant, et qui sent
Qu'un immense conseil mystérieux descend!
Laissez passer sur vous les astres vénérables,

Et dormez. O vivants, princes, grands, misérables,
A cette heure au fantôme en son linceul pareils,
Ayez le tremblement du rêve en vos sommeils.
Que l'âme veille en vous !

. . . .
. . . .
. . . .

LES ROIS ENTRENT

LES ROIS.

Salut, pape. Nous sommes
Les tout-puissants, les rois, les maîtres.

LE PAPE.

Salut, hommes.

LES ROIS.

Prêtre, nous sommes rois.

LE PAPE.

Pourquoi?

LES ROIS.

Rois à jamais.

LE PAPE.

Et Dieu?

LES ROIS.

Tu sais qu'il est sur terre des sommets.

LE PAPE.

De la hauteur de Dieu je ne vois qu'une plaine.

LES ROIS.

Nous sommes grands, vainqueurs, forts.

LE PAPE.

Tout est l'ombre humaine.

LES ROIS.

Nous sommes les élus.

LE PAPE.

L'homme à l'homme est égal.

LES ROIS.

Nous sommes ce que sont l'Horeb et le Galgal,
Ce qu'est le Sinaï par-dessus les campagnes;

Nous sommes une chaîne auguste de montagnes;
Nous sommes l'horizon par Dieu même construit.

LE PAPE.

Les monts ont au front l'aube et les rois ont la nuit.
Dieu n'a pas fait les rois.

LES ROIS.

N'es-tu pas roi toi-même?

LE PAPE.

Moi! régner! non!

LES ROIS.

Alors, qu'est-ce que tu fais?

LE PAPE.

J'aime.

LE PAPE SUR LE SEUIL DU VATICAN

Je parle à la Cité, je parle à l'Univers.

Écoutez, ô vivants de tant d'ombre couverts,
Qu'égara si longtemps l'imposture servile,
Le sceptre est vain, le trône est noir, la pourpre est vile.
Qui que vous soyez, fils du Père, écoutez tous.
Il n'est sous le grand ciel impénétrable et doux
Qu'une pourpre, l'amour; qu'un trône, l'innocence.
L'aube et l'obscure nuit sont dans l'homme en présence
Comme deux combattants prêts à s'entre-tuer;
Le prêtre est un pilote; il doit s'habituer
A la lumière afin que son âme soit blanche;

Tout veut croître au grand jour, l'homme, la fleur, la branche,
La pensée ; il est temps que l'aurore ait raison ;
Et Dieu ne nous a pas confié sa maison,
La justice, pour vivre en dehors d'elle, et faire
Grandir l'ombre et tourner à contre-sens la sphère.
Je suis comme vous tous, aveugle, ô mes amis !
J'ignore l'homme, Dieu, le monde ; et l'on m'a mis
Trois couronnes au front, autant que d'ignorances.
Celui qu'on nomme un pape est vêtu d'apparences;
Mes frères les vivants me semblent mes valets ;
Je ne sais pas pourquoi j'habite ce palais ;
Je ne sais pas pourquoi je porte un diadème ;
On m'appelle Seigneur des Seigneurs, Chef suprême,
Pontife souverain, Roi par le ciel choisi ;
O peuples, écoutez, j'ai découvert ceci,
Je suis un pauvre. Aussi je m'en vais. J'abandonne
Ce palais, espérant que cet or me pardonne,
Et que cette richesse et que tous ces trésors
Et que l'effrayant luxe usurpé dont je sors
Ne me maudiront pas d'avoir vécu, fantôme,
Dans cette pourpre, moi qui suis fait pour le chaume !
La conscience humaine est ma sœur, et je vais
Lui parler ; j'ai pour loi de haïr le mauvais
Sans haïr le méchant ; je ne suis plus qu'un moine
Comme Basile, comme Honorat, comme Antoine ;
Je ne chausserai plus la sandale où la croix
S'étonne du baiser parfois sanglant des rois.
Peuples, jadis Noé sortit rêveur de l'arche ;
Je sors aussi. Je pars. Et je me mets en marche
Sur la terre, au hasard, sous le haut firmament,

Dans l'aube ou dans l'orage, ayant pour vêtement,
Si cela plaît au ciel, la pluie et la tempête,
Sans savoir où le soir je poserai ma tête,
N'ayant rien que l'instant, et les instants sont courts;
Je sais que l'homme souffre, et j'arrive au secours
De tout esprit qui flotte et de tout cœur qui sombre;
Je vais dans les déserts, dans les hameaux, dans l'ombre,
Dans les ronces, parmi les cailloux du ravin,
Errer comme Jésus, le va-nu-pieds divin.
Pour celui qui n'a rien, c'est s'emparer du monde
Que de marcher parmi l'humanité profonde,
Que de créer des cœurs, que d'accroître la foi,
Et d'aller, en semant des âmes, devant soi!
Je prends la terre aux rois, je rends aux Romains Rome,
Et je rentre chez Dieu, c'est-à-dire chez l'Homme.
Laisse-moi passer, peuple. Adieu, Rome.

LE SYNODE D'ORIENT

LE PATRIARCHE D'ORIENT, tiare au front,
en habits pontificaux; les évêques l'entourent; mitres et chapes d'or.

Chantez,
Allégresse et louange! ô tribus, ô cités,
Chantez dans le vallon, chantez sur la montagne.
Sabaoth est l'époux, l'église est sa compagne,
Peuple, je suis l'apôtre, et je bénis les cieux.

Entre un homme vêtu de bure noire, une croix de bois à la main.

L'HOMME.

Bénir le ciel est bien, bénir l'enfer est mieux.

LE PATRIARCHE.

L'enfer!

L'HOMME.

Oui, c'est-à-dire, ô prêtre, les misères,
Bénis cela. Bénis les pleurs, les cœurs sincères;
Mais flétris, où le bien contre le mal combat;
Bénis le dénûment, le haillon, le grabat,
Le bagne, dont la chaîne épouvantable passe;
Bénis l'humble esprit sombre et la pauvre âme lasse;
Bénis tous ceux pour qui jamais tu ne prias;
Bénis les réprouvés, bénis les parias,
Et ce total des maux qui sur terre est la somme
Des salaires. Bénis l'enfer.

LE PATRIARCHE.

Quel est cet homme?

L'HOMME.

Évêque d'orient, l'évêque d'occident
Te salue, et je suis ton frère. Sois prudent
Et sois pensif; car Dieu, sache-le, prêtre, existe.

LE PATRIARCHE.

C'est vous, Père! vêtu d'un linceul!

LE PAPE.

Je suis triste.

LE PATRIARCHE.

Vous le premier sur terre!

LE PAPE.

Hélas!

LE PATRIARCHE.

Triste de quoi?

LE PAPE.

De la douleur de tous et de ta joie à toi.

Il fait un pas et regarde fixement le patriarche.

Prêtre, on souffre! et le luxe odieux t'environne!

Commence par jeter par terre ta couronne.
La couronne est gênante à l'auréole. Il faut
Choisir de l'or d'en bas ou du rayon d'en haut.
Sache, ô pasteur joyeux, que les peuples frissonnent;
Sache que le ciel pâle est plein d'heures qui sonnent
Le tocsin des berceaux, le glas des nouveau-nés.
Prends garde aux innocents dont tu fais des damnés.
Crains le mal qui flamboie, et que toi-même attises
Avec tes vanités, avec tes convoitises.
Frères, ne soyons pas des prêtres désastreux.
N'imitons pas les rois qui se volent entre eux
Les Alsaces, les Metz, les Strasbourg, les Hanovres.
Prêtre, à qui donc as-tu pris ta richesse? Aux pauvres.
Quand l'or s'enfle en ton sac, Dieu dans ton cœur décroît.
Apprends qu'on est sans pain et sache qu'on a froid;
Les jeunes filles vont rôdant le soir dans l'ombre.
Tes rochets, ta chasuble aux topazes sans nombre,

Ta robe où l'orient doré s'épanouit,
Sont des spectres qui sont noirs et vivants la nuit,
Et qui prennent Jésus dans sa crèche et le tuent.
Sache qu'au lit public les femmes s'habituent
Parce qu'il faut céder, se rendre, et vivre enfin,
Le riche ayant le vice et le pauvre la faim.
Que te sert d'empiler sur des planches d'armoire
Du velours, du damas, du satin, de la moire,
D'avoir des bonnets d'or et d'emplir des tiroirs
De chapes qu'on dirait couvertes de miroirs?
O pauvres que j'entends râler, forçats augustes,
Tous ces trésors, chez vous sacrés, chez nous injuste
Ce diamant qui met à la mitre un éclair,
Cette émeraude où semble errer toute la mer,
Ce resplendissement sombre des pierreries,
C'est votre sang, le lait des mamelles taries,
C'est le grelottement des petits enfants nus!
C'est votre chute au fond des gouffres inconnus!
Le faste de ce prêtre, ô pauvres, représente
Ce que vous n'avez plus, votre vie innocente,
Le loyer du logis, le tison du foyer,
La dignité du cœur qui ne veut pas ployer,
Le travail qui s'accroît par l'épargne qui monte,
Votre joie est l'honneur des femmes, et ta honte,
Prêtre! — Rends ces trésors aux pauvres! — Rends-les tous!
Escarboucles chez eux, immondices chez nous!
Quoi! tandis que là-haut l'immense Éternel pense;
Tandis que sans fatigue et sans fin il dépense
La lumière, et maintient les soleils au complet,
Pour que tout marche et vive, et pour prouver qu'il est;

Tandis que dans cette ombre où court le météore,
Il nous regarde avec ses prunelles d'aurore;
Tandis qu'il met au monde énorme un tel ciment
Que rien ne s'est défait dans le bleu firmament
Le jour où dans le ciel que d'autres cieux pondèrent,
Les formidables vents démuselés grondèrent;
Tandis qu'il fait rôder plus d'astres dans les cieux,
Plus d'éclairs, plus de voix, plus de bruits, plus de feux,
Plus de prodiges, noirs ou sereins, sur les grèves,
Sur les monts, dans les bois, que l'homme n'a de rêves;
Tandis qu'il est cet être inconcevable là,
Nous prêtres, nous vieillards, drapés d'un falbala,
Plus chargés de bijoux que des filles publiques,
Tournant vers les faux biens nos extases obliques,
Tandis que lui, celui qui ne prend ni ne vend,
Lui le sombre seigneur de la foudre, est vivant,
Nous, sous quelque portail d'église ou d'abbaye,
Nous offrons et montrons à la foule ébahie,
Sous la pourpre d'un dais et les plis d'un camail,
Un petit bon Dieu rose avec des yeux d'émail!
Un Jésus de carton! un Éternel de cire!
On le promène, on chante, on prêche, on le fait luire,
En marchant doucement de crainte qu'un cahot,
En secouant l'autel, ne casse le Très-Haut!
Chaque temple a son saint qu'il rente et divinise.
Tandis que le monceau des hommes agonise
Et que la haine couve en d'âpres cœurs grondants,
Tandis que la famine aux effroyables dents
Dévore l'atelier, le grenier, la chaumière,
Nous étalons, avec des effets de lumière,

Des bonshommes de bois au fond d'un corridor,
Brodés d'or, cousus d'or, chaussés d'or, coiffés d'or;
Nous avons des saints-Jeans et des saintes-Maries
Que nous emmaillottons dans des verrotteries!
Nous dépensons Golconde à vêtir le néant.
Et, pendant ce temps-là, le vice est un géant,
Et le lupanar s'ouvre, affreux bagne des vierges!
Et, je vous le répète, allumez tous vos cierges,
Faites le tour du temple en file, deux à deux,
Vous n'empêcherez pas que cela soit hideux!

Oui, pendant ce temps-là, parce qu'il faut qu'on mange,
Parce que votre luxe a pris son pain, un ange,
Une âme, une innocence entrera dans la nuit!
Pour vêtir de brocart l'idole qui reluit,
Les colombes du ciel deviendront des orfraies!
Oui, des femmes de chair et d'os, des femmes vraies,
Honnêtes, fleurs d'amour et lys de chasteté,
Paieront de leur pudeur et de leur nudité,
De toutes leurs vertus mortes et dissipées,
Votre imbécillité d'habiller des poupées!
Entendez-vous cela! Comprenez-vous cela!
Trouvez-vous que je parle assez haut! Dieu parla
Jadis de cette sorte aux songeurs sur les cimes;
Et nous quand sur l'autel, pensifs, nous nous assîmes,
Prêtres, ce n'était pas pour être des démons.
O mes frères, aimons, aimons, aimons, aimons!

Prêtres, la croix de bois et la robe de bure,
Le front haut chez les rois et pas d'autre courbure
Que le fléchissement des âmes devant Dieu!
Quoi! les rois sont la roue et vous êtes l'essieu!
Le peuple est sous vos pieds, parce qu'il est la base,
Et vous faites rouler sur lui ce qui l'écrase!

Sachez que vos grandeurs sont des chutes! Sachez
Que le fourmillement lugubre des péchés,
O noirs vendeurs du temple, emplit votre opulence,
Et que Jésus, ayant au flanc le coup de lance,
S'est enfui, se voilant la face, n'ayant pu
Voir le peuple affamé sous le prêtre repu!
Ne pouvant voir cela, Christ a dû disparaître!
Il s'en va. Car pour lui les diamants du prêtre
Ont la même lueur que les yeux du chacal.
O froc de bure, ô saint haillon pontifical,
Sois ma splendeur. Je sens rentrer sous cette robe
L'âme que le manteau de pourpre nous dérobe;
Je revis. Du linceul le prêtre est bien vêtu.
Il devient sous la bure exemple, honneur, vertu,
Serviteur de qui souffre et juge de qui règne;
Comme il est faible, il faut que le tyran le craigne;
Car les faibles sont pleins de la force de Dieu.
Sa robe noire passe à toute heure, en tout lieu,
Parmi les deuils, les maux, les fléaux, les désastres,
Et quand il la secoue il en tombe des astres!
Il en tombe le vrai, le bien, le beau, le grand!
Prêtres, votre richesse est un crime flagrant!

Vos cœurs sont-ils méchants? Non, vos têtes sont dures.
Frères, j'avais aussi sur moi ce tas d'ordures,
Des perles, des onyx, des saphirs, des rubis.
Oui, j'en avais sur moi, partout, sur mes habits,
Sur mon âme; mais j'ai vidé cela bien vite
Chez les pauvres.

LE PATRIARCHE.

Seigneur et docteur, grand lévite,
Pape sublime, évêque illustre et souverain,
Les tables de la loi sont un livre d'airain;
Nul n'y peut rien changer, pas même toi, mon père.

UN ÉVÊQUE.

Il faut que l'homme souffre afin que Dieu prospère;
L'or du temple éblouit le pauvre utilement.
Il faut la perle au dogme et l'astre au firmament;
Il faut que les vivants, foules, essaims, mêlées,
Volent à la lueur des mitres constellées;
Cette clarté leur est nécessaire en leur nuit.
Le temple opulent sert et l'autel pauvre nuit.
Il sied que le pasteur comme un soleil se lève.

AUTRE ÉVÊQUE.

Parlons des rois avec précaution; leur glaive
Jette à peu près la même ombre que notre croix;
Le temple a Dieu pour base et pour cime les rois;
Dieu croule si les rois tombent.

AUTRE ÉVÊQUE.

La foule est faite

Pour le maître, qu'il soit soldat, juge ou prophète;
Le prêtre est le premier des maîtres; le second,
C'est le roi.

AUTRE ÉVÊQUE.

Le soc dur fait le sillon fécond.
Oui, déchirons! Ainsi l'on sème, ainsi l'on fonde;
Et l'épi sera beau si la plaie est profonde.

AUTRE ÉVÊQUE.

Frère, Dieu n'a jamais voulu qu'on le comprît.

AUTRE ÉVÊQUE.

Le royaume des cieux est aux pauvres d'esprit;
Donc peu d'écoles, point de science, un seul livre.

AUTRE ÉVÊQUE.

Les peuples ont pour loi d'être en bas et de suivre;
Et leur ascension est faite quand vers nous
Ils montent les degrés des temples à genoux.

AUTRE ÉVÊQUE.

La pensée en dehors du dogme est de l'ivraie.
C'est la justice juste et la vérité vraie
Que j'affirme. Anathème à l'homme révolté!

AUTRE ÉVÊQUE.

Nous avons dans nos mains la terrible clarté.
Il faut que la lumière éclaire, ou qu'elle brûle.
Le prêtre est infidèle à son Dieu s'il recule

Et si, devant l'impie, il hésite à pencher
Le flambeau jusqu'au tas de paille du bûcher.

LE PATRIARCHE.

Ce qu'on nomme aujourd'hui liberté, c'est l'abîme.
Et c'est là ce que dit l'effrayant kéroubime
Debout sur le mur noir de l'infini. Croyez.
Soyez des cœurs tremblants, soyez des fronts ployés,
Obéissez. Le prince est un prêtre; le prêtre
Est un prince. Vouloir comprendre, vouloir être,
Vouloir penser, c'est faire obstacle à Dieu. Vivants
Qui sous l'énormité redoutable des vents
Résistez, vous avez des âmes insensées.
Dieu maudit vos efforts, vos travaux, vos pensées,
Et votre raison, sœur de l'antique péché,
Et votre vain progrès, sinistrement léché
Par la langue de feu qui sort du lac de soufre
Voilà les vérités qui jaillirent du gouffre
Le jour où sur l'Horeb le tonnerre a brillé.

LE PAPE.

Frères, figurez-vous, — je me suis réveillé!

LES ÉVÊQUES.

Qu'entendez-vous par là?

LE PATRIARCHE.

Qu'est-ce que tu médites?

LE PAPE.

Je ne crois plus un mot de tout ce que vous dites!

LE PATRIARCHE.

Quoi! vous seriez l'horrible et vivant démenti
De vos prédécesseurs glorieux?

LE PAPE.

J'ai senti
Un mécontentement inquiétant dans l'ombre.

LE PATRIARCHE.

Le pilote aveuglé, c'est le vaisseau qui sombre.
Ne changez pas de route! O père, n'allez pas
Du côté de la nuit, du côté du trépas!

LE PAPE.

Je marche vers la vie.

LE PATRIARCHE.

Il faudra rendre compte.

LE PAPE.

Certes!

LE PATRIARCHE.

Songez au ciel. Vous en tombez.

LE PAPE.

J'y monte.

LES ÉVÊQUES.

O sombre cécité!

LE PAPE.

Je vous dis que je vois.
J'étais sur un sommet doré, sur un pavois,

Dans l'encens, dans les chants et les épithalames.
J'ai senti tout à coup l'immense poids des âmes;
Et je suis descendu, sachant que je montais.
Le dogme n'a d'appuis, l'église n'a d'étais
Que nos fragilités; tâchons qu'elles soient pures.
Oui, j'ai vu les douleurs, oui, j'ai vu les souillures,
J'ai vu le bien gisant, j'ai vu le mal debout,
Et j'ai songé. Ciel noir! les crimes sont partout,
Mais il n'est qu'un coupable, et c'est le responsable.
J'ai vu les maux nombreux plus que les grains de sable,
Les forfaits plus épais que les branches des bois,
L'infâme orgie en rut, l'innocence aux abois,
Et j'ai dit en moi-même, en voyant les deux mondes
Pleins de brocanteurs vils et de vendeurs immondes :
Ce prêtre sur l'argent hideusement penché,
Ce juge qui chuchote à voix basse un marché,
Cette fille à l'œil fou, cette bohémienne,
Qu'est-ce qu'ils vendent là? Leur âme? Non, la mienne!
Alors j'ai pris la fuite, épouvanté, voulant
Être bon, m'arracher tous ces crimes du flanc,
Guider, sauver, guérir, supprimer les Sodomes,
Bénir, et rendre enfin Dieu respirable aux hommes!

LE PATRIARCHE.

Vous avez un devoir, foudroyer.

LE PAPE.

Avertir.

LE PATRIARCHE.

Songez au Dieu vengeur.

LE PAPE.

Je songe au Christ martyr.

LE PATRIARCHE.

Roi...

LE PAPE.

La chaire changée en trône est impudique.
Pauvre et nu, Jésus règne ; et, roi, le prêtre abdique.
Prêtre, j'ai le roseau de Jésus à la main ;
Roi, je n'ai plus qu'un sceptre ; et pour le genre humain
Je ne suis plus qu'un prince obéissant aux princes,
Concédant, consentant, tremblant pour mes provinces,
Courtisan du plus fort, à céder toujours prêt ;
Jamais la royauté du prêtre n'apparaît
Sans une transparence affreuse d'esclavage.
Je ne fais point partie, ô prêtres, du ravage,
Du supplice et du meurtre, et ne veux point m'asseoir
Parmi ces rois sur qui tombe l'éternel soir.
J'aime ! je sens en moi la grande clarté vivre.

LES ÉVÊQUES.

Guide-nous, mais suis-nous. Pour guider, il faut suivre.

LE PAPE.

Jamais. Je suis sorti, plein d'horreur et d'effroi,
De toute votre nuit ! Quoi ! l'on eût dit de moi :
Terre, cet homme avait la garde d'une idée,
La plus haute que l'ombre ait jamais possédée,
Clarté sainte au-dessus du gouffre obscur des cœurs ;
En dépit des vents noirs rapidement vainqueurs

Et vite évanouis, cet homme était le mage
Mystérieux, chargé du mutuel hommage
Que se doivent les cieux et les âmes, rapport
Et lien entre un mât frissonnant et le port,
Échange de lueur entre l'abîme et l'homme.
Quoi! parce que de vains simulacres qu'on nomme
Princes, maîtres, seigneurs, chefs, souverains, césars,
Parce que de faux dieux, composés de hasards;
Ou du hasard de vaincre ou du hasard de naître,
Parce que des puissants que le néant pénètre
Sont venus le trouver, lui le veilleur qui n'a
Ici-bas d'autre droit que de dire hosanna
Et de montrer du doigt là-haut l'âme éternelle,
Lui qui doit, fils de l'aube, ému, vivant en elle,
Toujours songer, pleurant sur le mal châtié,
Au moyen de changer la lumière en pitié;
Quoi! parce que ces rois, quoi! parce que ces ombres,
Parce que ces faiseurs de cendre et de décombres
Sont venus à sa porte, et durs, fiers, belliqueux,
Ont dit : Sois avec nous! — cet homme est avec eux!
Quoi! cet homme, le monde étant dans les ténèbres,
Offrait dans son bazar aux acheteurs funèbres,
O terreur! le rayon qui blanchissait le ciel!
Lui l'éclaireur suprême et providentiel,
Il bénissait l'affreuse éruption des laves!
Cet homme s'était fait marchand de ces esclaves,
La vérité, l'honneur, la justice et la loi,
Prenait le droit au peuple et le donnait au roi,
Priait pour ce qui tue et contre ce qui tombe!
Cet homme a fait lancer la foudre à la colombe!

Il a fait de Jésus le valet d'Attila !
Quoi ! l'on eût dit de moi : Regardez, le voilà ;
Il avait en dépôt notre âme, il l'a perdue.
L'aurore se levait, cet homme l'a vendue !
Il a prostitué l'étoile du matin !
Non ! non !

LE PATRIARCHE.

Vous blasphémez, pape !

LE PAPE.

Prêtre hautain,
Sois humble ! Autel doré, dédore-toi, rayonne !
Plaie au flanc du Christ, bouche auguste qu'on bâillonne,
Ouvre tes lèvres, parle, et dis la vérité !
Rentre en ton patrimoine, homme déshérité ;
Femmes, enfants, ayez des droits. Peuple, aie une âme.
A moi, prêtres ! prêchez le vrai que je proclame ;
Soyez simples de cœur ; soyez, sous le ciel bleu,
Près des petits enfants pour être près de Dieu.
Plus le pontife est doux, plus le temple est sublime.

Tout s'évanouit et s'efface autour du pape.

Quoi ! plus de prêtres ! Quoi ! plus de temple ! — l'abîme.
Tout disparaît. Jadis Babel ainsi croula.
Me voilà seul ! Plus rien que l'ombre.

UNE VOIX AU FOND DE L'INFINI.

Je suis là.

UN GRENIER

L'hiver. Un grabat.

UN PAUVRE. Sa famille près de lui.

LE PAUVRE.

Je ne crois pas en Dieu.

LE PAPE, entrant.

Tu dois avoir faim. Mange.

Il partage son pain et en donne la moitié au pauvre.

LE PAUVRE.

Et mon enfant?

LE PAPE.

Prends tout.

Il donne à l'enfant le reste de son pain.

L'ENFANT, mangeant.

C'est bon.

LE PAPE, au pauvre.

L'enfant, c'est l'ange.
Laisse-moi le bénir.

LE PAUVRE.

Fais ce que tu voudras.

LE PAPE, vidant une bourse sur le grabat.

Tiens, voici de l'argent pour t'acheter des draps.

LE PAUVRE.

Et du bois.

LE PAPE.

Et de quoi vêtir l'enfant, la mère,
Et toi, mon frère. Hélas! cette vie est amère.
Je te procurerai du travail. Ces grands froids
Sont durs. Et maintenant parlons de Dieu.

LE PAUVRE.

J'y crois.

*

LE PAPE AUX FOULES

A travers la douleur, l'angoisse, les alarmes,
Du fond des nuits, du fond des maux, du fond des larmes,
Venez à moi vous tous qui tremblez, qui souffrez,
Qui râlez, qui rampez, qui saignez, qui pleurez,
Les damnés, les vaincus, les gueux, les incurables,
Venez, venez, venez, venez, ô misérables!
Je suis à vous, je suis l'un de vous, et je sens
Dans mes os votre fièvre immense, agonisants!
Venez, déguenillés, réprouvés, multitude!
Je suis le serviteur de votre servitude,

Et de votre cachot je suis le prisonnier;
Le premier chez les rois, parmi vous le dernier.
Votre part est la bonne, elle est la plus auguste;
Le riche a beau bien faire, être sage, être juste,
Quiconque a les pieds nus marche plus près de Dieu.
Le ciel noir montre plus d'astres que le ciel bleu.

Je vous aime, et n'ai pas d'autre raison pour être,
Fils, le prêtre du juge et le juge du prêtre.
Je ne suis qu'un pauvre homme appartenant à tous.
O souffrants, aidez-moi. Je tâche d'être doux.
Venez, partageons tout, le froid, la faim, les jeûnes.
Je suis vieux chez les vieux et jeune avec les jeunes.
Je suis l'aïeul du père et l'enfant des petits;
J'ai tous les âges; fils, j'ai tous les appétits,
Toutes les volontés, toutes les convoitises;
Je suis, comme l'agneau qu'attirent les cytises,
Attiré par les deuils, les dénûments, les pleurs;
Je veux avoir ma part de toutes les douleurs;
J'ai droit à tous les maux qu'on souffre sur la terre;
Je suis l'universel étant le solitaire;
O pauvres, donnez-moi tout ce que vous avez,
Vos jours sans pain, vos toits sans feu, vos durs pavés,
Vos fumiers, vos grabats tremblants, vos meurtrissures,
Et le ciel étoilé, plafond de vos masures.

O vous qui n'avez rien, donnez-moi tout. Venez,
Tous les malheureux! nus, sanglants, blessés, traînés

Par tous les désespoirs et sur toutes les claies;
Apportez-moi vos fiels, apportez-moi vos plaies,
Afin qu'à votre nuit je mêle un peu de jour,
Et que je fasse avec vos haines de l'amour.
Venez, haillons, sanglots, plaintes, colères, âmes!

Fils, le malheur et moi, partout où nous passâmes
Nous avons tous les deux, chacun à sa façon,
Prouvé, lui qu'il a tort, et moi qu'il a raison.
Il a tort, car on pleure, et raison, car on aime.
Le malheur a cela de tendre et de suprême
Qu'on aime d'autant plus que l'on a plus souffert;
Le malheur, c'est le ciel obscurément offert,
Vous avez les douleurs et moi j'ai les dictames.
Je suis l'ambitieux qui veut prendre les âmes;
N'avoir rien secouru, c'est là la pauvreté;
On aura des besoins devant l'éternité;
Il serait imprudent, à l'heure où le soir tombe,
De s'offrir à celui qu'on trouve dans la tombe
Sans avoir fait d'épargne et rien mis de côté.
Souffrants, apportez-moi votre calamité.
Je suis l'aide, l'ami, l'appui. Venez, misères,
Lèpres, infirmités, indigences, ulcères,
Quiconque est hors l'espoir, quiconque est hors la loi.
La douleur m'appartient. J'appelle autour de moi
L'esprit troublé, le cœur saignant, l'âme qui sombre;
Et je veux, entouré des détresses sans nombre,
Qui naissent sur la terre à toute heure, en tout lieu,
Arriver avec tous les pauvres devant Dieu!

Venez, vous qu'on maudit! Venez, vous qu'on méprise!

Tous les misérables viennent autour de lui de tous côtés.

UN PASSANT.

Qu'est-ce que tu fais là, vieillard?

LE PAPE.

Je thésaurise.

L'INFAILLIBILITÉ

Ah! je suis l'Infaillible!

Ah! c'est moi qui vois clair!

Et Dieu?

Dieu ne sait pas ce que savait Képler,
Ce que trouva Newton, ce qu'a vu Galilée;
Il est dépaysé sous la voûte étoilée;
Il a tous les défauts possibles, dur, cassant,
Jaloux, inexorable, irascible; il consent

A l'arrestation du soleil par un homme;
Il damne l'univers pour le vol d'une pomme;
Il foudroie au hasard, il châtie à côté;
Il tue en bloc; il met le diable en liberté;
Molière le ferait sermonner par Alceste;
Il extermine un bouge, il épargne l'inceste,
Détruit Sodome, et donne à Loth un exeat;
Il double d'un enfer son paradis béat;
Il ne sait ce qu'il fait, tant il est susceptible,
Et tâche de brûler notre âme incombustible
Dans un monstrueux lac de bitume et de poix.
Ah! vous avez voulu lui mettre un contre-poids,
Oui, vous avez voulu corriger, j'imagine,
Ce Dieu qui du chaos tire son origine,
Qui maudit, sans savoir pourquoi, le genre humain,
Et qui marche en tâtant du bâton le chemin;
Il a, certes, besoin d'un guide en sa nuit noire,
Et, grâce au compagnon qui l'aide, on aime à croire,
Malgré Pascal doutant et Voltaire niant,
Que Dieu peut-être aura moins d'inconvénient.
Donc son chien est le pape, et je comprends qu'en somme,
L'aveugle étant le dieu, le clairvoyant soit l'homme.

Dérision lugubre! Insulte au firmament!

Donc le pape jamais ne chancelle et ne ment;
Donc jamais une erreur ne tombe de sa bouche;
L'infaillibilité formidable et farouche

Luit dans son œil suprême...

O nuit! pardonne-leur!
Être un homme, un jouet quelconque du malheur,
Moins libre que le vent, plus frêle que la plante,
Le passant inquiet de la terre tremblante,
Une agitation qui frissonne et qui fuit,
Un peu d'ombre essayant de faire un peu de bruit,
Être cela! sentir derrière soi l'abîme
Et devant soi le gouffre, et se croire la cime!
Avoir l'affreux squelette en ce vil corps charnel,
Et dire à Dieu : Je suis ton égal. Éternel!
Je suis l'autorité, je suis la certitude,
Et mon isolement, Dieu, vaut ta solitude;
Le pape est avec toi le seul être debout
Sur cet immense Rien que l'homme appelle Tout;
Tout n'est rien devant moi comme devant toi, maître.
Je sais la fin, je sais le but, je connais l'Être;
Je te tiens, ma clef t'ouvre, et je suis ton sondeur,
Dieu sombre, et jusqu'au fond je vois ta profondeur.
Dans l'obscur univers je suis le seul lucide;
Je ne puis me tromper; et ce que je décide
T'oblige; et quand j'ai dit : Voici la vérité!
Tout est dit. Quand je veux que tu sois irrité,
Quand j'ai dit la loi, l'ordre, et le point où commence
Ta colère, et l'endroit où finit ta clémence,
Tu dois courber ton front énorme dans les cieux!
Le grand char étoilé tourne sur deux essieux,
Dieu, le pape.

O soleils! astres! gouffres des êtres!
Que dites-vous du pape infaillible, et des prêtres,
Des conciles mettant le pied sur vos hauteurs,
Que dis-tu de ce tas de sinistres docteurs,
Ciel terrible, imposant leur néant au mystère,
Et tâchant d'ajouter à Dieu le ver de terre!

*

EN VOYANT PASSER DES BREBIS TONDUES

Les sombres vents du soir soufflent de tous côtés.
O brebis, ô troupeaux, ô peuples, grelottez.
Où donc est votre laine, ô marcheurs lamentables?
Allez loin de vos toits et loin de vos étables,
Sous le givre et la pluie, allez, allez, allez!
Où donc est votre laine, ô pauvres accablés,
Vous qui nourrissez tout, hélas! et qu'on affame?
Peuple, où donc sont tes droits? Homme, où donc est ton âme?
O laboureur, où donc est ta gerbe? O maçon,
Constructeur, bâtisseur, où donc est ta maison?

Où donc sont les esprits mis sous votre tutelle,
Docteurs? Et ta pudeur, ô femme, où donc est-elle?
Hélas! j'entends sonner les clairons triomphants;
Vierge, où sont tes amours? mère, où sont tes enfants?
Grelottez, ô bétail dépouillé, pauvres êtres!
Votre laine n'est pas à vous, elle est aux maîtres,
Elle est à ceux pour qui le chien aboie, à ceux
Qui sont les rois, les forts, les grands, les paresseux!
A ceux qui pour servante ont votre destinée!

C'est à vous cependant que Dieu l'avait donnée,
Cette laine sacrée, et dans la profondeur
Dieu maudit les ciseaux lugubres du tondeur!
Ah! malheureux en proie aux heureux! Honte aux maîtres!
Où donc sont ces bergers qu'on appelle les prêtres?
Nul ne te défend, peuple, ô troupeau qui m'es cher,
Et l'on te prend ta laine en attendant ta chair.

La nuit vient.

Ils courent par moments; les coups inexorables
Pleuvent, et l'on croit voir, avec ces misérables,
La vérité, le droit, la raison, l'équité,
Tout ce qu'on a de juste au fond du cœur, fouetté!
Où donc la conduit-on, cette foule hagarde,
Tremblante sous le soir terrible? qui la garde?
Comme ils sont harcelés, effrayés, éperdus!
Où vont ces sombres pas par derrière mordus?
Ils courent... — on dirait le passage d'un songe.

La bise souffle et semble un serpent qui s'allonge.
Est-ce que le mystère est lui-même contre eux?
Pourquoi tant d'aquilons sur tant de malheureux?
S'il est des anges noirs volant dans ces ténèbres,
Je les implore! ô vents, grâce! ô plafonds funèbres,
Ayez pitié! l'on souffre. Ah! que d'infortunés!
Qui donc s'acharne ainsi sur les pauvres? Donnez
D'autres ordres, esprits de l'ombre, à la tempête!
Dans l'échevèlement sauvage du prophète
Le vent peut se jouer, car le prophète est fort;
Mais soufflant sur le faible en pleurs, le ciel a tort.
Oui, je te donne tort, ciel profond qui m'écoutes;
C'est trop d'ombre. Oh! pitié! Des deux côtés des routes
Tout est brume, erreur, doute; et le brouillard trompeur
Les glace et les aveugle; ils ont froid, ils ont peur.

L'obscurité redouble.

De qui ce vent farouche est-il donc le ministre?
Allez, disparaissez à l'horizon sinistre.
Passe, ô blême troupeau dans la brume décru.
Que deviennent-ils donc quand ils ont disparu?
Que deviennent-ils donc quand ils sont invisibles?
Ils tombent dans ce gouffre obscur : tous les possibles!
Ils s'en vont, ils s'en vont, ils s'en vont, nus, épars,
Sur des pentes sans but, croulant de toutes parts.
O pâle foule en fuite! ô noirs troupeaux en marche!
Perdus dans l'immense ombre où jadis flottait l'arche!
Nul deuil n'est comparable à l'affreux sort de ceux
Qui s'en vont ne laissant que du rêve après eux.

Le destin, composé d'énigmes nécessaires,
Hélas! met au delà de toutes les misères,
De tout ce qui gémit, saigne et s'évanouit,
Le morne effacement des errants dans la nuit!

»

PENSIF DEVANT LE DESTIN

Tout ce qui pense, vit, marche, respire, passe,
Va, vient, palpite, naît et meurt, demande grâce.
Il n'est pas sur la terre un homme qui n'ait fait
Une faute ; et le sort des neveux de Japhet,
C'est de souffrir ; chacun verse une larme amère,
La mère sur l'enfant et l'enfant sur la mère.
Pourquoi tant de détresse et de calamité ?
Pourquoi le grondement du gouffre illimité ?
Pourquoi le côté noir du dogme et de la bible ?
Parce que nous péchons. De là l'ombre terrible,
Et les religions toutes pleines d'enfers.
Tous les abîmes sont à notre marche offerts.

Terreur! dit Éleusis. Damnation! dit Rome.
De la bête de proie à la bête de somme,
Du soldat au forçat, du serf à l'empereur,
Tout est vengeance, effroi, haine, morsure, horreur.
L'être créé n'a droit qu'à des destins funèbres;
La menace lui tend le poing dans les ténèbres.
Avance, c'est la nuit. Recule, c'est l'enfer.
Homme, il est Prométhée; ange, il est Lucifer.

ON CONSTRUIT UNE ÉGLISE

L'ARCHEVÊQUE.

Hommes qui bâtissez une église, il importe
D'en faire magnifique et superbe la porte
Pour que la foule y puisse entrer facilement;
Employez-y le bronze et l'or, le diamant,
L'onyx, le saphir; rien n'est trop beau pour l'église;
Que la façade soit auguste, et qu'on y lise
Ce nom, Jéhovah, comme à travers des éclairs;
Que le clocher répande un hymne dans les airs
Et que son tremblement se communique aux âmes;

Et que le peuple sente, enfants, vieillards et femmes,
En regardant ce temple avec un saint frisson,
Qu'on a sur le seigneur mesuré la maison
Et la grandeur du lieu sur la grandeur de l'hôte;
Que la crypte soit vaste et que la nef soit haute;
Que l'homme entende là passer confusément
La faute et le pardon, divin chuchotement;
Que le saint-livre ouvert soit sur la sainte-table;
Que l'évêque ait son trône et Jésus son étable;
Que les prêtres, par qui vos torts sont expiés,
Aient une natte épaisse et tiède sous leurs pieds;
Que l'âme croie, en l'ombre où flottent les saints-voiles,
Entrevoir une obscure éclosion d'étoiles
Comme au fond des forêts dans la vapeur des soirs;
Qu'on y sente osciller les vagues encensoirs;
Que l'autel, entouré d'un solennel murmure,
Ait la splendeur sinistre et sombre d'une armure,
Car le céleste esprit combat l'esprit charnel,
Et nul ne doit sans crainte approcher l'Éternel;
Pas d'ornement grossier, pas de matières viles;
Quand Salomon disait aux bâtisseurs de villes :
— Bâtissez sur la roche et non sur le limon —
Hiram, maçon du temple, écoutait Salomon;
Donc obéissez-moi. Faites un fier mélange
Du Raphaël pudique et du grand Michel-Ange;
Peignez sur la muraille Adam qu'Ève tenta,
Moïse au Sinaï, Jésus au Golgotha,
Les Géants terrassés malgré leur haute taille,
Job, et l'effarement des chevaux de bataille;
Tout ce qui foudroya, tout ce qui rayonna,

Festin de Balthasar et noces de Cana,
Doit faire flamboyer et resplendir les fresques;
Mariez l'arc lombard aux ogives moresques;
Que la statue alterne avec les noirs tableaux;
Une église doit être un large espace, enclos
De bons murs, préservé des vents et des tempêtes;
Prêtres, emplissez-la de fleurs les jours de fêtes;
Tout ce qui vient du ciel, l'église le contient;
Un roi qui la voudrait orner comme il convient
Épuiserait Golconde et n'y pourrait suffire;
Prodiguez-y l'airain, le jaspe et le porphyre
Que n'atteint pas la rouille et ne mord pas le ver.

LE PAPE.

Et mettez-y des lits pour les pauvres l'hiver.

EN VOYANT UNE NOURRICE

Mère, je te bénis. La nourrice est sacrée.
Après l'éternité la maternité crée ;
Ève s'ajoute à Dieu pour compléter Japhet;
Et l'homme, composé d'âme et de chair, est fait
Du rayon de l'abîme et du lait de la femme.
L'ineffable empyrée est une vaste trame
De souffles, de beauté, de splendeur et d'amour.
Qu'est-ce que la nature? Un gouffre, un carrefour,
Une rencontre ; et tout vient pêle-mêle éclore.
Ce que la femme donne à l'enfant, c'est l'aurore ;
Il coule autant de jour d'un sein que d'un soleil ;

D'une sombre mamelle au fond du ciel vermeil
Les étoiles sont l'une après l'autres tombées;
Les pléiades en haut, en bas les Machabées,
Sont des groupes pareils; toute clarté descend
Et devient notre esprit et devient notre sang,
Et dans tous les berceaux l'infini recommence;
Et l'Éternel emploie à la même œuvre immense,
En ce monde où l'enfant sans l'astre est incomplet,
La goutte de lumière et la goutte de lait.
O bénédiction, sois à jamais sur l'homme!

Rêveur.

Et pourtant, ô vivants, quand je songe à Sodome
A Carthage, à Moloch, à tous vos noirs exploits,
A tous les attentats faits par toutes vos lois,
Je frissonne. Dracon est pire que Tibère.
L'aréopage est l'antre où Satan délibère.
Vous avez eu raison d'aveugler la Thémis
Par qui tant de forfaits stupides sont commis,
Car souvent, en voyant le mal, la violence
L'emporter, elle aurait horreur de sa balance.
Il arrive parfois que les lois d'ici-bas,
Lois qui frappent Jésus et sauvent Barabbas,
Lois dont l'étrange glaive au hasard tranche et tombe,
Du cri d'un nouveau-né font l'appel de la tombe.
Oui, l'épouvante en est venue à ce degré.
Un jour, je m'en souviens, — quand j'étais égaré
Jusqu'à me croire roi, moi qui suis ton esclave,
O devoir! — sous les murs d'un cachot, froide cave,
J'ai vu, c'était à Rome, une femme attendant.

On l'avait condamnée au gibet, et pendant
Qu'on dressait la potence et qu'on creusait la fosse,
Cette femme avait dit au juge : Je suis grosse.
Et le juge avait dit : Soit. Alors, attendons.
— Oh! si je ne sentais le ciel plein de pardons,
Comme je frémirais pour l'homme et pour son âme! —
Qu'est-ce qu'on attendait? ceci : que cette femme
Donnât la vie, afin de lui donner la mort.
Ainsi les hommes font dans l'énigme du sort
Pénétrer leurs décrets sans que leur raison tremble!
La mort, la vie, étaient sur cette femme ensemble.
Leur lueur éclairait le cachot étouffant;
Horreur! à chaque pas de l'une vers l'enfant
L'autre faisait un pas vers la mère, et, dans l'ombre,
Vers elle, l'un riant et charmant, l'autre sombre,
Et chacun apportant la clef de la prison,
Deux fantômes venaient du fond de l'horizon.
Être en proie à la loi! Quel deuil! — Mon cœur se serre.
Ainsi le code humain peut finir, ô misère!
Par avoir la figure obscure d'un bandit!
Et l'enfant, si le ciel l'eût fait parler, eût dit :
Tu commences, ô loi, par me tuer ma mère.
O triste loi sans yeux, dans cette angoisse amère,
La malheureuse a beau trembler, frémir, prier,
Tu charges son enfant d'être son meurtrier;
Son sang teint mon berceau, déjà sombre, encor vide,
Et de moi, l'innocent, tu fais un parricide.
Tu me fais faire un crime à moi qui ne suis pas.
Je nais, je tue. — Hélas! —La loi prend un compas,
Pèse l'urne du mal, la trouve peu remplie,

Mesure un crime, ajoute un meurtre, multiplie
Un attentat par l'autre, un forfait par un deuil,
Dans un affreux berceau fait éclore un cercueil,
Attend qu'un enfant naisse, ordonne qu'on bâtisse
Un tombeau sur sa tête, et dit : C'est la justice!
Elle veut, au milieu de ce saint univers,
Quand les cieux versent l'aube et sont tout grands ouverts,
Devant le jour sans fin, devant l'azur sans voiles,
Dans le fourmillement des fleurs et des étoiles,
Qu'une mère éperdue ait horreur du moment
Où son enfant naîtra sous le bleu firmament! —
J'ai vu cela. Si bien que cette misérable
Était là, regardait fuir l'heure inexorable,
Écoutait dans la nuit le glas dire : Il le faut!
Et sentait dans son sein remuer l'échafaud.

*

UN CHAMP DE BATAILLE

DEUX ARMÉES EN PRÉSENCE

LE PAPE.

J'ai peur. Je sens ici comme une âme terrible.
L'homme est la flèche, ô cieux profonds, l'homme est la cible.
Mais quel est donc le bras qui tend cet arc affreux?
Pourquoi ces hommes-ci s'égorgent-ils entre eux?
Quoi! peuple contre peuple! ô nations trompées!

S'avançant entre les deux armées.

De quel droit avez-vous les mains pleines d'épées?
Que faites-vous ici? Qu'est-ce que ces pavois?
Que veulent ces canons? Hommes que j'entrevois,

Dans l'assourdissement des trompettes farouches,
Plus forts que des lions et plus vains que des mouches,
Pour le plaisir de qui vous exterminez-vous?
Vous n'avez qu'un seul droit, c'est de vous aimer tous.
Dieu vous ordonne d'être ensemble sur la terre.
Dieu, sous sa douce loi, cache un devoir austère;
Comme à l'érable, au chêne, à l'orme, au peuplier,
Il vous a dit de croître et de multiplier.
Aimez-vous. Les palais doivent la paix aux chaumes.
O rois, des deux côtés vous voyez des royaumes,
Des fleuves, des cités, la terre à partager,
Des droits pareils aux loups cherchant à se manger,
Des trônes se gênant, les clairons, les chimères,
La gloire; et moi je vois des deux côtés des mères.
Je vois des deux côtés des cœurs désespérés.
Je vois l'écrasement des sillons et des prés,
La lumière à des yeux pleins d'aurore ravie,
Le deuil, l'ombre, et la fuite affreuse de la vie.
Je vois les nations que la mort joue aux dés.
Mais qui donc êtes-vous, hommes qui m'entendez?
Quoi! vous êtes le nombre et vous êtes la force!
Vous êtes la racine et la tige et l'écorce,
Le feuillage et le fruit de l'arbre universel;
Le désert et le sable, et la mer et le sel
Sont à vous; vous avez toutes les étendues;
Si vous voulez planer, vos ailes éperdues,
Hommes, ont l'infini pour s'y précipiter;
Vous pouvez rayonner, adorer, enfanter;
Les astres et les vents vous donnent des exemples,
Les vents pour vos essors, les astres pour vos temples;

Vous êtes l'ouvrier qui tient tout dans sa main;
Vous êtes le géant de Dieu, le genre humain;
Et vous aboutissez à de vils chocs d'armées!
Et le titan se fait le forçat des pygmées!
Vous êtes cela, peuple, et vous faites ceci!
Mais alors l'impossible existe! Oui, c'est ainsi!
C'est parce que deux rois, deux spectres, deux vampires,
Parce que deux néants s'arrachent deux empires,
Parce que l'un, ce jeune, et l'autre, ce vieillard,
Semblent grands à travers on ne sait quel brouillard,
Étant, le jeune, un fou, le vieux, un imbécile,
C'est parce qu'un vain sceptre entre leurs mains oscille
A tous les tremblements du vice et de l'erreur,
C'est parce que ces deux atomes en fureur
S'insultent, qu'on entend, ô triste foule humaine,
O peuple, sans savoir pourquoi, dans cette plaine
Votre stupidité formidable rugir!
Vous êtes des pantins que des fils font agir;
On vous met dans la main une lame pointue,
Vous ne connaissez pas celui pour qui l'on tue,
Vous ne connaissez pas celui que vous tuerez.
Est-ce vous qui tuerez? est-ce vous qui mourrez?
Vous l'ignorez. Demain, la mort ouvrant son aile,
Vous entrerez dans l'ombre en foule, pêle-mêle,
Sans que vous puissiez dire au sépulcre pourquoi.
Oui, du moment que c'est décrété par un roi,
Par un czar, un porteur quelconque de couronne,
Sans rien comprendre au bruit menteur qui l'environne,
A tâtons, sans savoir si l'on est un bandit,
On n'écoute plus rien; battez, tambours, c'est dit;

Vite, il faut qu'on se heurte, il faut qu'on se rencontre,
Qu'un aveugle soit pour parce qu'un sourd est contre !
Vous mourez pour vos rois. Eux, ils ne sont pas là.
Et vous avez quitté vos femmes pour cela?
Vous jeunes, vous nombreux et forts, malgré leurs larmes,
Vous vous êtes laissé pousser par des gendarmes
Aux casernes ainsi qu'un troupeau par des chiens!
En guerre! allez, prussiens! allez, autrichiens!
Ici la schlague, et là le knout. Lauriers, victoire.
A grands coups de bâton on vous mène à la gloire
Vous donnez votre force inepte à vos bourreaux
Les rois, comme en avant du chiffre les zéros.
Marchez, frappez, tuez et mourez, bêtes brutes!
Et vos maîtres, pendant vos exécrables luttes,
Boivent, mangent, sont gais et hautains; et, contents,
Repus, ont autour d'eux leurs crimes bien portants;
Vous allez être un tas de cadavres dans l'herbe,
Laissant derrière vous, sous le soleil superbe
Et sous l'étonnement des cieux, de vieux parents,
Et dans des berceaux, plaints par les nids murmurants,
O douleur, des petits aux regards de colombe! —
Eh bien non! je me mets entre vous et la tombe.
Je ne veux pas! Tremblez, c'est moi. Je vous défends
De vous assassiner, monstres! — ô mes enfants! —
Jetez-vous dans les bras les uns des autres, frères!
Quoi! l'on verrait en vous, dans ces champs funéraires,
Léviathan revivre et renaître Python!
Hommes, Humanité! se représente-t-on
Les arbres des forêts qui se feraient la guerre,
Qui, soudain furieux, eux si calmes naguère,

Deviendraient des dragons mêlant leurs bras hideux,
Faisant tourbillonner la tempête autour d'eux,
Et jetant et broyant les fleurs, les plumes blanches,
Les nids dans la bataille effroyable des branches !
Eh bien, sous l'affreux vent soufflant on ne sait d'où,
Vous êtes ce chaos prodigieux et fou !
Ah ! vous vous enivrez d'une vanité noire !
Vous êtes des vaincus, ô rêveurs de victoire !
Vous êtes les vaincus des rois, et sur le dos
Vous portez leur grandeur, leur néant, ces fardeaux ;
L'ombre des rois vous suit, vous tient, vous accompagne,
Vous êtes des traîneurs de boulet comme au bagne ;
L'orgueil, leur garde-chiourme, est à votre côté ;
Vous avez cette honte au pied, leur majesté ;
Débarrassez-vous-en, brisez-moi cette chaîne !
Sortez des quatre murs sanglants de la géhenne,
Ignorance, colère, orgueil, mensonge, à bas !
Hommes, entendez-vous. Vivez. Plus de combats.
Non, la terre d'horreur ne sera pas noyée.
Vous êtes l'innocence imbécile employée
Aux forfaits, et les bras utiles devenus
Scélérats, et je suis celui qui vient pieds nus
Vous supplier, lions, tigres, d'être des hommes.
Il est temps de laisser cette terre où nous sommes
Tranquille, et de permettre aux fleurs, aux blés épais,
Aux vignes, aux vergers bénis, de croître en paix ;
Il est temps que l'azur brille sur autre chose
Que de la haine, et l'aube est souriante et rose
Pour que nous soyons doux comme elle. Obéissons
A la vie, à l'aurore, aux berceaux, aux moissons.

Ne sacrifions pas le monde à quelques hommes.
Soyez de votre sang vénérable économes.
Non, il ne se peut pas qu'un choc tumultueux
D'hommes ivres, pour plaire aux princes monstrueux,
Épouvante ces champs où Dieu met sa lumière.
Quoi ! des mères seront en deuil dans leur chaumière !
Quoi ! des bras se tordront sous les cieux étoilés ;
Des morts, pâles, seront entrevus dans les blés
Et sous la transparence effrayante des fleuves !
Quoi ! toutes les douleurs, les orphelins, les veuves,
Les vieillards, mêleront leurs lamentations !.. —
Ah ! prenez garde à vous, rois ! car vos actions
D'où sort on ne sait quelle ombre extraordinaire
Font écouter à Dieu les conseils du tonnerre !

☆

LA GUERRE CIVILE

Autre champ de bataille. Rues et places publiques.

LE PAPE, apparaissant entre les combattants.

Commencez par moi. — Quoi! pauvres, déshérités,
Votre sort vous accable, et vous le complétez
Par de la haine, ayant trop peu de la souffrance!
Vous vous entr'égorgez, fils de la même France!
J'entends autour de vous cette mère crier.
Toi, paysan, tu veux tuer cet ouvrier!
Pourquoi? De quelque nom que ton travail se nomme,
Il le fait aussi, lui! vous êtes le même homme;
Vous semez, sur la terre où l'humanité croît,
Le grand germe sacré, toi l'épi, lui le droit;

Il travaille, et de plus il veut aimer son frère.
Nul ne doit à la tâche auguste se soustraire;
L'un est le moissonneur et l'autre l'émondeur.
Dieu, la clarté qui pense, est dans la profondeur;
Il est l'immense point lumineux de l'abîme;
Hommes, il resplendit, féconde, inspire, anime,
Et cette vénérable et sereine lueur
Veut faire sur vos fronts briller de la sueur;
Car le travail est saint, et c'est la loi sublime.
Quoi! ce n'est pas la bêche, ou l'équerre, ou la lime,
Que vous avez aux poings, c'est le glaive! Pourquoi?
Parce que l'ouvrier marche en avant de toi,
Paysan. Il se hâte et l'avenir l'invite.
L'un va trop lentement et l'autre va trop vite.
Peut-être. Dieu le sait. Mais est-ce une raison,
O peuple, pour emplir de spectres l'horizon,
Pour plonger dans l'horreur vos mains désormais viles
Et faire sangloter le tocsin dans les villes?
Tout est la vie; et Dieu n'a pas construit de mur.
Ah! s'il est au-dessus de nous, dans cet azur
Où les réalités sont les axes des mondes,
S'il est des buts certains, s'il est des lois profondes,
Si l'aube en se levant dit vrai, si l'astre est pur,
Et si le ciel est pour la terre un ami sûr,
Si la vie est un fruit et non pas une proie,
L'homme a pour droit, devoir et fonction la joie,
Le travail et l'amour; et, quel que soit l'éclair
Qui pour un instant jette un orage dans l'air,
Il n'est pas de colère âpre, inhumaine, athée,
Terrible, qui ne doive être déconcertée

Par une mère ayant au sein son nourrisson.
Quoi! partout la fureur! Quoi! partout le frisson,
Le deuil, des bras sanglants et des fosses creusées!
Quoi! troubler le soleil glorieux, les rosées,
Les parfums, les clartés, le mois de mai si beau,
Les fleurs, par l'ouverture affreuse du tombeau!
Ah! fussiez-vous vainqueurs, qu'est-ce que la victoire?
Vous aurez le cœur froid, vous aurez l'âme noire.
A la fraternité rien ne peut suppléer.
Ah! réfléchissez. Dieu vous créa pour créer,
Pour aimer, pour avoir des enfants et des femmes,
Pour ajouter sans cesse à vos foyers des flammes,
Pour voir croître à vos pieds des fils nombreux et forts,
Pour faire des vivants; et vous faites des morts!
Vous qui passez, pourquoi haïr celui qui passe?
Accordez-vous les uns aux autres votre grâce,
Arrêtez! arrêtez! Fraternité!

*

Tout fuit.
Mais l'apôtre se sait écouté par la nuit;
Et n'est-ce pas qu'il doit parler aux solitudes,
O Dieu, les profondeurs étant des multitudes?

Il continue.

8

IL PARLE DEVANT LUI DANS L'OMBRE

Vivez, marchez, pensez, espérez, aimez-vous.
Nul n'est seul ici-bas. Tout a besoin de tous.
Riche, épargne le pauvre, et toi, pauvre, pardonne
Au riche, car le sort prête et jamais ne donne,
Et l'équilibre obscur se refait tôt ou tard.
Tout bien qui naît du mal des autres est bâtard;
Et les prospérités ne sont jamais qu'obliques
Et menteuses, sortant des misères publiques;
L'arbre est malsain ayant un cadavre à son pied.
Rois, ayez peur du trône où votre orgueil s'assied,
Votre âme y devient spectre, et, maîtres des royaumes,
Hélas! sans le savoir vous êtes des fantômes;

S'appeler Romanoff, Habsbourg, Brunswick, Bourbon,
Empereur, majesté, roi, césar, à quoi bon?
Les pharaons ont fait bâtir les pyramides;
Et quand sous le soleil, sous les grands vents numides,
Fouettant leur peuple aux fers, durs comme les destins,
Ils eurent achevé ces monuments hautains,
Qu'ont-ils mis dans ces blocs prodigieux? leur cendre.
O rois, cela ne sert à rien d'être Alexandre,
Sésostris, ou Cyrus à qui le sort sourit,
Il vaut mieux être un pauvre appelé Jésus-Christ.
Le mal que nous faisons trop souvent nous encense ;
Hélas! qui que tu sois, puissant, crains ta puissance,
Qui, de l'autre côté du tombeau, fait pitié.
On est flatté par où l'on sera châtié.
Vous qui faites trembler, tremblez. — Que tout s'apaise!
Quant à toi, travailleur sur qui le fardeau pèse,
Toi qui te sens lion et qu'on traite en fourmi,
Ne perds pas patience et sache attendre, ami! —
En venir aux mains? Non. Certes, ton droit suprême,
C'est de vivre, d'avoir du pain, d'exiger même
Plus de salaire et moins de peine, j'en conviens;
L'immensité te doit ta part des vastes biens,
Vie, harmonie, amour, joie, hyménée, aurore.
L'avenir n'est pas noir; c'est le matin qui dore
Et remplit de clarté rose les petits doigts
Du nouveau-né riant dans sa crèche; et tu dois
Vouloir cet avenir éblouissant et juste;
Tu dois, ferme, appuyé sur le travail robuste,
Réclamer le paiement de tes efforts, tu dois
Protéger ton foyer, et faire face aux lois

Si leur sagesse fausse à tes droits est contraire,
Et nourrir ton enfant, — mais sans tuer ton frère!
Sans blesser la patrie et meurtrir la cité!
L'idéal ne veut point mêler à sa clarté
Les Saint-Barthélemys et les Vendémiaires;
Les principes sereins sont de hautes lumières;
Dans la Terre Promise on ne met pas la mort;
L'espérance n'est pas faite pour le remord;
Peuple, sur le cloaque informe du carnage,
Quel que soit le tueur, sais-tu ce qui surnage?
C'est sa honte. — L'opprobre éternel du vainqueur,
La pâle liberté morte et l'épée au cœur,
Pour soi l'abjection, pour d'autres le martyre,
C'est là toute la gloire, ô peuple, qu'on retire
Des fauves actions faites aveuglément.
Hélas! sous le regard fixe du firmament,
Pas de tueurs; laissons les bourreaux dans leurs bouges.
Je hais une victoire ayant les ongles rouges;
Je n'aime pas qu'un droit ait des mains de boucher,
Et, quand il a vaincu, soit forcé de cacher
Les fentes des pavés des villes sous du sable.
Le paradis de Dieu deviendrait haïssable
S'il fallait qu'à travers un meurtre on l'espérât.
Quoi! le droit malfaiteur! le progrès scélérat!
Homme, crains la balance où tout destin s'achève.
Le mal qu'on fait est lourd plus que le bien qu'on rêve.
L'aurore est hors de l'ombre et les nuits vont finir;
Crains de mettre une tache au front de l'avenir;
La liberté n'a pas l'assassin pour ministre;
L'astre dont la sortie ouvre un gouffre est sinistre;

Le progrès n'a plus rien de providentiel
S'il ne peut, sans creuser l'enfer, monter au ciel;
Nul soleil n'a l'ampleur horrible de l'abîme;
Si grand que soit un droit, il est moins grand qu'un crime;
Jamais, non, même ayant la justice pour soi,
On ne peut la servir par le deuil et l'effroi;
La vérité qui tue, affreuse vengeresse,
A des yeux de démon sous un front de déesse;
Une étoile n'a pas droit de verser du sang;
L'aube est blanche; et le bien n'est le bien — qu'innocent.

*

MALÉDICTION ET BÉNÉDICTION

Les malédictions sont sur les multitudes,
Les tonnerres profonds hantent les solitudes,
Rien n'est laissé tranquille en ce sombre univers.
Les prêtres sont pareils à des gouffres ouverts;
Qui regarde dedans voit des choses affreuses.

Si tu planes, tout fuit; tout croule, si tu creuses.
O morne angoisse!

Hélas! l'anxiété partout.
Que de rêves tombés! Que de spectres debout!
L'homme, en proie à la nuit dont le prêtre est complice,
Peut-être a devant lui l'échelle d'un supplice

Quand, sentant des degrés dans l'ombre, il dit : Montons.
Le genre humain ignore, erre, marche à tâtons,
Souffre, et ne voit, s'il cherche une lueur propice,
Qu'un flamboiement farouche au fond d'un précipice.
Tout est-il donc fatal? Rien n'est-il donc clément?
La vie est une dette et la mort un paiement;
Satan règne; le mal fait loi; l'enfer, c'est l'ordre.

Et j'entendais gémir et je voyais se tordre,
Dans la brume que nul n'explore et ne connaît,
Les tristes nations, sur qui tout s'acharnait,
Prêtres, juges, bourreaux, scribes, princes, ministres;
Les innombrables flots ne sont pas plus sinistres;
Le tragique océan n'est pas plus torturé
Par les souffles confus du vent démesuré.
L'homme, en ces profonds cieux qu'il nomme noirs royaumes,
Regarde un effrayant penchement de fantômes,
Et tremble. L'inconnu lui jette des clameurs.
Le matin lui dit : Pleure! et le soir lui dit : Meurs!
Dans l'Inde, tous les dieux taillés dans tous les marbres,
Les blêmes hommes nus vivant au creux des arbres,
En Grèce Bacchus ivre et traîné par des lynx,
Les molochs en Afrique, en Égypte les sphinx,
Le Baal monstrueux, le Jupiter inique,
Au Vatican le pâle et sanglant Dominique,
Tout menace. Partout les peuples sont maudits.
Les rois seuls, noirs élus, sont dans des paradis,
Joyeux, superposés aux supplices des hommes;
Les courtisans dorés sont les vils astronomes

Qui contemplent d'en bas les rois, ces faux soleils;
Et les rois sont contents de vivre; et leurs sommeils,
Leurs réveils, et leurs lits de pourpre, et leurs carrosses,
Leurs trônes, leurs palais, leurs festins sont féroces.
La guerre en sort. Le prêtre est reptile au tyran.
Le talmud n'est pas moins lâche que le koran.
César vainqueur se fait du ciel une province.
Loyola, dur au peuple, est complaisant au prince.
Le fakir est atroce et le bonze est hideux;
Le crucifix est glaive au poing de Jules deux;
Caïphe, âme où l'enfer profond se réverbère,
Interprète Moïse au profit de Tibère.
O deuil! Accablement du morne genre humain!
Pleurs et cris! Sang des pieds aux cailloux du chemin!
Noirceur du ciel empli par l'immense anathème!

La faute est dans Je hais! La faute est dans Je t'aime!
Tout est la chute. Hélas! que faire? Hommes damnés!
Responsables de vivre et punis d'être nés!
Je médite éperdu dans la nuit formidable.

Quel labeur que jeter la sonde à l'insondable!
Quel gouffre que l'azur qui devient de la nuit!
Terreur! tout apparaît et tout s'évanouit.
Le deuil reste.

Oh! disais-je, où donc est l'espérance?

Soudain il me sembla, comme, dans leur souffrance,
Pensif, je regardais les peuples douloureux,
Voir l'ombre d'une main bénissante sur eux ;
Il me sembla sentir quelqu'un de secourable,
Et je vis un rayon sur l'homme misérable,
Et je levai mes yeux au ciel et j'aperçus,
Là-haut, le grand passant mystérieux, Jésus.

*

EN VOYANT UN PETIT ENFANT

Il est le regard vierge, il est la bouche rose;
On ne sait avec quel ange invisible il cause.
N'avoir pas fait de mal, ô mystère profond!
Tout ce que les meilleurs font sur terre, ou défont,
Ne vaut pas le sourire ignorant et suprême
De l'enfant qui regarde et s'étonne et nous aime.
N'avoir pas une tache efface nos splendeurs.
Nous nous croyons le droit d'être altiers, durs, grondeurs,
Et lui qui ne se sait aucun droit sur la terre
Les a tous. Sa fraîcheur pure nous désaltère;
Il calme notre fièvre, il desserre nos nœuds,
Il arrive des lieux obscurs et lumineux,

Des gouffres bleus, du fond des divins empyrées;
Ses beaux yeux sont noyés de lueurs azurées;
S'il parlait, des soleils il nous dirait les noms.
Dès qu'un enfant est là, nous nous examinons.
Pensifs, nous comparons nos âmes à la sienne;
Le plus juste est rêveur de quelque faute ancienne;
Il suffit, pour qu'on ait besoin d'être à genoux
Et pour que nous sentions de la noirceur en nous,
Que ce doux petit être inexprimable vive;
Et la création entière est attentive
Aux reproches que fait, même à ce qui reluit,
Même au ciel, puisqu'il est par instants plein de nuit,
Même à la sainteté, triste quand on l'encense,
Cette blancheur sans ombre et sans fond, l'innocence.
De quel droit sommes-nous autour d'elle méchants?
Que nous a-t-elle fait? Nos cris couvrent ses chants.
Son aube à nos vents noirs mêle son pur zéphyre.
Est-ce que sa clarté ne devrait pas suffire
Pour nous rendre cléments et pour dompter nos cœurs?
Non, nous restons ingrats, amers, hautains, moqueurs,
Pleins d'orages, devant cette candeur sacrée.
L'âge d'or, l'heureux temps de Saturne et de Rhée,
Existe, c'est l'enfance; il est sur terre encor;
Et nos siècles de fer sur ce tendre âge d'or
N'en font pas moins leur bruit de glaives et de haines,
Et l'on entend partout le traînement des chaînes.

Vous êtes de la joie errante parmi nous,
Enfants! riez, jouez, croissez. Vos fronts sont doux,

Et la faiblesse y met sa tremblante couronne;
L'épanouissement d'avril vous environne;
Sans vous le jour est morne et le matin se tait;
Chantez. Quand le destin, comme s'il regrettait
De vous avoir dans l'ombre amenés, vous remmène,
Quand vous vous en allez avant l'épreuve humaine,
Votre âme monte aux cieux dans le parfum des fleurs.
O chers petits enfants, quand, fuyant nos douleurs,
Vous faites dans l'azur serein votre rentrée,
Quand un nouveau-né meurt, on dirait que, navrée,
La terre prend le deuil des jours qui vous sont dus;
Et l'aurore est en pleurs quand vous êtes rendus
Par les roses vos sœurs à vos frères les anges.
Il est dans les linceuls une aile, et, dans les langes,
Il en est une aussi; c'est la même. Ouvrez-la,
Doux amis, sans pourtant nous quitter pour cela.
Restez, notre prison par vous devient un temple.
Rayonnez, innocents, et donnez-nous l'exemple,
Croyez, priez, aimez, chantez. Soyez sans fiel.
Qu'est-ce que l'âme humaine, ô profond Dieu du ciel,
A fait de la candeur dont elle était vêtue?

*

UN ÉCHAFAUD

LE JUGE sur son siége. **LE CONDAMNÉ** lié de cordes.

LE BOURREAU, la hache à la main. Au fond, la foule.

LE PAPE, regardant l'échafaud.

Je ne comprends pas.

LE JUGE.

Prêtre, écoute. Un homme tue
Un autre homme.

LE PAPE.

Il commet un crime.

LE JUGE.

C'est pourquoi
On le prend, on lui fait son procès, et la loi
Le tue. Est-ce clair?

LE PAPE.

Oui. La loi commet un crime.

LE JUGE.

Qui te donne le droit de nous juger?

LE PAPE.

L'abîme.

LE JUGE.

Prêtre, respect aux lois.

LE PAPE.

Juge, respect à Dieu.
Cet univers visible est un immense aveu
D'ignorance devant l'univers invisible.

VOIX DANS LA FOULE.

— Qu'il meure! — Il a tué! — Le talion! — La bible!
— Le code! — Allons, bourreau, frappe. Va, compagnon

LE PAPE, à l'assassin condamné.

Toi qui donnas la mort, sais-tu ce que c'est?

L'ASSASSIN.

Non.

LE PAPE, au bourreau.

Toi qui vas la donner, le sais-tu?

LE BOURREAU.

Je l'ignore.

LE PAPE, au juge.

Et toi, sais-tu, devant ce ciel qu'emplit l'aurore,
Ce que c'est que la mort, juge?

LE JUGE.

Je ne sais pas.

LE PAPE.

O deuil!

LE JUGE.

Qu'importe!

LE PAPE.

Ainsi vous touchez au trépas,
Vous touchez à la hache, à la tombe, au peut-être!
Ainsi vous maniez la mort sans la connaître!
Vous êtes des méchants et des infortunés.
Dieu s'est réservé l'homme et vous le lui prenez.
Vous n'avez pas construit et vous osez détruire!
O vivants! vous n'avez d'autre droit que de dire
A cet homme qui seul sait ce qu'a fait son bras :
Es-tu coupable? vis, sachant que tu mourras.
O vivants, le ciel sent on ne sait quelle honte
Quand, vous regardant faire en votre ombre, il confronte
Le crime et l'échafaud, l'un de l'autre indignés.
Vous saignez du côté du crime, et vous saignez

Du côté de la loi, croyant faire équilibre
Au meurtrier fatal par le meurtrier libre,
Donnant pour contre-poids au bandit le bourreau.
Vous tirez, vous aussi, le trépas du fourreau!
Vous allez et venez dans l'obscur phénomène!
Dieu fait la mort divine et vous la mort humaine!
Sombre usurpation dont frémit le penseur.
Dieu vit; de l'infini vous percez l'épaisseur,
Peuple, et vous lui changez son coupable en victime.
Un homme monstre est là; vous l'imitez. Un crime
Est-il une raison d'un autre crime? Hélas!
Faut-il, tristes vivants qui devez être las,
L'homme ayant fait le mal, que la loi continue?
De quel droit mettez-vous une âme toute nue,
Et faites-vous subir à cette nudité
L'effrayant face à face avec l'éternité?
Ce dépouillement brusque est interdit au juge.
De quel droit changez-vous en écueil le refuge?
L'homme est aveugle et Dieu par la main le conduit,
Dieu nous a mis à tous sur la face la nuit,
Il ne nous a point faits transparents, il nous couvre
D'un suaire de chair et d'ombre qui s'entr'ouvre
Quand il veut, au moment indiqué par lui seul;
Vivants, c'est à la mort que tombe le linceul;
Nous sommes jusque-là des inconnus; Dieu laisse
Aux âmes un instant pour rêver, la vieillesse,
Le droit à la fatigue et le droit au remords;
Malheur si nous faisons soudainement des morts!
Que l'obscur Dieu, toujours clément, toujours propice,
Étant le fond du gouffre, ouvre le précipice,

Il le peut, c'est en lui qu'on tombe, et, quel que soit
Le rejeté, c'est Dieu pensif qui le reçoit;
Mais, vivants, votre loi, qu'est-elle et que peut-elle?
Sur nous la forme humaine, en nous l'âme immortelle;
Nous sommes des noirceurs sous le ciel étoilé.
Je m'ignore, je suis pour moi-même voilé,
Dieu seul sait qui je suis et comment je me nomme.
L'arrachement du masque est-il permis à l'homme?
De quel droit faites-vous cette surprise à Dieu?
Quoi! vous mettez la fin de la vie au milieu!
Vous ouvrez et fermez la fatale fenêtre!
A tâtons! Apprenez ceci : mourir, c'est naître
Ailleurs. Quel noir travail, ô pâles travailleurs!
Comprenez-vous ce mot épouvantable, ailleurs?
Frémissez. Savez-vous le possible d'une âme?

Montrant le condamné.

Cet homme a fait le mal pour nourrir une femme
Et des enfants sans pain; mais vous, avez-vous faim?
Vous le tuez. Pourquoi? Trouvez-vous bon qu'enfin
Le crime et la justice aient la même figure?
O mort, sauvage oiseau, qui sait ton envergure?
Tes ailes couvriraient l'horizon de la mer.
La blanche touche au ciel et la noire à l'enfer.
Que savons-nous? Hélas! le prêtre craint la bible.
Notre âme glisse au bord sinistre du possible.
La conscience humaine habite un cabanon.
Ce que vous faites là, le comprenez-vous? Non.
Avez-vous jamais vu quelqu'un tomber dans l'ombre?
Vous représentez-vous l'immense chute sombre,

Le gouffre, l'infini plein d'un vague courroux,
Ce damné tombant là? Vous représentez-vous
L'ouverture des mains terribles dans l'abîme?
Horreur! l'homme interrompt le silence sublime,
Lui que Dieu mit sur terre afin qu'il attendît.
La justice d'en bas prend la parole et dit :
O justice d'en haut, c'est moi qui suis la vraie!
Fils, croyez un vieillard, nous sommes tous l'ivraie.
A peine aperçoit-on la faulx; quant à la main,
Cachée en ce lieu noir qu'on appelle Demain,
Nous ne la voyons pas. Elle frappe à son heure.
Tuer cet homme! ô ciel! il me fait peur. Je pleure.
Est-ce qu'il est à moi? Qu'est-il? Dieu seul le sait.
Tuer, sans pouvoir dire au juste ce que c'est,
L'homme au-dessus duquel le ciel profond diffère.
Avez-vous bien pesé ce que vous allez faire?
Vous figurez-vous, juge, et toi, peuple inclément,
L'aile étrange que peut déployer brusquement
L'être subit, sorti du viol de la tombe?
Vautour peut-être, hélas! mais peut-être colombe.
Vous dites-vous ceci : S'il était innocent?
Peut-être il monte alors qu'on pense qu'il descend.
Que devient votre arrêt devant Dieu? Les ténèbres
Peuvent faire à nos lois des réponses funèbres.
Soyons prudents devant ce que nous ignorons.
La terre est un point sombre avec des environs
Illimités de brume et d'espace farouche.
Tout l'infini frémit d'un atome qu'on touche.
N'est-il pas monstrueux de penser que la loi
Et l'homme, en cette lutte où l'on sent de l'effroi,

Mêlent des quantités inégales de crime?
Vous êtes regardés par-dessus l'âpre cime;
Ne faites pas pleurer les invisibles yeux,
Vous avez des témoins attentifs dans les cieux;
Ne les indignez pas, ne leur faites pas dire :
L'homme tue au hasard. L'homme, en proie au délire,
A dans de l'inconnu jeté de l'ignoré.
Ah ! c'est un attentat triste et démesuré
De jeter quelque chose à la noirceur muette,
Sans savoir où l'on jette et savoir ce qu'on jette,
D'accroître la stupeur du gouffre avec ce bruit,
La hache, et d'envoyer de l'ombre à de la nuit!

*

PENSIF DEVANT LA NUIT

La prière contemple et la science observe.
Quand, dans le cloître noir de la sainte Minerve,
Galilée abjurait, vaincu, qu'abjurait-il?
Dieu. C'est Dieu qu'entrevoit de loin l'homme en exil.
Des épaisseurs de nuit profonde nous entourent,
Les mondes par des feux échangés se secourent;
Car, ciel sombre, on ne sait quels gouffres sont ouverts.
L'astre fait des envois de rayons, à travers
L'espace et l'étendue immense, à d'autres astres.
L'azur a ses combats; le ciel a ses désastres;
Parfois le mage, au fond des firmaments vermeils,
Distingue d'effrayants naufrages de soleils;

A voir l'effarement des pâles météores
On devine une étrange extinction d'aurores,
Quelque part, dans l'horreur du zénith ignoré.
Dieu seul sait l'étiage et connaît le degré
Jusqu'où doit croître ou fuir la marée inconnue.
L'univers n'est pas moins remué que la nue
Par un souffle; et ce souffle a lui-même sa loi.
Le savant dit : Comment? le penseur dit : Pourquoi?
La réponse d'en haut se perd dans les vertiges.
L'ombre est une descente obscure de prodiges.
Sans cesse l'inconnu passe devant nos yeux.

Mais, Ombre, qu'est-il donc de stable sous les cieux?
La justice, dit l'Ombre. Aucun vent ne l'emporte.
C'est pourquoi, nous pasteurs, nous devons faire en sorte
Que l'homme reste bon et sincère au milieu
De tous les changements d'équilibre de Dieu.

ENTRANT A JÉRUSALEM

Peuple, j'ai dit au Monde et j'ai dit à la Ville :
Plus de guerre étrangère et de guerre civile.
Plus d'échafaud. Devant le ciel bleu Liberté,
Égalité devant la mort, Fraternité
Devant le Père. Aimons. Force, aide la faiblesse.
Éclairez qui vous nuit; guérissez qui vous blesse.
Paix et pardon, Soyez cléments aux criminels.
Le droit des bons, c'est d'être au méchant fraternels;
Le juste qui n'a pas d'amour sort du précepte;
Et le soleil n'est plus le soleil s'il excepte
Les tigres et les loups de son rayonnement.
J'ai montré dans le ciel le grand désarmement,

L'équilibre, la loi, l'azur, l'astre, l'aurore.
J'ai dit : Pitié! laissez le repentir éclore.
Juges, pensez; bourreaux, reculez; vis, Caïn.
A qui n'a plus hier ne prenez pas demain;
Laissez à tous le temps de racheter les fautes.
Soyez d'humbles songeurs, soyez des âmes hautes.
Riches, c'est en donnant qu'on s'enrichit; semez.
Pauvres, la pauvreté n'est point la haine; aimez.
Toute bonne pensée est une délivrance.
Si noir que soit le deuil, conservez l'espérance;
Car rien n'est plein de nuit sans être plein de ciel.
La haine est un vent sombre et pestilentiel;
Aimez, aimez, aimez, aimez, — soyez des frères.
Et maintenant, ayant fait face aux téméraires,
Ayant lavé le fond du vase baptismal,
Ayant diminué sur la terre le mal,
Vieillard pensif qui n'ai d'autre force que d'être
Chez les peuples un pauvre et chez les rois un prêtre,
Compagnon des douleurs, des exils, des grabats,
Je viens près de celui qui fit voir ici-bas
Toute la quantité de Dieu qui tient dans l'homme;
Je prends Jérusalem et je vous laisse Rome,
Jérusalem étant le véritable lieu.
Hommes, je viens me mettre en prière chez Dieu.
Je ne me sens réel que sur ce mont sévère;
L'ombre est au Capitole et l'âme est au Calvaire;
Là-haut l'ange et le saint trouvent que j'ai raison,
Quittant César pour Christ, de changer de maison,
Et je monte, appuyé sur l'aigle et la colombe,
De ce bas-fond, le trône, à ce sommet, la tombe.

Je me fais serviteur du sépulcre, sentant
Près de moi le grand cœur de Jésus palpitant.
O rois, je hais la pourpre et j'aime le suaire;
Et j'habite la vie, ô rois! vous l'ossuaire.
Car la toute-puissance est un squelette noir.
L'homme tend une main au mal, l'autre à l'espoir;
Tantôt il court, tantôt il trébuche, et je mène
Et j'éclaire quiconque aide la marche humaine.
Allons en avant. L'ombre est morte; et déjà tous
Nous sentons la chaleur d'un avenir plus doux.
Nous nous sommes trouvés; longtemps nous nous cherchâmes.
J'ai marché dans la vaste obscurité des âmes;
Je vous ai dit : Je suis le jour. Pour vous je nais.
Et vous êtes venus, voyant que je venais.
O vivants, ouvriers de l'œuvre universelle,
Travaillez; que l'enclume éternelle étincelle;
Soyez purs, soyez doux, soyez vrais, soyez bons.
Pous sur le grand travail sacré nous nous courbons.
Nous prêtres, nous prions. Puisse notre prière,
Sortie amour de nous, entrer en vous lumière!
Peuple, aimez. On devient lumineux en aimant.
Ce serait être injuste envers le firmament
Que de répondre aux feux d'en haut par nos ténèbres.
Que, l'azur étant pur, les âmes soient funèbres,
C'est mal; et l'Éternel a fait les vérités,
Les devoirs, les vertus, afin que leurs clartés
Illuminent le sombre intérieur des hommes;
Et pour que, dans le monde insondable où nous sommes,
Et devant l'infini plein d'invisibles yeux,
Les cœurs ne soient pas moins étoilés que les cieux.

Peuples, aimez-vous. Paix à tous.

LES HOMMES.

Sois béni, père.

DIEU.

Fils, sois béni.

SCÈNE DEUXIÈME

RÉVEIL

Le Vatican. — La chambre du pape. — Le matin.

LE PAPE, se réveillant.

Quel rêve affreux je viens de faire!

LA PITIÉ SUPRÊME

I

Les profondeurs étaient nocturnes et funèbres;
Un bruit farouche, obscur, fait avec des ténèbres,
Roulait dans l'infini qui sait le noir secret;
Ce bruit était pareil au cri que jetterait
Quelque âme immense et sombre à travers l'étendue,
Luttant contre l'abîme et volant éperdue;
Puis cela devenait un tumulte de voix;
Toute la nuit grondait et pleurait à la fois,
Comme si l'horizon fauve et crépusculaire
N'était formé que d'ombre et plein que de colère;

Clameur rauque! il semblait qu'ensemble on entendît
L'orageuse rumeur d'une mer qui bondit
Et les voix d'un forum qui parle et délibère.
— Honte, anathème, enfer, deuil! Tibère! Tibère!
Tibère! — et d'autres noms, mêlés à celui-là,
Passaient : — Procuste! Achab! Denys! Caligula!
Sanche! Alonze! Clovis! Sennachérib! Cambyse!
Louis onze! malheur! mort! opprobre! — et la bise
Était comme une foule, et de ces noms proscrits
Chaque syllabe était faite de mille cris;
Et j'entendais : — Saül! Omar! Ivan! Clotaire! —
Et de tout l'océan et de toute la terre,
Des chaumes, des palais, des masures, des vents,
Des croix, des millions de lèvres des vivants,
Des mâchoires des morts grinçant leur affreux rire,
Des fumiers où croupit ce qui ne peut s'écrire,
Ces noms sortaient ainsi que d'horribles oiseaux;
Les squelettes n'avaient qu'à remuer leurs os
Pour en faire jaillir un de ces noms sinistres;
Et des larves de rois, des ombres de ministres,
Richelieu, Louis treize, Arcadius, Rufin,
Fuyaient; on entendait des voix dire : — J'ai faim!
J'ai froid! quand donc viendra le jour? la terre est noire!

C'était le grand sanglot tragique de l'histoire;
C'était l'éternel peuple, indigné, solennel,
Terrible, maudissant le tyran éternel.

*

O malédiction, d'où viens-tu, misérable?
La bouche d'où tu sors, c'est la plaie incurable,
C'est l'égout où le sang filtre en rouges caillots,
C'est l'entaille que font les haches aux billots,
C'est le tombeau béant, c'est la fosse entr'ouverte
D'on ne sait quelle haleine agitant l'herbe verte.
O malédiction, d'où viens-tu? De la nuit.

La dernière clarté sous toi s'évanouit;
Tu viens après le crime, et répands sur le monde
Une autre obscurité qui n'est pas moins profonde,
Et la façon dont toi, le deuil, tu le combats
Fait tomber la pensée et l'âme encor plus bas;
Et rien ne vit, et rien n'éclôt, et rien ne crée,
Et rien ne se console en ton horreur sacrée;
Ce n'est qu'avec l'éclair que tu veux éclairer;
Tu ne veux que punir, damner, désespérer,
Spectre, et tu fais servir à ces fatals usages
Les esprits, les rayons, les poëtes, les sages,
Tout ce qui vient d'en haut, tout ce qui vient de Dieu;
Ta caverne, fermée au ciel clément et bleu,
N'admet qu'un flamboiement lugubre sous son porche;
Un astre dans ta main deviendrait une torche;

Si tu pouvais, du fond de ton puits sépulcral,
Prendre à Saturne en feu son cercle sidéral,
Hélas, tu n'en ferais que l'anneau d'une chaîne ;
O malédiction, tu te nommes la haine;
Tu ne tends pas les bras, non, tu montres les poings.

Et je restai rêveur. — Es-tu juste du moins?

La malédiction a répondu :

— Je souffre.
Je juge. Le volcan, hagard, crache le soufre,
L'âpre océan l'écume, et l'homme la douleur.
Je suis ce qui déborde et tombe du malheur.
Je suis l'affliction terrestre qui réclame,
Et s'irrite et grandit jusqu'à devenir flamme;
Je suis le râle amer de ce globe fatal;
Je suis le hurlement du sombre piédestal;
Pourquoi m'insultes-tu, moi qui pleure? L'ulcère
N'a-t-il donc plus le droit de dénoncer la serre,
La dent et la tenaille? et, quelle est ton erreur!
C'est moi le deuil; c'est moi l'effroi; c'est moi l'horreur;
L'étoile flamboyante allongée en épée,
C'est moi; je suis l'immense et funèbre épopée
Qu'écrit au mur du crime une lugubre main.
Et quant à ma justice, ô ver de terre humain,
Je m'appelle Isaïe et je m'appelle Dante. —

Quel esprit ne plierait sous cette voie grondante;
Elle est la conscience; elle a raison; pourtant

Après qu'elle a parlé le cœur n'est pas content,
Et l'on entend, au fond de l'infini qui pense,
Comme un profond soupir d'une autre conscience;
Et le songeur frissonne et reste soucieux
Entre ce cri terrestre et ce soupir des cieux.
Oh! ces Dantes géants, ces vastes Isaïes!
Ils frappent les fronts vils et les têtes haïes;
Ils ont pour loi punir, trancher, supplicier;
Ils sont la probité sinistre de l'acier;
Nul homme n'est plus grand sous le ciel solitaire
Que ces archanges froids et tristes de la terre;
Ils sont les punisseurs; quand, jadis tout-puissant,
Songeant qu'il reste encor dans ses ongles du sang,
Un coupable franchit, tremblant, presque en prière,
La porte de la tombe, il les trouve derrière;
De tous les jours du crime ils ont le lendemain;
Une balance énorme oscille dans leur main;
La nuit a pour sommet leur formidable gloire;
Ils ont les juges d'ombre, ils ont l'équité noire;
Mais, gouffres! laissez-moi, quel que soit le chemin,
M'évader d'un coup d'aile étrange et surhumain,
Et m'enfuir, et chercher la justice étoilée!

II

Regardez cet enfant de cinq ans; la feuillée
N'a pas d'oiseau plus pur, plus frais, plus ébloui;
La bénédiction semble sortir de lui;
Tout en lui dit : — Vivez! aimez-moi! je vous aime. —
Il est fait de candeur et de grâce suprême;
Quoiqu'il ignore tout, il a l'air d'un flambeau;
Trait d'union de l'aube à l'ombre, il est si beau
Et si doux qu'on dirait que l'église et la fable
Ont dû, pour composer cette tête ineffable,
Mêler l'enfant Jésus et l'enfant Cupidon;
Son regard ingénu fait l'effet d'un pardon;
Et l'homme le plus dur lui-même est sans défense
Devant cette adorable et radieuse enfance;
Il est colombe, il est agneau; ses cheveux d'or
Rayonnent; il caresse et chante; il est encor

Tout plein de la bonté divine; il en arrive,
C'est le nouveau venu de la céleste rive;
On dirait un petit archange éblouissant;
Il monte sur un trône; oh non! il y descend;
Pourtant on sent en lui la pauvre âme asservie,
La faiblesse profonde et sombre de la vie;
Si beau qu'il soit, c'est l'homme avec son frêle esprit;
C'est de l'infirmité charmante qui sourit;
Notre fragilité redoutable et frivole
Se mêle, ombre terrestre, à sa blanche auréole;
Son pas tremble, et son front ploie ainsi qu'un roseau;
Mais il n'en est pas moins l'innocent du berceau,
Et dans ses beaux yeux clairs où l'amour semble éclore
Il a du paradis toute l'immense aurore.

A présent regardez cet homme, Villeroy.
Il vient, l'ange le voit approcher sans effroi,
Et cet homme, du haut du balcon de Versaille,
Lui montre au loin la foule énorme qui tressaille
Et s'agite et se meut, bonne et calme d'ailleurs,
Le grand fourmillement des hommes travailleurs,
Les pas, les fronts, les yeux, l'ouvrier aux bras rudes,
Les ondulations des vastes multitudes,
La ville aux mille bruits vivants, graves et doux,
Et dit à cet enfant : Tout ce peuple est à vous!

Vous avez ces enfants, ces hommes et ces femmes,
Vous possédez les corps, vous possédez les âmes;

A vous leur toit, à vous leur or, à vous leur sang;
Le champ et la maison sont à vous; ce passant
Vous appartient; soufflez si vous voulez qu'il meure;
Toute vie est à vous, en tous lieux, à toute heure;
Ce vieillard au front chauve est une chose à vous;
Tous les hommes sont faits pour plier les genoux,
Vous seul êtes créé pour vivre tête haute;
Tous se trompent, vous seul ne faites pas de faute;
Dieu ne compte que vous, vous seul, au milieu d'eux;
Votre droit est le droit de Dieu même; et tous deux
Vous régnez, devant vous le monde doit se taire;
Dieu n'a pas le ciel plus que vous n'avez la terre;
Il est votre pensée et vous êtes son bras;
Il est roi de là-haut et vous Dieu d'ici-bas.
Tout ce peuple est à vous.

Le pauvre enfant écoute.

Qui donc vient de parler? C'est le démon sans doute;
Non, c'est l'homme; fatal parce qu'il est rampant;
Le courtisan est fait du ventre du serpent.
Affreux souffle embaumé de la bouche pourrie!
Crime! ô le plus hideux des meurtres, flatterie!
O de tous les poisons le plus lâche, le miel!
Crever les yeux d'une âme à peine hors du ciel!
Submerger dans l'orgueil une raison qui flotte!
Dessécher un enfant, hélas! faire un despote!
Faire un prodigieux égoïste! un tyran

Arrêtant le progrès sur le divin cadran!
Faire un être effréné qui dira : — Je suis l'arche!
Je suis l'autel! — pour qui le genre humain en marche,
Le bien, le mal, les yeux en pleurs, l'homme vivant,
Ne seront que de l'ombre et du bruit et du vent!
Déchaîner un sinistre avenir dans le Louvre!
Abuser du moment où toute lèvre s'ouvre
Pour lui verser ce philtre exécrable et nouveau!
Dénaturer un cœur! forcener un cerveau!
Enivrer l'ignorance, enivrer l'innocence
Du formidable vin de la toute-puissance!
Mettre, avec un sourire abject et triomphant,
Tout un peuple, hochet, dans la main d'un enfant,
Et les laisser rouler l'un et l'autre aux abîmes!
Penseur! qui que tu sois, ce sont là deux victimes.
Plains ce peuple, mais plains l'enfant qu'on abrutit.
Mères! ayez pitié de ce pauvre petit!
Pendant qu'un assassin sur son âme se dresse,
Tuant en lui l'amour, la vertu, la tendresse,
Prenant ses bons instincts, traître, et les étouffant,
Il est là, doux et seul, et rien ne le défend.
Oh! l'éducation! quel bienfait, ou quel crime!
Frêle tête d'enfant qu'un idiot déprime!
Sombre adulation qui mêle et qui pétrit
L'infini, l'absolu, dans un chétif esprit!
Qui fait que désormais, la prenant à la lettre,
Un homme faible et né d'une femme va mettre
Son triste crâne étroit, fait pour durer si peu,
En équilibre avec le front même de Dieu,
Avec le profond ciel plein d'ombre et plein de joie,

Avec ce grand cerveau de l'abîme où flamboie
Le lever effrayant des constellations!

*

Et Louis quinze est fait.

*

O transformations!
Oui, c'est fini; l'enfant a bu la coupe sombre;
Sa débile raison s'évanouit et sombre;
— Tout ce peuple est à vous! — mot d'où Tibère sort!
Breuvage qui rendrait insensé le plus fort!
Noir nectar! cette mort de son âme, il y goûte;
Quelque chose de lui s'éteint sous chaque goutte;
Et le voilà qui va chanceler à jamais!
Il sera le passant ivre des hauts sommets.
— Tout ce peuple est à vous! — mot terrible! à mesure
Qu'il y songe, il en sent plus avant la morsure;
Une stupide joie avec un vaste ennui;
Quelqu'un qui n'est pas lui se développe en lui;
L'ignorance en son cœur filtre, marais immonde;
Que sert de lire un livre étant maître du monde?

Apprendre, étudier, travailler, à quoi bon
Puisqu'on est roi de France, impeccable, Bourbon?
Oh! songer que ce trône et ce sceptre et ce glaive
Aboutissent au vide, à la furie, au rêve,
Que cette clarté perd celui qu'elle conduit,
Et que cette splendeur énorme est de la nuit!

Donc la terre est à lui, les hommes et les femmes!
Toutes les passions l'allument de leurs flammes;
Sa volonté devient plus fauve à tout moment;
Il grandit; et l'on sent poindre lugubrement
L'ongle du tigre au bout des ailes de l'archange;
Il ne sait même pas qu'il déchoit et qu'il change
Il s'ignore imbécile, il s'ignore méchant,
Tant dans la voie obscure, hélas, il va penchant!
Il vivra maintenant hors du vrai, dans un songe,
Ayant en lui, dans l'ombre où son rêve le plonge,
La chimère de plus, l'humanité de moins;
Plein d'opprobres devant tous les peuples témoins,
Il est cynique, il est infâme, il est horrible;
Il foule de l'azur la frontière impossible;
Il se suppose au ciel, et l'enfer en lui croît;
Il dit : Tout m'est permis, et seul j'existe. Il croit
Avoir sous ses talons de la poussière d'astres;
S'il en tire un plaisir, qu'importe cent désastres!
Chaque jour il descend la honte d'un degré;
Il délire; il peut bien tourmenter à son gré
Le peuple, puisque Dieu tourmente la nuée;
Il prend la vierge et fait une prostituée;

Quoi! n'est-il pas le roi, le maître, le seigneur?
L'homme lui doit son sang, la femme son honneur;
Quoi qu'il fasse, il contient le droit et le mystère;
S'il lui plaît de manger de la fange, la terre,
Qui l'adorerait loup, l'adorera pourceau;
Chaque vice à son tour met sur son front le sceau;
Il fait de la puissance un effort inutile;
Il a sous lui son siècle en travail qu'il mutile;
Il tient le sceptre ainsi qu'un aveugle un bâton;
De toutes les grandeurs redoutable avorton,
Être sans nom, qui, frêle et misérable en somme,
Fait de cendre et promis aux vers, n'est plus un homme,
Ayant un idéal immonde pour milieu,
Échoué dans le monstre à mi-chemin du dieu.

III

Maintenant, que chacun sonde son propre abîme.
Voyons, quiconque vit, faible, fort, grand, infime,
Riche, pauvre, l'heureux, celui qui va pieds nus,
Les passants de la rue et les premiers venus,
Celui qui perd sa vie et celui qui la gagne,
Nous tous, supposons-nous portés sur la montagne,
Supposons-nous l'enfant, l'ignorant, l'innocent,
Avec le genre humain sous nos regards gisant,
Et la terre à nos pieds, vertigineuse et grande,
Qu'on nous donne! — A présent, qu'une voix nous demande
A nous qui sommes là, béants, sans point d'appui :
— Est-il un seul de vous qui réponde de lui?
Est-il un seul de vous qui dise : Je suis l'être
Que n'éblouira point cette vaste fenêtre

Du pouvoir radieux, gigantesque et charmant;
L'âme supérieure à l'empoisonnement;
Je suis l'enfant plus sage et plus fort que l'ivresse,
Et je ne croirai point la voix qui me caresse;
La terre apparaîtra comme un banquet joyeux,
Le monde s'offrira, je fermerai les yeux;
On me tendra l'orgueil, la volupté, la gloire,
Et je refuserai, moi l'ignorant, d'y boire!
Moi qui ne saurai rien, je devinerai tout!
Est-il un seul de vous qui verra tout à coup,
Grâce aux hommes de ruse et de scélératesse,
S'ouvrir, sous sa faiblesse et sous sa petitesse,
Ce gouffre de splendeur, sans en devenir fou?
Devant le monde entier fléchissant le genou
Et la toute-puissance étoilée et terrible,
Est-il un seul de vous qui s'affirme infaillible? —
Qui donc, hors Jésus-Christ, osera dire : Moi!

Reculez, reculez devant ce gouffre : roi!
Devant ce noir sommet des vertiges : le trône!

O vivants, soyez bons, priez, faites l'aumône.
A qui l'aumône? A tous. Souvenez-vous qu'ici
La compassion sainte est une aumône aussi,
Et que la charité, qui nourrit et désarme,
Tombe des mains obole et tombe du cœur larme!

IV

Tyrannie! escalier qui dans le mal descend
Obscur, vertigineux, fatal, croulant, glissant!
Toutes les marches vont décroissant de lumière;
Et malheur à qui met le pied sur la première!
C'est la spirale infâme et traître aboutissant
A l'ombre, et vous teignant les semelles de sang.
La conscience aveugle y mène l'âme sourde.
A chaque pas qu'on fait, la chair devient plus lourde;
L'animal sur l'esprit pèse de plus en plus,
Et l'on se sent du souffle universel exclus;
Aujourd'hui c'est la faute et demain c'est le crime;
On tuera demain ceux qu'aujourd'hui l'on opprime.

Et l'on descend ainsi que dans un rêve; et l'air
Est plein de visions; et, dans un blême éclair,

Tous les masques qui sont l'épouvante du monde,
Le lâche, le félon, le féroce, l'immonde,
Des profils effarés et des visages fous
Flottent...

— C'est toi, Caïn? Noirs Césars, est-ce vous?
L'odeur des encensoirs aux odeurs d'ossuaires
Se mêle, et, dans les plis des longs draps mortuaires,
Tous les spectres sont là, sous l'affreux firmament,
Montant et descendant ces degrés lentement;
Chaque âme de tyran, misérable, est leur antre;
Agrippine au flanc nu criant : Frappe le ventre!
Ninus, Sémiramis, Achab et Jézabel,
Molay jetant sa cendre à Philippe le Bel,
Agnès la réprouvée et l'excommuniée,
Berthe par la tenaille ardente maniée,
Stuart sans tête, Albrecht sans langue, et Médicis,
Avec la Messaline et l'Alexandre Six,
Rôdent lugubrement le long de cette rampe;
Lady Macbeth y cache avec ses doigts sa lampe;
Maude y tâte le corps de son père encor chaud;
Un effrayant cheval y traîne Brunehaut
Et lui fait rebondir la tête à chaque marche;
Et Cyrus, Josué, le sanglant patriarche,
Alaric, massacrant les peuples à genoux,
Passent en vous disant : Règne, et fais comme nous.
Chaque forfait vous parle et dit : Suis mon exemple.
On est dans un sépulcre, on se croit dans un temple.
Chaque marche, ô terreur! vivante sous vos pas,
Vous pousse affreusement vers la marche d'en bas.

— Descends, Charles! Descends, Frédéric! Descends, Pierre!
Deviens de plomb, deviens d'acier, deviens de pierre!
Le sang des bons après le sang des innocents!
Règne! plus bas! plus bas! descends! descends! descends! —

Se retenir? comment? Remonter? impossible!
Et l'on descend; le jour, de moins en moins visible,
S'éteint sur les degrés hideux; et pas d'amis,
Pas de remords, ou bien des remords endormis,
Pas d'astre, aucun appui, nul guide, les cieux vides,
Le gouffre; et l'on entend ronfler les euménides.

V

Hélas! je me suis pris la tête dans les mains;
J'ai contemplé la brume, éclairé les chemins,
J'ai songé; j'ai suivi de l'œil de la pensée
La grande caravane humaine dispersée
Tantôt dans les bas-fonds, tantôt sur les sommets,
Avec ses chameliers, avec ses Mahomets,
Marchant sans but, sans ciel, sans soleil, sans patrie,
Blême troupeau montrant son épaule meurtrie,
Son dos sombre où l'on peut compter les nœuds du fouet;
Tandis qu'au loin le vent ténébreux secouait
Les barques sur la mer et sur les monts l'yeuse;
Tandis que, du cadran parque mystérieuse,
L'heure, coupant dans l'air, sur la terre et les eaux,
Toutes sortes de fils avec ces noirs ciseaux,
Ouvrait et refermait l'angle des deux aiguilles;

Tandis qu'ainsi qu'un homme est derrière des grilles,
Le jour pâle attendait l'instant de remonter,
Lugubre, j'ai passé des nuits à méditer,
A regarder dans l'ombre informe ce qui rampe,
Oubliant de moucher la mèche de ma lampe,
Et, penché sur les fils orageux de Japhet,
Grave et n'ayant qu'un but, la justice, j'ai fait
Devant ma conscience austère comparaître
L'homme qui fut le roi, l'homme qui fut le prêtre;
J'ai passé la revue étrange des tyrans;
Ces flamboyants voleurs appelés conquérants
Ont répondu, pensifs, à l'interrogatoire.
Les princes, les héros, les chefs, toute l'histoire,
Ce Cambyse, le monstre idéal, qui mettait
Un bâillon même au lâche immonde qui se tait,
Les imans, les sultans, ces convulsionnaires
Qui dans leur poing crispé tourmentent les tonnerres,
Déchaînant au hasard la guerre et le chaos,
Noirs, ayant dans les yeux la stupeur des fléaux,
Este, Autriche, Valois, Plantagenet, Farnèse,
Et ces têtes de mort au regard de fournaise
Qui portent la couronne et qu'on nomme césars,
M'ont parlé; j'ai sondé les pâles Balthazars,
Les Amurats ayant les supplices pour fêtes,
Vlad qui faisait clouer les turbans sur les têtes,
Les Alexandres fous s'égalant à l'Athos,
Les majestés de pourpre aux immenses manteaux,
Roderic, Éthelred, Timour, Isaac l'Ange,
Ortogrul dans le meurtre et Claude dans la fange,
Christiern, Jean le Mauvais, Jean le Bon, Richard trois;

J'ai regardé de près cette foule de rois
Comme on verrait un choix d'instruments de torture;
Chaque monarque, avec sa tragique aventure,
Je l'ai considéré dans le creux de ma main;
Calme, j'ai fait de l'homme et du temps l'examen;
J'ai de chaque momie et de chaque squelette
Mesuré la hauteur, défait la bandelette;
Mon scalpel a mêlé dans sa dissection
Byzance avec Ducas, avec Joram Sion;
J'ai confessé les lois, lâches entremetteuses;
J'ai scruté les jours faux, les justices boiteuses;
L'impur flambeau des mœurs sur qui le vent soufflait,
Sur le front des tyrans j'en ai vu le reflet;
Je les ai confrontés et pris l'un après l'autre,
J'ai vu, j'ai comparé leur nature à la nôtre;
J'ai pesé les forfaits, j'ai dédoré les noms,
Et, frémissant, j'arrive à ceci : Pardonnons!

*

Le philosophe amer, que le fait implacable
Obsède, et que l'histoire inexorable accable,
Triste d'avoir toujours devant son œil pensif
Les mêmes flots brisés sur le même récif,
Indigné, devenu dur et farouche à force
De voir avec le droit la loi faire divorce,

Et triompher l'épée et la hache, et le mal
Retomber sur le front sacré de l'idéal,
Perd patience et dit :

« — La couronne est un crime;
« Toute la royauté n'est qu'un lugubre abîme;
« Le seul pouvoir d'un roi qui vient après un roi,
« C'est de faire changer d'attitude à l'effroi;
« L'histoire est l'affreux puits du forfait solidaire;
« Au bois de l'échafaud le bois du trône adhère;
« Tout sceptre épouse un glaive, et la pourpre descend
« Sur les peuples en mare effroyable de sang.
« Le droit divin, miasme horrible! et l'on respire,
« En régnant, la fureur et l'ombre avec l'empire;
« C'est par un escalier de cadavres qu'on va
« A ces pavois sanglants que la force éleva;
« Leurs vrais degrés, ce sont les marches gémonies.
« Pour cinq ou six héros, pour deux ou trois génies,
« Que d'étranges bourreaux, que de fous, que de nains!
« Et combien de Nérons pour quelques Antonins!
« Un roi de tous les rois, quoi qu'il fasse, est la somme.
« L'antique despotisme est le tourment de l'homme;
« Depuis quatre mille ans, sous le grand ciel serein,
« L'humanité rugit dans ce taureau d'airain;
« Et l'imprécation ne choisit pas; et l'ombre
« Ne sent pas un rayon dans les douleurs sans nombre.
« Depuis quatre mille ans ce globe, aveugle enfer,
« Pleure et grince des dents sous les trônes de fer;
« Les rois sont des Plutons dont la terre est l'Érèbe.
« Sur ces durs chevalets, guerre, famine, glèbe,

« Le genre humain râlait dans le bagne fatal,
« Scié par deux bourreaux, l'ignorance et le mal;
« La mort, entre ses doigts qu'une flamme environne,
« Tournant l'horrible scie, en a fait la couronne.
« Est-il un roi sans deuil, sans trouble et sans remords?
« Hélas! en est-il un qui, s'il va chez les morts,
« Ne s'entende nommer tout bas dans l'ossuaire?
« Tout monarque est un pli de l'immense suaire.
« Les meilleurs font pleurer, saigner, souffrir, crier;
« Trajan est proscripteur, Titus est meurtrier;
« Ces despotes sont hors de la loi naturelle.
« Et qu'est-ce que pourrait bégayer Marc-Aurèle
« Entre Octave, l'ancêtre, et Commode, le fils?
« Tarquin tient Rome, Thèbe est sous Aménophis,
« Jean règne sur la neige et Rustem sur les sables,
« Tous se mêlent dans l'ombre, et tous sont responsables;
« On voit tous les mauvais sous les bons transparents,
« Nuit triste! le lion et le loup sont parents;
« On a le monde; on mange, on rit, on se tutoie
« Entre vautours, d'un bout à l'autre de la proie;
« Mahomet, appelant Hildebrand par son nom,
« Lui frappe sur l'épaule et lui dit : compagnon!
« Ah! du fauve océan toute goutte est amère.
« Le Kremlin voit, pendant qu'il tette encor sa mère
« Poindre un rictus d'hyène au petit Pierre enfant;
« Charles-Quint, qui dompta l'Europe en l'étouffant,
« Boa sombre, a pour fils le livide crotale;
« La vieillesse est funèbre et l'enfance est fatale;
« O mystère effrayant des rois infortunés!
« Démons quand ils sont morts, monstres dès qu'ils sont nés,

« Le genre humain les compte en comptant ses supplices,
« Et de tous leurs cercueils leurs berceaux sont complices.
« Quand le peuple au gibet s'agite agonisant,
« Pas un fil de la corde, hélas! n'est innocent;
« Qunad le monde est aux fers dans l'affreuse géhenne,
« Tout chaînon a sa part du crime de la chaîne.
« Est-il de bons rois? Non, dit Épictète; non,
« Dit Platon; non, dit Jean à Pathmos; et Zénon
« Dit : Il est de bons rois comme de bonnes haches.
« Les abeilles, les lys, les soleils, sont des taches.
« Henri quatre, l'histoire un jour dira de toi :
« Il n'était pas méchant, non, mais il était roi.
« Ah! quand l'autodafé lamentable s'allume,
« Quand le noir patient prend feu, se tord et fume,
« Une flamme peut-elle, alors que le brasier
« Mord la victime et cherche à s'en rassasier,
« Quand le mourant frémit dans l'angoisse dernière,
« S'isolant du bûcher, crier : Je suis lumière!
« Non, pas un roi n'est bon, non, pas un roi n'est doux,
« Et tous sont dans chacun et chacun est dans tous.
« Peuple! au moins jette-leur la haine expiatoire!
« Tous ont au front la main sanglante de l'histoire.
« Anathème sur tous! »

Et c'est précisément
Cette fatalité qui fait mon tremblement.

Oh! je me sens parfois des pitiés insondables.
Je gémis sur les grands et sur les formidables,

Sur les démons grondants et sur les dieux tonnants;
Devant l'accablement des sombres continents,
Devant l'horreur, devant l'antre de nos annales
Difforme et pénétré de lueurs infernales,
C'est à vous que je songe et que je compatis,
Tristesse des tyrans sous la pourpre engloutis,
Souci mystérieux des rois, mélancolie
Du tigre méditant sur sa morne folie.
Pesant la conscience, observant l'horizon,
Je me prends à douter que le juge ait raison
Et que l'historien tienne le vrai coupable.
Et du passé perdu dans la brume impalpable,
Du présent où moi-même autrefois j'étouffais,
De ce gibet, le droit, de ce charnier, les faits,
De cette vision : Louvre, Cirque, Hippodrome,
Empereurs dégradés de l'empire par Rome,
Pierre et César rompant leur monstrueux hymen,
Papes noirs étendant dans les ombres la main,
Rois excommuniés à chandelles éteintes,
Attentats, échafauds, viol des choses saintes,
Peuples trahis, vendus, livrés, prostitués,
Les Narcisses heureux, les Thraséas tués,
Le despote faisant toujours le personnage
Du crime, du poison, du poignard, du carnage,
De tout ce désespoir fauve et démesuré,
Hélas! j'entends sortir ce cri : miserere!

Oui, pardonnons. Dieu sait avec quel soin sévère,
Touchant ces fronts d'airain et ces crânes de verre,

Triste, j'examinais ce tas de tout-puissants;
J'étais là, respirant l'odeur du vieil encens,
Regardant sous le dieu, retournant la médaille;
Je dérangeais le ver qui dans les rois travaille,
Et mon esprit, perdu dans l'horreur, s'enivrait
Du noir musée avec Bossuet pour livret.

Eh bien, grâce!

VI

Voyons, vous tous, que quelqu'un vienne
Avec moi, jusqu'à l'ombre antédiluvienne,
Jusqu'au loup primitif Nemrod ; puis remontons
A nos siècles chrétiens et lettrés, à tâtons ;
Évoquons tous les rois, citons à notre barre
Guy le Baveux, Mainfroy le Noir, Jean le Barbare,
Mathias le Sanguinaire et Pierre le Cruel ;
Suivons dans les tombeaux quelque âpre Ézéchiel
Qui pour nous ressuscite Aureng-Zeb, et ranime
L'atroce Rhinomète et l'impur Copronyme ;
Allons des grecs aux turcs, des émirs aux sophis,
Du schah tuant son père au czar tuant son fils ;
Faisons lever, hagards, tous ces hommes de l'ombre,
Macbeth, prince d'Angus, Oswy, roi de Northumbre,

Le Valentinien dormant avec ses ours,
Boris dans son Kremlin, Achmet dans les Sept Tours,
Les Pharaons couchés dans les hiéroglyphes,
Les satrapes, les deys, les lamas, les califes,
Les dresseurs de gibets, les traîneurs de canons;
Faisons l'appel des scheiks et des soudans; prenons
Tous les règnes en bloc, en masse tout l'empire;
Interrogeons Eschyle et réveillons Shakspeare;
Aux poëtes sacrés faisons des questions;
Que nous répondraient-ils si nous les attestions?
— Ces hommes n'étaient pas pires que d'autres hommes.

Ce qui fait les Césars, c'est l'air fatal des Romes;
Tant qu'Isis voilera la raison, les Memphis
Et les Thèbes auront les Pharaons pour fils;
C'est l'atmosphère étrange et terrible du trône
Qui fait Tudor à Londre et Phul à Babylone.
Nul n'est d'avance Achab, Domitien, Abbas;
Non, non, il ne naît point de démon ici-bas;
Personne n'est créé moitié chair, moitié marbre;
L'humanité n'a point de fruit noir à son arbre;
Non, celui qui fait tout et qui répond de tout
N'a pas mis un dragon, une hydre, un tigre, un loup
Dans cet enfant qui tient sa mère par la robe;
Tout homme naît bon, pur, généreux, juste, probe,
Tendre, et toute âme éclôt étoile aux mains de Dieu.

Si ce cœur est glacé, c'est qu'on éteint son feu;
Si cette aile est cassée et si cet esprit boite,
C'est qu'on l'a comprimé dans une cage étroite;

Si cet homme est affreux, c'est qu'on nous l'a jeté
Dans un moule de crime et de difformité.

L'ignorance, d'où vient le deuil, d'où sort le vice,
A sept mamelles d'ombre, et chacune est nourrice
D'une des sept laideurs du mal, monstre sans yeux;
Tout despote a sucé ce lait mystérieux;
Dès qu'il naît, on lui prend sa pensée, on l'efface;
C'est un petit enfant, que voulez-vous qu'il fasse
Contre ce précepteur effroyable, le mal?
Au delà de la vie et du destin normal
On lui fait un berceau terrible, où les chimères
Vont le bercer pendant qu'il dort, hideuses mères;
Son œil, cherchant le jour, s'ouvre pour ne pas voir;
On l'emmaillotte avec ce linceul, le pouvoir;
Les intérêts abjects, groupés autour du maître,
Lui retirent l'idée et l'air, l'empêchent d'être,
Et, lui cachant le saint, le pur, le grand, le beau,
L'enferment dans lui-même ainsi qu'en un tombeau.
Le premier idiot venu saisit et mène
Ce pauvre enfant roi hors de la raison humaine,
Et d'infimes laquais, en louant les défauts,
Dans cet œil qui fut vrai mettent un regard faux.

S'il suffit d'un duc d'Albe ou d'un Wolsey pour faire
A toutes les horreurs qu'un lâche cœur préfère
Tomber les Henri huit et les Philippe deux,
Qu'est-ce donc quand ils ont, hélas, à côté d'eux,
Au lieu du triste eunuque ou du valet inepte,
Un vaste esprit, faisant de leur faute un précepte,

Flattant leur instinct fauve ou leur impur souhait,
Alexandre Aristote et Louis Bossuet?

*

L'ignorance et la nuit sont les deux sœurs lugubres.
L'une a les cœurs malsains, les esprits insalubres,
Les cerveaux bas; et l'autre a la stagnation
Des ténèbres pesant sur la création.
L'ignorance a les Tyrs, les Babels, les Sodomes,
La guerre et les combats, sombres tempêtes d'hommes,
D'où sortent les Césars, les Habsbourgs, les Capets;
La nuit a le chaos des nuages épais,
Ces tourmentes sous qui l'étoile se dérobe,
Qui grondent, remuant tous les gouffres du globe
De la mer Caspienne au noir lac Michigan;
Et l'une a le despote, et l'autre a l'ouragan.
Elles n'ont pas de cœur, pas de regard, pas d'ailes;
Elles font de la mort; dès qu'avec l'une d'elles,
En présence du sort et du doute, il est seul,
L'homme tremble; elles sont toutes deux le linceul;
Et, soufflant les flambeaux, le guet-apens infâme
Que l'une fait au ciel, l'autre le fait à l'âme.

VII

J'ai vu l'Inde ; je plains le morne tchandâla ;
Un homme fraternel jamais ne lui parla ;
Sa soif ternit le fleuve ; et devant son martyre
La cabane se ferme et la main se retire ;
Il est le réprouvé de l'eau, du pain, du seuil ;
On dirait que le feu, l'air et la terre en deuil
Le chassent, que le champ le hait, que la matière
Le repousse et se tient hors de lui tout entière ;
Il est celui que nul n'abrite et ne reçoit.
Mais du moins, tel qu'il est, hélas, et, quel qu'il soit,
Il voit le jour de tous et son âme lui reste ;
Et, quoiqu'on ait jeté sur sa tête funeste
La lèpre et son dégoût, la peste et son charbon,
Non, il n'est pas maudit, puisqu'il peut être bon.

Et maintenant voyez celui-ci. La justice
Resplendit ; non pour lui. Que l'erreur l'abrutisse !

Il est roi. Le progrès, lumineux et vivant,
Pour tout le genre humain éclôt, soleil levant;
Lui ne le verra pas. Chacun peut dans sa course
Boire à la vérité, la grande et chaste source;
Lui seul, sombre altéré, n'en approchera point.
Le mot qu'on dit, le pas qu'on fait, le jour qui point,
N'existent pas pour lui; son oreille est de pierre;
Pas un rayon réel n'avertit sa paupière;
Il semble que le sort n'ait pas d'autre intérêt
Que de le perdre ainsi qu'une horrible forêt;
On lui crée, en dehors de tous les autres hommes,
L'impossibilité d'être ce que nous sommes;
Sans guide en son désert, et n'ayant à choisir
Que du crime en cette ombre où rampe son désir,
Ame aux vils appétits du ventre coutumière,
Hors de toute science et de toute lumière,
Banni de la raison et de la vérité,
Dans la prodigieuse et folle obscurité
Qu'il rend en y passant plus lamentable encore,
Il erre, paria sinistre de l'aurore.

Et de ces deux damnés, dis, lequel plaindras-tu?
L'un est hors du bonheur, l'autre, de la vertu.
Quel est le plus fatal et le plus solitaire,
Dis, l'homme qui n'a pas sa part de pain sur terre,
Ou l'homme qui n'a pas sa part de vérité?

Ah! pleurons sur le roi, ce grand déshérité!

VIII

Les maudits ont besoin de têtes inclinées
Sur eux, sur leur mystère et sur leurs destinées;
Un regard sans courroux leur semble une faveur;
Et qui se penchera si ce n'est le rêveur?
Qui leur prodiguera la bonté vénérable?
Qui donc ramassera le morceau misérable
Du czar doré jadis, du roi fleurdelysé?
Qui donc aura souci du vieux césar brisé?
Dans ce monde où l'histoire affreuse n'illumine
Que des fourmillements de tombe et de vermine,
Qui donc consolera? qui donc, si ce n'est lui,
Sera l'auguste Job des opprobres d'autrui?
Attendri sur l'effet par l'énigme des causes,
Ayant devant l'esprit l'obscurité des choses,

Il se couchera, grave, indulgent, attristé,
Sur ce vaste fumier qu'on nomme humanité,
Et, des abjections compagnon volontaire,
Voyant la tyrannie et le tyran à terre,
Pour racler cet ulcère il prendra ce tesson.
Oh! plaindre, c'est déjà comprendre. L'horizon
Montre à l'œil moins sévère une aube moins confuse,
La grande vérité sort de la grande excuse.
Retirez l'anathème, une lueur paraît.
Veilleur fiévreux, chercheur du suprême secret,
En vigie au plus haut de la noire mâture,
Le penseur, attentif à toute la nature,
Comparant l'élément et le destin, confond
Dans le même regard surhumain et profond
Les souffles, les hasards, le colosse, la mouche,
Le monstre qui s'éveille et l'astre qui se couche,
Le trajet d'un brouillard aux cieux, et le chemin
Qu'un nuage d'erreurs fait dans l'esprit humain;
Et les linéaments de l'Inconnu surgissent;
Et les princes hagards que les meurtres rougissent,
Avec les Genséric la nuit coïncidant,
Et le glaive et le sceptre, et la griffe et la dent,
Et le tigre et le maître, et l'horreur babélique,
Dans ces compassions immenses tout s'explique.
Sitôt qu'on a cessé de maudire, le sort
Semble un chaos calmé d'où l'ordre auguste sort;
Les mystères, devant le songeur sans colère,
Sont le gouffre, mais sont le gouffre qui s'éclaire;
Ils n'ont plus de démence, et blanchissent, pareils
A des cieux noirs où vont se lever des soleils;

Et voilà tout à coup que, dans l'ombre sacrée,
Calmes, pleines de Dieu, des lois font leur entrée;
On ne lit pas le livre, on en épèle un mot;
Et l'on frissonne, tant on sent le bras d'en haut,
Tant l'homme est faible, et tant l'énormité divine
Paraît dans ce qu'on voit et dans ce qu'on devine!

On reconnaît qu'ils sont bien peu de chose, hélas!
Tous ces tristes Nérons conduits par les Pallas,
Pour qui Dieu n'est qu'un spectre et les hommes des nombres.
Cette espèce de mont formé de règnes sombres,
Cet édifice affreux que chaque âge construit
Avec des attentats, de la gloire et du bruit,
Et qui, sanglant, rayé de suintements fétides,
Fait bloc avec les rois, mornes cariatides,
Ce chaos de faits lourds, tristes, hideux, navrants,
Qui charge la mémoire informe des tyrans,
Toutes ces actions sauvages et terribles
Qui donnent dans l'histoire aux Tibères horribles
Des aspects monstrueux de démons écrasés,
Ce tas des vieux forfaits, bronzes vertdegrisés,
Cet amas du granit le plus dur des abîmes,
Ce grand rocher du mal, alluvion des crimes,
Colossal piédestal de Némésis debout,
Large, énorme, une larme, ô Dieu bon, le dissout!

Car les pleurs sont sacrés; ils sortent, pur dictame,
Les pleurs humains, du cœur, les pleurs divins, de l'âme:

Dès que, s'examinant soi-même, on se résout
A chercher le côté pardonnable de tout,
Dès qu'on a rejeté l'amertume chagrine,
Le réel se dévoile, on sent dans sa poitrine
Un cœur nouveau qui s'ouvre et qui s'épanouit.

Un ange vit un jour les hommes dans la nuit;
Il leur cria du haut de la sereine sphère :
— Attendez; je vous vais chercher de la lumière. —
Il revint apportant dans sa main la pitié.

IX

Tout se montre à demi. Voyons l'autre moitié.
C'est toujours une chose incertaine, incomplète,
Trouble, que nous faisons asseoir sur la sellette.
Quoi! faire le procès à cet homme? Essayons.

C'est bien. C'est le tyran.

Sous son front sans rayons
L'égoïsme a produit la morne insouciance;
Les deux flambeaux humains, science et conscience,
N'ont jamais un moment flamboyé dans sa main.
Sa conscience est là, morte, sur le chemin,
Les rhéteurs ont soufflé cette flamme éphémère;
On n'est pas sûr qu'il ait ouvert une grammaire;

Il frappe, il ne sait rien; comment l'avertit-on?
En vénérant le sceptre, en baisant le bâton.
Jamais d'objection, quoi qu'il fasse ou qu'il veuille.
Il parle; un peuple entier tremble comme la feuille;
Il a crié : Je règne! et tous ont dit : Régnez!
Il a marché sur tous, tous se sont prosternés;
Conseillé par un prêtre à l'oreille, il s'écrie :
— Je suis dieu. Comme un dieu qu'on m'adore et me prie!
Les magistrats ont dit : Peuple! c'est le devoir.
Un jour, fou furieux, il a souhaité voir
Des gavials manger des hommes; les édiles
Ont fait faire un palais de marbre aux crocodiles.
Qu'est-ce que l'univers? Un immense valet.
Le bien, le juste, ô roi, c'est tout ce qui vous plaît.
S'il veut verser du sang, le sang est une gloire,
Le sang est une pourpre; et s'il désire en boire,
On rendra grâce aux dieux de la soif de Néron.
La guerre l'étourdit de son vaste clairon.
Caïphe, ayant au cœur Satan, Dieu sur la langue,
Le déclare clément et bon, et le harangue;
Tous les bruits qu'il entend font de la surdité;
La terre entière semble en sa stupidité
Comploter lâchement l'égarement d'un homme;
Sous le roi bête fauve on est bête de somme;
Le monde tend l'échine au bât, la tête aux coups;
Les Romes, les Paris, les Londres, les Moscous,
Bacon et sa raison, Virgile avec sa lyre,
Vont se rapetissant sous ce nain en délire;
On lui fait un instinct d'hyène; on le bâtit
Étroit comme pensée et grand comme appétit;

Qu'il s'élève une voix pour accuser cet homme,
Vingt tribunaux abjects frémiront, ce qu'on nomme
Justice châtiera l'auguste vérité,
L'ombre fera jeter au cachot la clarté;
Tous les bandeaux qu'un front peut porter, il les porte;
Les courtisans sont là qui veillent à sa porte,
Et les tâtent pour voir s'ils sont assez épais;
Il est féroce, obscène, abominable, en paix;
Il avait l'ignorance, on y joint la folie;
Il vole, tue, écrase, extermine, spolie,
Dresse des échafauds, fait des parjures, ment,
Pille, égorge, détruit, brûle, naïvement;
Son pouvoir est la grêle aveugle des déluges,
La trombe. — Et maintenant, allez aux voix, les juges!

Tacite, qu'en dis-tu? Qu'en dis-tu, Juvénal?
Dieu lui-même est pensif au fond du tribunal;
Et le châtiment craint d'être injuste, et la foudre
Ne peut plus condamner et n'ose pas absoudre.

X

Vous insistez? Eh bien, insistons. J'y consens.
Oui, don Pèdre égorgeant les enfants innocents
Est méchant; oui, Bardas, oui, Léon le faussaire,
Valens, Justinien aveuglant Bélisaire,
Alexandre exposant Callisthène aux lions,
Sont affreux; les Phocas et les Pygmalions
Sont hideux jusqu'au rêve et jusqu'à la chimère;
Xercès sanglant battant de verges l'onde amère,
Constantin Caballin broyant sur les pavés
Aux pieds de son cheval des monceaux d'yeux crevés,
Sapor couvrant de sel une femme écorchée,
Épouvantent; Achab, tourmenteur de Michée,
Didier, Osman, Ratbert, Vitiza, Childebrand,
Les Comnènes, Michel Calafati montrant

Toute la cruauté que contient l'éphémère,
César tuant la loi, Néron tuant sa mère,
Font horreur; ils sont vils, ils sont abjects. Et nous?
Pourquoi ces sénateurs leur parlant à genoux?
Pourquoi ce prêtre athée et faux qui les encense?
Pourquoi les engloutir dans notre obéissance?
Pourquoi, pouvant souffler sur un joug vermoulu,
Le monde accepte-t-il le pouvoir absolu?
Pourquoi les plus nombreux sont-ils donc les plus lâches?
De quel droit, du devoir méconnaissant les tâches,
La terre maudit-elle, après l'avoir construit,
L'homme de cécité, de fureur et de nuit?
O peuple! consentir au tyran, c'est le faire.

*

Pénétrons plus avant dans cette morne sphère,
Questionnons le sphinx, l'énigme, l'inconnu.

Sait-on pourquoi l'on vient et d'où l'on est venu?
Le fœtus choisit-il son destin? Est-on maître
D'indiquer son endroit et son heure pour naître?
Ah! vous voulez qu'on soit responsable? De quoi?
D'être homme de tel siècle ou bien fils de tel roi?
D'être l'atome errant la nuit dans telle zone?
D'avoir été jeté tout petit sur un trône?

D'être sorti sultan du mystère infini?
Est-on donc accusable et sera-t-on puni
De la place où vous met l'obscure destinée,
Quand, semence de vie au vent abandonnée,
On éclôt sur la terre, humble esprit frémissant?
Qu'est-ce qu'il avait fait, ce pauvre être innocent,
Pour être le tyran, pour être une âme noire,
Pour être le damné sinistre de l'histoire,
Pour être un spectre en fuite au souffle des courroux,
Pour que tous les carcans et que tous les verrous,
Tous les gibets froissant leurs tragiques ferrailles,
Toutes les visions d'ombre et de funérailles,
Tous les vols de corbeaux, tous les vols de vautours,
Passent autour de lui toujours, toujours, toujours!
Qu'est-ce qu'il avait fait pour être Périandre,
Busiris, Constantin, Charles neuf? pour entendre
Les gouffres à jamais aboyer après lui?

S'il eût vu ce destin funèbre, il aurait fui.
Est-ce qu'il n'avait pas aussi lui, dans ces limbes
Où l'être avant d'éclore erre parmi les nimbes
Et d'où l'âme en tremblant sur ce globe s'abat,
Droit à la mère blême et pauvre du grabat?
Avait-il mérité l'exception terrible?
O Dieu qui vannes l'homme aux trous noirs de ton crible
Et qui sèmes au vent ce grain prédestiné,
N'avait-il donc pas droit, ce triste nouveau-né,
Comme tous les enfants qui naissent pêle-mêle,
Au chaume, au galetas, aux souliers sans semelle,

Au haillon laissant voir la maigreur du genou,
Au liard du ruisseau qu'on fouille avec un clou?
N'avait-il donc pas droit à la sainte misère?
Le faire prince et monstre, était-ce nécessaire?
Louvres payés trop cher! ô Kremlins, Alhambras,
Couronne, orgueil du front, sceptre, splendeur du bras,
Marches du trône, éclat, pouvoir, lits de parade,
Fronts courbés, fauteuil d'or de la royale estrade,
Dais de pourpre à travers un nuage aperçu,
Comme il eût dit : jamais! jamais! s'il avait su
Tout ce que vous cachez d'ombre et de précipice!
L'enfant ramassé nu sur le seuil de l'hospice
Ignore ce velours, ignore ce sapin;
Il est béni! Râler sans toit, sans feu, sans pain,
Être le nourrisson à qui, pâle et flétrie,
L'âpre indigence tend sa gorge de furie,
Oh! plutôt qu'être infant, césaréwitz, dauphin,
Mendier, grelotter, avoir froid, avoir faim,
Être le chien humain d'un vil troupeau qui broute,
Garder les porcs, casser des pierres sur la route!
L'homme de l'arsenal qui traîne des fardeaux
Ayant comme un cheval des bricoles au dos,
Le chanteur de la rue à qui le souffle manque,
Le geindre gémissant la nuit, le saltimbanque
Attendant qu'on lui jette un sou dans son chapeau,
Le pêcheur qui toujours a de l'eau sur la peau,
Le nègre entortillant ses fers d'une guenille
Pour ne pas trop sentir le froid de la manille,
Les mineurs enfouis dans leur puits ténébreux,
Ceux-là sont les choisis, ceux-là sont les heureux!

Oh! je le crie, avant qu'il fût né, qu'on réponde,
Qu'est-ce qu'il avait fait, terre, astres, nuit profonde,
Ciel fatal, pour ne pas être un de ces élus!

Ou si décidément du jour il est exclus,
Si le destin lui tend quelque implacable embûche,
S'il faut que dans le crime et le mal il trébuche,
Eh bien! rôder aux bois, tuer dans la forêt,
Mais non pas dans l'histoire où le sang reparaît,
N'avoir pas d'Isaïe acharné sur son ombre,
Être du moins l'objet d'un peu de pitié sombre,
S'appeler le bandit et non pas le tyran!

Quoi! le cafre qui teint ses lèvres de safran,
Le huron manœuvrant sa pirogue d'écorce,
Vole, vous l'absolvez, penseurs! Le brigand corse,
Fauve et traitant le droit comme un pays conquis,
Silhouette sinistre, erre dans les makis,
Vous murmurez : pardon! Nul n'exige qu'un nègre
Ou qu'un malgache, étant stupide, soit intègre;
On les plaint; savent-ils ce que c'est que la loi?
Et vous ne plaignez pas ce sultan ou ce roi,
Cet autre nègre orné d'autres verroteries!
Le zingaro qui vit en dehors des patries
Vous émeut; le mougick à Cronstadt, le hammal
Au Fanar, vous plaidez pour eux s'ils font le mal;
Le loup suit son instinct en ravageant l'étable.
Quoi! vous allez chercher sur son banc lamentable

L'affreux galérien féroce et châtié,
Vous lui tâtez le crâne et vous criez : pitié!
Et vous ne sentez pas, dans ce vide où tout flotte,
Qu'un despote est un pauvre aussi bien qu'un ilote,
Que la pourpre n'est plus qu'un haillon dans la nuit,
Et qu'en cette ombre où l'homme est par l'instinct conduit,
Où le mensonge s'offre, où le vrai se refuse,
A l'ignorance égale il faut l'égale excuse!

XI

Croyez-vous donc, songeurs qui vous apitoyez
Sur l'affreux mendiant des ravins non frayés,
Sur le larron des bois, demi-nu, maigre et blême,
Que ce bandit n'est pas un despote lui-même?
Non, il est le tyran sauvage de minuit;
Il prend cette heure triste, avec elle il s'enfuit;
Il est le conquérant du sentier solitaire;
La forêt, qu'il viole en son sacré mystère,
Le regarde arriver comme Rome Attila.
Croyez-vous donc qu'il est sans flatteurs? Non, il a
Sa faim qui lui dit : Prends! sa soif qui lui dit : Tue!
La solitude, fauve et de branches vêtue,
Qui dit : Te voilà seul! voleur! te voilà roi!
Son lourd bâton ferré qui dit : Compte sur moi!

Il a ses muscles durs qui lui disent : Personne
Ne te vaut; le passant en te voyant frissonne;
Tu peux tuer un homme avec un coup de poing.
Il a sa haine au cœur qui dit : N'épargne point!
Et, troués et béants, ses vieux haillons farouches
Baisent son crime avec leurs misérables bouches,
Et, caressant sa main sanglante, et la léchant,
Lui parlent à voix basse et lui chantent ce chant
— L'or est bon à piller, le sang est bon à boire;
Cherche l'or, cherche l'or, ô conscience noire!
Vois comme ton esprit la nuit étinceler;
Le meurtre ténébreux est fait pour s'étoiler
De sequins rayonnants, de doublons et de piastres;
C'est aux abîmes noirs qu'appartiennent les astres.

XII

Aux lueurs du flambeau par ma main soutenu,
Tout le fourmillement ténébreux est venu;
Devant mon esprit calme et que l'équité mène,
J'ai donné rendez-vous à la misère humaine,
A toute l'ignorance, à tout front déprimé,
A quiconque a pour âme un soupirail fermé;
J'ai plaint, les rassemblant sous ma prunelle sombre,
Tous ces demi-vivants, les infirmes sans nombre,
Tous ceux sur qui le deuil tire son lourd rideau,
Le mendiant sans yeux au front ceint d'un bandeau,
Le pauvre homme pied-bot tremblant sur la béquille,
Et je me suis senti, tous étant ma famille,
Tous ayant droit aux pleurs, leur unique trésor,

Une compassion plus douloureuse encor
Pour le boiteux du sceptre et l'aveugle à couronne.

La cécité sur tous pèse et les environne ;
Ils sont tous du néant qui souffre ; et puis, hélas,
Ces diadèmes d'or sur tous ces crânes plats !
Hélas, ne rien savoir, ne rien voir, et l'empire !
Être tout, n'étant rien ; quelle indigence pire !
Quel plus dur dénûment, quel plus morne abandon,
Et quel accouplement plus digne de pardon
Que la toute-ignorance et la toute-puissance !
Quoi de plus désolé que cette affreuse absence
De la réalité, du vrai, de la raison,
Et du jour, englouti derrière l'horizon ?
Entre les malheureux gravissant les calvaires,
Pour ceux-ci qui sont rois serons-nous plus sévères
Parce qu'ils sont plus sourds et plus noirs, et qu'ils ont
Plus d'horreur dans la main et d'ombre sur le front ?

XIII

Oh! je dis aujourd'hui comme toi, mon vieux Dante;
Mais triste et d'une voix moins fauve et moins stridente :
« — Si l'on ne comprend pas, je vais recommencer;
« Ce peuple est comme l'eau qu'on fend sans la creuser,
« Et je lui redirai cent fois la même chose! — »
Quel plaidoyer farouche et quelle rude cause!
La pitié tremble, ayant contre elle tout le cri
Et toute la douleur du genre humain meurtri.

*

O vous, les inconnus, l'irresponsable foule,
Vous sur qui la minute inconsciente coule,

Heureux d'être petits, et sentant quel secours
L'oubli donne aux vivants si confus et si courts,
Ne faisant point un pas qui ne soit effaçable,
N'ayant d'autre souci que d'être grains de sable,
Représentez-vous donc ce que c'est qu'un passant
Qui se croit Absolu, Très-Haut et Tout-Puissant!
Imaginez-vous donc ce que c'est qu'un despote!
Il rit stupidement au peuple qui sanglote;
Sa grandeur, lui venant du néant, l'amoindrit;
L'énormité du trône écrase son esprit;
Sous cet homme l'honneur périt, le droit s'absente.
La paix est un marais de honte croupissante;
Lois, justice, clergé, tout est corruption.
Pour gagner tes procès, es-tu Trimalcion?
Bien. Paye. Es-tu Phryné? Montre ta gorge aux juges.
On aspire aux tombeaux ainsi qu'à des refuges;
La guerre est un tumulte informe, un cliquetis
De passions, d'instincts sauvages, d'appétits;
Il va sans savoir où de bataille en bataille;
Il allume une ville ainsi qu'un tas de paille;
Et la campagne en feu que brûle ce tueur
Empourpre au loin les monts où rêve, à la lueur
De tous ces tourbillons de flamme et d'étincelles,
Le vautour se fouillant du bec sous les aisselles.
Puis la victoire un jour fuit et le brise, après
Qu'il a fait grandir l'ombre affreuse des cyprès.

*

Quoi! parce qu'un malheur sera fait de puissance,
D'autorité, d'orgueil sans borne, de licence,
De luxe, de bonheur, vous ne le plaindrez pas!
Quoi! parce qu'il verra d'en haut, et nous d'en bas;
Quoi! parce qu'il aura le haut bout de la table,
A gauche un chancelier, à droite un connétable,
Parce que ce malheur, ivre, se croira Dieu,
Parce que, formidable, il sera le milieu
De tout un monde étrange, encens, festins, armées,
Et, comme le bûcher, d'un gouffre de fumées,
Parce qu'il aura, triste, une tiare au front,
Tout ce respect fût-il plus fatal que l'affront,
Ce palais fût-il plus lamentable qu'un bouge,
Cet or rouge fût-il plus brûlant qu'un fer rouge,
Comme cela s'appelle un roi, comme c'est né
Fleurdelysé, béni, harangué, couronné,
Dans un berceau semé d'abeilles, à Versailles,
C'est bien, c'est le damné; vous serez sans entrailles!

*

Regardez-les, sont-ils assez épouvantés!
Les Transtamares sont l'un par l'autre guettés,

Et chacun d'eux, tremblant sans pouvoir s'en distraire,
Met la main au poignard sitôt qu'il voit son frère;
Alonze va changeant de chambre chaque nuit;
Louis onze grelotte et maigrit; Henri huit
Fait fouiller tous les soirs son lit à coups d'épée;
Rustem est une brute à tuer occupée,
Lisant dans tous les yeux d'implacables desseins
Et dans tous les passants rêvant des assassins.

*

Ah! ces porte-fléaux fléchissent sous leur charge.
Plus le front est étroit, plus la couronne est large.
Hélas! que devenir avec ce genre humain
Dont on ne sait que faire et qu'on a dans la main?
Ah! le roi! des splendeurs ténébreux cénobite!
Vous vous éblouissez du palais qu'il habite,
De la fanfare auguste et fière qui le suit
Et lui fait sur la tête un triomphe de bruit,
Du cortége inouï qui devant ses pas s'ouvre;
Hélas! vous l'enviez pour son spectre de Louvre!
Vous le voyez d'en bas, superbe, impérial,
Puissant, dans un Rœmer, dans un Escurial,
Parmi des hommes d'or et des femmes de soie,
Dans un grand flamboiement qui semble de la joie,
Peuple, et vous l'admirez, sans vous apercevoir
Qu'éclatant au dehors, au dedans il est noir.

A de certains moments savez-vous ce qu'il souffre
Quand un vague réveil lui laisse voir son gouffre?
Vous l'enviez de loin, mais la surface ment.
La douleur est au fond de son rayonnement;
Vous sentez la chaleur, mais il sent la brûlure.

L'heure en frappant lui fait au crâne une fêlure.
Il porte le pouvoir comme un bœuf le licou.

Avez-vous médité sur le czar de Moscou?
Avez-vous médité sur l'empereur de Rome?
Chiffre obscur! zéro noir qui du monde est la somme!
Avez-vous médité sur l'horreur du sultan?
Une lueur de perle argente son caftan;
Il voit un paradis de vagues avenues,
De bains lascifs, d'oiseaux, de fleurs, de femmes nues,
Par le vitrail qui s'ouvre au fond du corridor;
Il a sur son turban la lune aux cornes d'or,
L'astre qui fait l'éclipse et qui fait la démence;
Son pouvoir est un champ que la mort ensemence;
Il est comme au milieu d'une mer sous les cieux;
Dans les hideux pensers il est silencieux
Comme ces rocs que vont souiller les stercoraires,
En saisissant le sceptre il a tué ses frères;

Afin qu'il fût despote, afin qu'il fût vainqueur,
A cet homme lugubre on a coupé le cœur;
Son trône est un charnier, sa ville est un décombre;
Cent monstres blancs et noirs gardant son palais sombre,
D'un maître épouvantable esclaves effrayants,
Le couvent jour et nuit de leurs yeux flamboyants,
Et se penchent, haïs de l'homme et de la femme,
Eunuques de la chair, sur l'eunuque de l'âme.

*

Je vous le dis, les cœurs tendres sont les cœurs grands;
Il est temps qu'on se mette à plaindre les tyrans.
La justice trop juste est sœur de la vengeance.
Pardonnons. Jetons, même aux démons, l'indulgence;
Oui, l'aumône, elle aussi, doit avoir sa grandeur.
N'imprimons le fer chaud sur aucune laideur;
De nos compassions n'exceptons aucun homme;
L'homme juste n'est pas de clémence économe;
Un monstre est un infirme, et l'infirme a des droits.
L'ignorant, quel qu'il soit, qu'il marche au coin d'un bois,
L'envie au cœur, pieds nus, en haillons, triste rustre,
Ou qu'il ait la couronne en tête, brute illustre,
N'est rien qu'un pauvre aveugle, abject, perdu, tenté;
Oui, l'homme se défait où manque la clarté;
O sinistre unité du mal! analogie
Du fou que fait la faim au fou que fait l'orgie!

Ils ont ce noir lien, c'est qu'ils ne savent pas.
Dans leurs deux sphères d'ombre ils font les mêmes pas.
Ils sont le crépuscule et ne savent que nuire ;
Ignorer, c'est haïr ; ignorer, c'est détruire ;
La brutalité vient, la férocité suit ;
L'homme de proie, hélas, sort de l'homme de nuit ;
Une prunelle horrible en ces ombres s'allume ;
Le brigand, le tyran, c'est, dans la même brume,
Le même oiseau de nuit qui vole, atroce et fou ;
Gengiskhan et Mandrin sont le même hibou ;
La même obscurité dépravée et farouche
Fait en haut Louis quinze et fait en bas Cartouche.

Oui, je vous le répète, allez, interrogez,
Philosophes, les lois, les mœurs, les préjugés,
Les vieux siècles saignants, ces témoins unanimes ;
Creusez, fouillez l'histoire, embaumement des crimes ;
Ouvrez ce panthéon des dynastes défunts
Que dom Calmet conserve avec ses vils parfums ;
Scrutez les attentats, sondez les tragédies
Jetant aux grands palais des rougeurs d'incendies,
Que trouvez-vous? ceci : tous ces grands malheureux,
Bandits broyant la terre ou s'égorgeant entre eux,
De Constantin l'athée à Joas le lévite,
Du Darius de Perse au Dmitri moscovite,
De l'anglais Édouard au mède Barazas,
Qui, nés princes, sont rois, peuple, seraient forçats.
Qu'est-ce que Charles neuf? c'est Ravaillac. Alonze,
Sanche et Ramire sont des idiots de bronze.

Qu'est-ce que Henri trois? un imbécile. Ivan?
Un insensé. Mourad, le tigre du divan?
Un frénétique. Hélas! l'ignorance les couvre.
Pourquoi la plaindre au bagne et la maudire au Louvre?

XIV

Et vous ne voulez pas que nous disions : assez!
Que nous tendions les mains pour tous ces insensés,
Que nous ayions pitié de ces impitoyables!
Que nous demandions grâce aux destins immuables,
A Dieu, pour ceux qui n'ont point fait grâce, et qui sont
Tombés faibles et nus dans le pouvoir sans fond!
Et vous ne voulez pas que, pesant ces deux chaînes,
L'une qui tient le corps captif dans les géhennes,
L'autre qui fait de l'âme elle-même un caveau,
L'une étreignant le bras, et l'autre le cerveau,
Sentant nos yeux mouillés, notre cœur qui se serre,
Nous disions, inclinés sur l'énigme misère,

Et de tous les cachots comparant la noirceur :
L'opprimé le plus sombre, hélas, c'est l'oppresseur!

Si vous ne plaignez pas ces êtres sur qui pèse
Une fatalité morne et que rien n'apaise,
Ces haïs, ces maudits, qu'est-ce que vous plaindrez?
Refusez-vous le baume aux plus désespérés?
Avez-vous des pitiés décroissant à mesure
Qu'on voit la douleur croître et grandir la blessure?
Reculez-vous devant l'étrange extrémité
Où le malheur devient de la calamité?

*

Oh! soyons bons surtout pour les cruels. C'est triste
Que la bonté, si belle alors qu'elle persiste,
Vis-à-vis des méchants soit si prompte à l'oubli!
Le méchant, c'est le cœur d'amertume rempli.
Vous cherchez les souffrants; il est le véritable.
Oh! le cri de cette âme est le plus lamentable.
Être le guérisseur, le bon samaritain
Des monstres, ces martyrs ténébreux du destin,
Leur panser leur puissance et leur laver leur crime,
Entre les devoirs saints c'est le devoir sublime.
Est-il donc impossible, ô Dieu, de secourir,
D'assoupir, de calmer, d'aider, de faire ouvrir

A la sainte pitié ses ailes toutes grandes?
Homme, on t'a fait le mal; ce qu'il faut que tu rendes,
C'est le bien; vis, réponds à la haine en aimant,
Et c'est là tout le dogme et tout le firmament.

Quoi! l'amour est fragile et la haine est durable!
Quelle est donc cette loi du deuil inexorable?
O ciel sombre! on a beau se révolter, vouloir
Briser cet anankè, rompre ce désespoir,
L'âpre loi reparaît toujours, sourde et glacée.
Va, philosophe, essaye, insurge la pensée,
La raison, la sagesse humaine, la clarté,
Contre la nuit, l'horreur et la fatalité;
Appelle en aide et mêle à ces saintes émeutes
Job, les Esséniens, Philon, les Thérapeutes,
Voltaire, Diderot, Vico, Beccaria;
Toujours Satan revient avec le paria,
Toujours l'enfer vomit, comme une double lave,
Le démon dans le ciel, sur la terre l'esclave,
Le mal dans l'infini, le malheur ici-bas.
Plaindre Jésus, c'est bien; mais plaindre Barabbas,
C'est aussi la justice; et la grandeur éclate
A relever Caïphe, à consoler Pilate,
Et c'est là le sommet le plus haut des vertus
Que Socrate expirant soit bon pour Anitus.

Oui! les désolateurs, ceux-là sont les plus tristes.

Vous pleurez quand Sylla dresse ses mornes listes;
Vous plaignez les proscrits; mais vous ne savez pas
Tout ce qu'ils ont d'air pur, d'orgueil, de larges pas,
De respiration fière et de paix sublime,
Tout ce qu'ils ont d'azur au fond de leur abîme,
Et, jetés par les vents sur les écueils amers,
De ressemblance avec le libre flot des mers!
Vous ne vous doutez pas de ces immenses joies,
Subir les durs revers, suivre les âpres voies,
Être chassé, traqué, meurtri, persécuté,
Souffrir pour la justice et pour la vérité!
Vous plaignez les proscrits; occupez mieux vos larmes,
Plaignez le proscripteur. Soupçon, angoisse, alarmes,
Remords, voilà sa vie; il se redit les noms
Des bannis, des captifs plongés aux cabanons,
De ceux qu'il a jetés là-bas à l'agonie;
Le vent râle la nuit pendant son insomnie;
Pâle, il prête l'oreille, il écoute le cri
De Pathmos, de Syène ou de Sinnamari;
S'il dort, quel songe! il voit Tibère lui sourire,
Brutus rôder, Caton saigner, Tacite écrire;
Il a beau vivre, idole, au fond d'un tourbillon,
Mettre dans toute bouche ou l'hymne ou le bâillon;
Que dira l'avenir? Il se sent responsable
Des fièvres de l'exil, de la plage de sable,
Du marais, du soleil, et du zèle d'en bas,
Du geôlier harcelant ces fers et ces grabats,
Du valet tourmenteur qui crée, invente, innove,

Et le flatte en frappant la victime; Hudson Lowe
Pèse plus sur les rois que sur Napoléon.

*

Un jour le sacré temple humain, le Panthéon,
Jettera son éclipse auguste sur vos dômes,
Mornes villes du mal, Kremlins, Stambouls, Sodomes,
Et l'oubli couvrira de son brouillard glacé
La fourmilière étrange et noire du passé,
Pendant que l'avenir luira, fronton splendide.
Hélas, en attendant, l'homme, sans jour, sans guide,
Prend des précautions contre l'entraînement
De la fraternité, vertigineux aimant;
Il sent dans sa poitrine une chose suspecte,
Son cœur; l'homme, humble ou grand, large esprit, âme abjecte,
Tâtant le sort ainsi qu'on suit dans l'ombre un mur,
A peur de la pitié comme d'un puits obscur,
Et préfère la haine, et s'attache à la corde
Du mal pour ne pas choir dans la miséricorde.
Le pardon crie : Amour! Quel est cet inconnu?
Faire grâce épouvante, et ce mot ingénu,
Doux, clair, simple : — Aimez-vous, frères, les uns les autres. —
Est si profond qu'il n'est compris que des apôtres.

*

Jean Huss était lié sur la pile de bois;
Le feu partout sous lui pétillait à la fois;
Jean Huss vit s'approcher le bourreau de la ville,
La face monstrueuse, épouvantable et vile,
L'exécuteur, l'esclave infâme, atroce, fort,
Sanglant, maître de l'œuvre obscure de la mort,
L'affreux passant vers qui les vers lèvent la tête,
Le tueur qui jamais ne compte et ne s'arrête,
Le cheval aveuglé du cabestan des lois;
Toute la ville était sur les seuils, sur les toits,
Parlait et fourmillait et contemplait la fête;
Huss vit venir à lui cet homme, cette bête,
Cet être misérable et bas que l'effroi suit,
Espèce de vivant terrible de la nuit;
Difforme sous le faix de l'horreur éternelle,
Ayant le flamboiement des bûchers pour prunelle,
Il était là, tordant sa bouche sous l'affront;
On voyait des reflets de spectres sur son front
Où se réverbéraient les supplices sans nombre;
Toute sa vie était sur son visage sombre,
L'isolement, le deuil, l'anathème, ce don
Du meurtre qu'on lui fait au-dessous du pardon,
La mort qui le nourrit du sang de sa mamelle,
Son lit fait d'un morceau du gibet, sa femelle,

Ses enfants, plus maudits que les petits des loups,
Sa maison triste où vient regarder par les trous
L'essaim des écoliers qui s'enfuit dès qu'il bouge;
Ses poings, cicatrisés à toucher le fer rouge,
Se crispaient; les soldats le nommaient en crachant,
Il approchait, courbé, plié, souillé, méchant,
Honteux, de l'échafaud cariatide affreuse;
Il surveillait l'endroit où l'âtre ardent se creuse,
Il venait ajouter de l'huile et de la poix,
Il apportait, suant et geignant sous le poids,
Une charge de bois à l'horrible fournaise;
Sous l'œil haineux du peuple il remuait la braise,
Abject, las, réprouvé, blasphémé, blasphémant;
Et Jean Huss, par le feu léché lugubrement,
Leva les yeux au ciel et murmura : Pauvre homme!

XV

J'ai tout pesé, j'ai vu le fond, j'ai fait la somme,
Et je n'ai pas distrait un chiffre du total;
J'ai mis le nécessaire en regard du fatal;
Je n'ai pas reculé devant le syllogisme;
La vérité dût-elle être mère du schisme,
J'ai voulu que le vrai jaillît et triomphât;
J'ai remué dix fois les os de Josaphat;
J'ai tâché, les heurtant, d'en tirer l'étincelle;
J'ai compulsé l'antique archive universelle;
Et l'énigme semblait toujours s'approfondir,
Et c'était le zénith et c'était le nadir,
Et les aspects changeaient de l'étoile au cloaque;
Du juge Samuel j'allais au juge Éaque;
J'ai comparé les deuils, confronté, discuté;
J'ai du dilemme humain touché l'extrémité;

La tâche était ardue, et mon âpre logique
Marchait, et de tout boire avait la soif tragique;
Quel accablement d'être à ceci parvenu
Qu'entre l'enfant vêtu de pourpre et l'enfant nu,
Entre les fiers palais dont tonne l'embrasure,
Dont le seuil triomphal rayonne, et la masure,
Entre l'ilote grec et le césar romain,
Entre le mendiant, fantôme du chemin,
Larve obscure, et le roi que la foule célèbre,
On ne sait qui choisir pour pleurer! — Nuit funèbre!

Quand donc tous les enfers s'évanouiront-ils?
Quand, ayant un rayon sous chacun de ses cils,
L'aube apparaîtra-t-elle, après tant d'affreux rêves?
Quand se lèvera-t-il, ce jour saint où les Grèves,
Les Tyburns monstrueux, les hideux Montfaucons
S'écrieront sous les cieux pleins d'astres : Abdiquons!
Dieu! quand luira l'aurore et le siècle, la vie,
La paix, la joie ouvrant le ciel qui nous convie,
La liberté splendide aux regards enivrés?
Oh! brisez tous les fers, Dieu vivant! délivrez
Le bourreau du supplice et le tyran du trône!

*

Partout, du Gange au Rhin, du Tibre à l'Amazone,
L'homme souffre, et l'esclave et le maître sont las

Le joug lui-même crie, et tout le mal, hélas!
Vient de ce qu'au vrai jour on n'ouvre pas les âmes.
Frères, au désert noir trop longtemps nous errâmes,
Et guidés au hasard, marchant sans voir, rampants,
Nous en avons subi les hideux guet-apens.
Tout le crime ici-bas est fait par l'ombre lâche.
Haïssons, poursuivons sans trêve, sans relâche,
Les ténèbres, mais non, frères, les ténébreux.
Frappés par eux, broyés par eux, pleurons sur eux.
Ah! si l'on eût tourné vers la clarté leur crâne,
S'ils eussent eu leur part de la céleste manne,
S'ils eussent vu le vrai, tous ces infortunés,
Seraient-ils les bourreaux, les monstres, les damnés?
Non, tout homme qui voit la lumière l'adore.
Non, non! je plains Sélim, je plains Héliodore,
Je plains Caligula, Rhamsès, Achmet; je plains
Tous les Domitiens et tous les Ezzelins;
Je plains Vitellius et Mézence; j'excuse
Le fou de Trianon, le fou de Syracuse,
Les Gengis, les Thamas, dans l'éclair apparus,
Néron brisant Sénèque, Henri brisant Morus,
Cosme, Héliogabale, Omar, Philippe, Osée;
Et je dis à la Nuit : Répondez, accusée.

RELIGIONS ET RELIGION

Ce livre a été commencé en 1870; il est terminé en 1880. L'an 1870 a donné à la papauté l'infaillibilité et à l'empire Sedan. Que fera l'an 1880?

Avril 1880.

I

QUERELLES

I

LE DIMANCHE

*

— Je n'ai pas entendu le facteur frapper. — Certe
Votre porte aujourd'hui, monsieur, n'est pas ouverte.
— Ah bah ! — Vous n'aurez pas aujourd'hui de journaux.
— Pourquoi ?

Mary, qui vient d'éteindre ses fourneaux,
Est superbe; elle a mis sa grande coiffe blanche.

— Ni de lettres. — Pourquoi? — Parce que c'est dimanche.
— Eh bien? — On ne lit pas de lettres ce jour-là.
— Pourquoi? — Parce que Dieu fit le monde. Il parla
Et travailla pendant six jours. — Soit. Que m'importe?
— Le dimanche on ne peut frapper à votre porte.
— Mais pourquoi? — C'est le jour où Dieu s'est reposé.

Apprendre au maître, impie et français, l'A B C,
C'est beau; Mary triomphe, et ne se sent pas d'aise,
Étant bonne chrétienne et servante irlandaise.
On entend bourdonner la cloche dans la tour.

*

Ainsi l'infini va jusqu'au septième jour!
Arrivé là, c'est dit; l'infini devient morne,
Reste court, et s'arrête épuisé; c'est sa borne.
Nous appelons cela le dimanche. Il est sûr
Qu'il faut pour faire un ciel bien des rouleaux d'azur,
Qu'un chêne à fabriquer n'est pas un mince arbuste,
Et qu'il faut une échelle étrangement robuste
Et que l'échafaudage ait été bien construit
Pour peindre l'aube à fresque au mur noir de la nuit.

Ainsi ce grand travail qu'on nomme la nature
Ne s'est point terminé sans quelque courbature;
Ainsi le Tout-Puissant a dit : Je n'en puis plus !
Et las, suant, soufflant, ankylosé, perclus,
Pris d'un vieux rhumatisme incurable à l'échine,
Après avoir créé le monde, et la machine
Des astres pêle-mêle au fond des horizons,
La vie et l'engrenage énorme des saisons,
La fleur, l'oiseau, la femme, et l'abîme, et la terre,
Dieu s'est laissé tomber dans son fauteuil Voltaire!

II

PREMIÈRE RÉFLEXION

Pas de religion qui ne blasphème un peu.
L'une en croquemitaine habille le bon Dieu;
Il fait son paradis du hurlement des âmes;
Sa cave à son plafond jette un reflet de flammes,
Il grince, et son bonheur est d'avoir un enfer
A remuer avec une fourche de fer.
L'autre à la main lui plante un grand sabre, et l'affuble
D'un uniforme mal caché par sa chasuble;
Il a l'obus en bas et la foudre là-haut;
Il était Jéhovah, le voilà Sabaoth;
On le fait tambour-maître et général d'armée;
Il va-t-en guerre. Étant riche en noir de fumée,

Belzébuth jusqu'à Dieu se glisse, et cet escroc
Lui charbonne en riant deux moustaches en croc;
Le Père Éternel sent vaguement qu'on le berne,
Se laisse faire, met l'éclair dans sa giberne,
Se voit destitué par le pape, permet
Que la bataille accroche à sa mitre un plumet,
Ferme les yeux sur l'homme, être irrémédiable,
Et, n'étant plus bon Dieu, tâche d'être bon diable.

III

LE THÉOLOGIEN

*

O théologien, tu dis :

— Rêveurs, penseurs,
En fouillant on ne sait sous quelles épaisseurs,
Vous avez découvert un Dieu sans fin, sans forme ;
Vous niez qu'il se lasse, et vous niez qu'il dorme ;
Ce Dieu n'a pas d'histoire. Est-il juif, arien,
Grec, indou, parsi ? Non. Il ne ressemble à rien,
Il n'a pas de légende arrangeable en cantique.
Raisonnons. Croyez-vous ce Dieu-là bien pratique ?

Tu dis : — Un Dieu n'est pas ce que vous supposez.
Un Dieu, c'est une tour dont on fait les fossés.

C'est une silhouette au delà d'un abîme.
Ne point le voir est mal, et trop le voir est crime.
L'autel, c'est lui. Jamais la foule n'admettrait
L'être pur, l'infini compliqué par l'abstrait.
Dieu, cela n'est pas, tant que ce n'est pas en pierre.
Il faut une maison pour mettre la prière.
Dieu doit aller, venir, entrer, passer, marcher.
Il a l'ange à sa porte, ainsi qu'un roi l'archer.
Homme, il me faut son pied imprimé sur mon sable.
Et ce pied, c'est le dogme. Un Dieu point saisissable,
Un Dieu sans catéchisme, un Dieu sans bible, un Dieu
Que saint Luc et saint Marc, saint Jean et saint Matthieu
Ne tiennent pas tout vif et par les quatre membres,
Dont les vieilles n'ont pas le portrait dans leurs chambres,
Dont personne ne peut dire : — Il est ainsi fait,
Il venait voir Moïse, il parlait à Japhet,
Il a tué beaucoup de gens dans l'Idumée,
Il est un, il est trois, il aime la fumée,
Il ne veut pas qu'on touche à ses arbres fruitiers ; —
Un Dieu qu'on chercherait pendant des mois entiers
Sans le voir flamboyer soudain dans les broussailles ;
Un Dieu qui ne connaît ni Rome, ni Versailles,
Et qui ne comprendrait pas grand'chose aux sermons,
Aux schémas, aux missels, où nous le renfermons ;
Un Dieu qu'on n'apprend point par demande et réponse,
Dont on ne fourbit pas avec la pierre ponce
L'auréole, dorée au fond d'un cul-de-four,
Dans une niche en plâtre au coin du carrefour ;
Un Dieu comme cela ne vaut rien. Qu'il nous montre
Son Pentateuque avec le pour auprès du contre,

Ou son Toldos Jeschut, ou son Zend-Avesta,
Son Verbe que lut Job et qu'Esdras attesta,
Ses psaumes que chantaient les chevaliers de Malte,
Son Talmud ! Mais quoi, rien ! pas d'évangile ! Halte !
Qu'est-ce que ce Dieu-là? C'est un Dieu sans papiers.
Un Dieu pour paysans, un Jésus pour troupiers,
Voilà ce qu'il nous faut. L'homme-Dieu. Dogme ou fable,
Il nous le faut visible, il nous le faut mangeable ;
Il faut qu'il ait un peu toutes nos passions.
Bons croyants, faisons-nous quelques concessions.
Prenez notre séné, je prends votre rhubarbe. —

Tu dis : — On n'est pas Dieu sans une grande barbe.
Dieu doit être très vieux. Ça met l'homme à genoux.
Un gibet d'autrefois transfiguré par nous
Charme le peuple, et l'âme en aime le mystère ;
La croix de saint André commande à l'Angleterre.
Le gril de saint Laurent produit l'Escurial. —

Tu dis : — L'homme n'a foi qu'à l'immémorial.
Une religion qui veut qu'on croie en elle
Doit être séculaire, antique, solennelle,
Appuyée au monceau des âges révolus. —

Tu dis : — Nous vénérons un culte d'autant plus
Que dans la profondeur de l'histoire il s'éloigne ;
Toute l'autorité du temps passé témoigne ;
Croyons. Voilà mille ans, deux mille ans, trois mille ans
Que ce temple est sacré pour les hommes tremblants ;
C'est ici que le temps vient effeuiller les races,

Et des peuples éteints mêle les sombres traces ;
Il donne pour garants à ces croyances-là
Les générations dont l'âme s'envola.
Vieille religion, donc religion sainte.
De la tradition l'homme approche avec crainte.
C'est vrai, car c'est ancien, et nos pères l'ont cru.
Un autel par l'amas des siècles est accru. —

Donc, c'est en vieillissant que les dogmes se prouvent;
Au fond du puits des jours les vérités se trouvent;
Il est bon pour un temple ou bien pour un koran
Que, sur les bords du Tibre ou sous le ciel d'Iran,
Une procession d'ancêtres et de sages
Ait gravi ses degrés ou feuilleté ses pages;
Un dogme a le cadran des heures pour souci ;
Tant qu'il n'a point de ride, il n'a pas réussi ;
Il lui faut, et c'est là sa seule inquiétude,
Le rajeunissement de la décrépitude ;
C'est par la vétusté qu'il plaît; Christ envieux
Regarde Teutatès caduc et Brahma vieux ;
Le vrai n'est vrai, dans l'ombre où le temps nous dépouille,
Qu'à la condition d'être couvert de rouille.
Un dogme vermoulu fait bien dans le ciel bleu.
La patine du bronze est nécessaire à Dieu.
L'évidence a besoin, dans l'azur de l'idée,
D'être depuis longtemps des hommes regardée,
De beaucoup de croyants brûlant du même feu,
Et de beaucoup de terre au-dessous d'elle. Un dieu
N'est dieu qu'autant qu'il prend racine comme un arbre;

L'argile de la foi durcit et devient marbre;
Soyez un verbe, un rite, une religion;
Apportez-nous des saints groupés en légion
Et des anges coiffés d'étoiles à facettes,
Réglez l'esprit, le cœur, l'âme, ayez des recettes
Pour faire janvier chaud ou juillet pluvieux,
C'est bien; mais commencez d'abord par être vieux.
Si les autels ont droit d'être environnés d'âmes,
Si c'est le ciel qui parle en chaire aux bonnes femmes,
Si les cultes sont purs, solides, sûrs, certains,
Vrais, cela se mesure au nombre des matins
Qu'a vus le coq juché sur la tour du village;
Une religion qui sent lui venir l'âge
Triomphe à chaque siècle, et dit : Encor cent ans!
J'existe! — Et l'Éternel cherche à gagner du temps!

IV

AU THÉOLOGIEN

*

Soit que vous vous coiffiez de turbans en batiste,
Ou de mitres mêlant la perle à l'améthyste,
O prêtres, ô porteurs d'éphods et de rabats,
Étant donné le droit de sottise ici-bas,
Vous en usez avec une ardeur sans pareille.
Parce que le Très-Haut, faisant la sourde oreille,
A l'air de ne rien voir et de tout accepter,
Parce que Dieu se laisse à peu près insulter,
Et que ce patient des Tedeums ne raille,
Dans sa bonté, pas même un évêque qui braille
Vous avez profité de son air bon enfant
Pour lui faire endosser l'absurde triomphant,

Là dans les sanhédrins et là dans les conciles,
Et pour bâcler beaucoup de livres imbéciles.
Prêtres, vous remuez aussi facilement
La malédiction, le mensonge inclément,
L'imposture et l'erreur dans vos pesants volumes
Que le petit oiseau fouille du bec ses plumes.

Où prends-tu, moine, abbé de visions imbu,
Ce Tout-Puissant myope et ce Très-Haut fourbu ?
Prêtre, qu'est-ce que c'est que cet Orgon céleste,
Dieu podagre que dupe un démon jeune et leste ?
Ah ! docteur ! quel beau jeu tu donnes, imprudent,
Aux rieurs, point fâchés d'avoir Dieu sous la dent !
Écoute-les :

— Fakir, talapoin, muphti, mage,
Brave homme, Dieu, dis-tu, t'a fait à son image.
Alors il est fort laid. J'y consens. Prêtre blanc,
Prêtre noir, qu'il vous soit à tous deux ressemblant,
C'est son affaire. Et moi, je siffle. Que de choses
Mal faites dans le tas de ses métempsycoses !
Les diacres aux gros yeux m'ordonnent d'admirer ;
Je ris. La cathédrale en vain pour m'attirer
Ouvre les deux battants de sa porte cochère ;
Je laisse bougonner ces bonshommes en chaire.

Paix aux dévots béats! quant à moi, je me tiens
Le plus loin que je peux des orateurs chrétiens;
J'écris sur mon carnet : Fuir Nonotte; et je cloue
A mon chevet : Ne point aller à Bourdaloue.
Les raisonneurs bigots sont un de mes effrois.
J'abhorre ces forêts de piliers lourds et froids
D'où tombent les frissons, les toux, les pleurésies
Je ne m'expose point aux églises moisies;
Je n'irai point gagner quelques bonnes fraîcheurs
Pour le plaisir d'entendre aboyer vos prêcheurs,
Bavards à barbe ou clercs ras tondus, dont le geste
S'empêtre dans les plis d'une prose indigeste.
Prêtres de plomb! Laynez, Frayssinous, Bellarmin!
L'ennui pleut de leur phrase; et, son croc à la main,
Le chiffonnier qui met les âmes dans sa hotte,
Satan, s'il passe là d'aventure, chuchote :
— Quand plus tard, dans l'enfer vengeur, nous assommons
Tous ces lourds sermonneurs, c'est avec leurs sermons. —
Dieu. Le monde. Anier triste et mauvaise bourrique.
Ah! prêtres! s'il faut croire à votre rhétorique,
Dieu mène tout. Tant pis. L'univers disloqué,
Mal sorti du chaos, penche et se cogne au quai.
On distingue ses mâts sur le ciel d'un noir d'encre.
Il n'a plus sa boussole, il a perdu son ancre,
Et semble par moments faire eau de toutes parts.
Tout ce que l'homme croit, dans l'abîme, est épars.
La foi nage, le droit flotte, le vrai tournoie;
On voit les bras levés de l'espoir qui se noie;
Qu'est-ce que votre Dieu fait pendant ce temps-là?
Rien. Je me trompe. Il fait Nemrod, Cham, Attila,

Gengiskhan, Tamerlan, Charles-Quint, Bonaparte;
Il brise Rome, il tue Athène, il détruit Sparte;
C'est grâce à lui qu'un roi dit : NOMINOR LEO;
S'il donne au monde un saint, vite, il lâche un fléau;
Il guide les Colombs, mais conduit les Pizarres;
Il est fantasque; il fait des actions bizarres
Dont Bossuet prendra note derrière lui.
Son éclipse survient dès que son aube a lui.
Cet astre est un aveugle. Il est contradictoire.
Ce monde est sa défaite autant que sa victoire.
Ce Très-Haut tourne et change. Il est hydre, il est Dieu.
D'une roue insensée il est le noir moyeu.
Il est tantôt Hasard et tantôt Providence.
Toute l'horreur humaine en ce Dieu se condense,
Et vous le façonnez si ressemblant à vous
Que, père, il est vengeur, et, maître, il est jaloux.
Il nous défend le lard tel jour de la semaine;
Et, si nous en mangeons, l'ange des morts nous mène
Au gouffre où tout est feu, braise, flamme et charbon,
Si bien qu'il a caché l'enfer dans un jambon.
Ce qu'il crée, il le fêle; et s'il met trop de sable,
Trop d'ombre ou trop de neige, il en est responsable.
Une peste nous vient de lui; quand un essieu
Casse, c'est Jéhovah qui se détraque, et Dieu
Est sale quand la boue à mon talon s'attache;
Le mendiant — pourquoi des mendiants? — le tache;
Tous les haillons du pauvre, à toute heure, en tout lieu,
L'accusent, et, souillés, infects, pendent à Dieu.
Dieu fait tout. Par-dessus le marché, cette droite
Terrible, formidable, immense, est maladroite.

Pour punir un village, il noie un continent.
Moi, je lui dis son fait, je suis impertinent,
Je le lorgne, je flâne et ris, je baguenaude,
Son nez majestueux reçoit ma chiquenaude;
Certe, il se fâche; il dit, furieux et rêvant :
— Où diable ai-je fourré ma foudre? — Mais avant
Que ce Géronte ait mis la main sur son tonnerre,
Moi, tranquille et marchant de mon pas ordinaire,
Je suis déjà bien loin. Il foudroie à côté.
De là votre éloquence et de là ma gaîté,
Bons prédicateurs. —

*

Certe, à cela que répondre?
La foi vient couver l'œuf qu'on a vu l'erreur pondre;
L'église sur l'enfant fait peser les aïeux,
Et met à l'ignorance un dogme sur les yeux.
Le prêtre apporte à l'homme une carte routière
Du ciel profond, avec péage à la frontière.
Fouille-toi, mort. On paye au pont du paradis.
Si tu n'as pas le sou, reste avec les maudits.
Un Dieu méchant qu'on loue, un Dieu bon qui menace,
Un Dieu signé Sanchez, Trublet, de Maistre, Ignace,
Luit dans l'ombre, entouré de vieillards clignotants,
Et c'est fini; voilà de la nuit pour longtemps.
O prêtres! ce Dieu-là, sous son dais à panache,

Est du monde idiot la suprême ganache ;
Il a l'utilité des vieux épouvantails,
On le sculpte, aïeul sombre, au cintre des portails ;
Il écoute, un peu sourd, la cloche sa voisine ;
Il fait joindre les mains aux passants, il fascine
Les bons moutons humains que mènent les bedeaux,
Et charme les rapins qui, le sac sur le dos
Et les guêtres aux pieds, vont barbouillant des croûtes
Dans les pays, en juin, quand les arbres des routes
S'agitent et se font mille signes de loin,
Joyeux d'avoir peigné les charrettes de foin.

V

INVENTION

*

Vous avez inventé le diable. Il est très bête.
Il empoigne les gens par les pieds, par la tête,
Part, et croit avoir fait quelque chose de beau
En portant Jésus-Christ au mont Tibidabo.
Il dit : Je t'offre ça, la terre. Sois docile. —
Il ne s'est même pas aperçu, l'imbécile,
Que celui qu'il a pris par les cheveux, c'est Dieu ;
Et que Jésus, qui cache étrangement son jeu,
Pourrait-lui dire : Affreux jocrisse, pitre immonde,
Tu me donnes la terre, à moi qui tiens le monde !

Peu de religions, rêvant sur Anankè,
Savent faire un titan, et le diable est manqué.

Il est, à n'en parler ici que comme artiste,
Plat et vulgaire; il fait enrager Jean-Baptiste
Et tente saint Antoine avec fort peu d'esprit.
C'est le démon; tremblez. Non; c'est le diable; on rit.
Trop massif, il se traîne, ou, trop maigre, il s'efflanque.
Belphégor ne ferait pas vivre un saltimbanque;
Belzébuth, promené de foire en foire, aurait
Moins de succès qu'un loup pris dans une forêt.
Quant à moi, si j'étais montreur de phénomènes,
Pour faire écarquiller les prunelles humaines,
J'aimerais mieux, plutôt que Sadoch, nain bougon,
Ou Moloch, vieux pantin en forme de dragon,
Ou Bélial soufflant le feu de sa narine,
Avoir un bon lapin savant qui tambourine.
Le gouffre étant donné, toute l'ombre et l'horreur
Amoncelée autour d'un géant éclaireur,
On est surpris du peu que votre fable en tire;
Vous n'avez rien trouvé de mieux que le satyre.
Le paganisme en lui chez vous est revenu.
Toujours le pied fourchu, toujours le front cornu.
Toujours la même ampoule au dos du même gnome.
Aveugle, plus, boiteux, c'est là tout le binôme.
Lucifer, Asmodée; un infirme, un serpent;
L'un ne voit pas Dieu; l'autre erre clopin-clopant.
La maison d'or, à Rome, a sur ses vieilles briques
Des fantômes qui font des gambades lubriques,
Des nains à grosse tête et d'affreux chèvrepieds;
L'enfer chrétien les a simplement copiés.
Vous avez baptisé le faune; et c'est le diable.
Le vaste mécontent qui tire sur le câble

De l'univers, et veut casser l'amarre, afin
Que tout rentre au chaos, et que le séraphin,
L'étoile, le ciel, l'homme, et Dieu lui-même, roulent
L'un sur l'autre à vau-l'eau pêle-mêle, et s'écroulent;
Le fourbe qui, pensif, sous Jéhovah créant,
Construit la trahison immense du néant;
L'être noir, l'effrayante âme démesurée
Qui fait refluer l'ombre ainsi qu'une marée;
Le parodiste amer et terrible qui prend
L'homme, et qui fait petit tout ce que Dieu fit grand,
Ce monstre, ce méchant d'une si fière taille
Qu'il attend le tonnerre et lui livre bataille,
Qu'il a pour plaie au front le mal universel,
Et que tout l'océan n'aurait pas trop de sel
Pour sa raillerie âcre et son rire insondable,
Ce colosse enchaîné sous l'Etna formidable
Se retrouve en vos mains pygmée, avec l'ennui
D'avoir la petitesse et la laideur sur lui;
Il était dans l'Érèbe énorme; il est au bagne,
Et se voit une bosse au lieu d'une montagne.

En somme, vous avez fort peu d'invention.
Vous refaites le cercle où tournait Ixion.
La nature a le singe, et l'église a le diable;
Vive le singe! il est plus gai. Dans votre fable,
Le Capricorne, étoile, astre, tombe si bas
Qu'il n'est plus que le bouc immonde des sabbats;
L'enfer triste est doublé d'un paradis féroce;
Démons, damnés, maudits, sont dans la cuve atroce,
Leur tourment fait le ciel plus céleste, et le bain

Qui les cuit, rafraîchit là-haut le chérubin;
Mais le démon a beau rôtir, il est fort terne;
Et l'on ne comprend pas que dans cette citerne
Du flamboiement sans fond, avec un tel grief
Et tant de haine, Iblis ait si peu de relief.
La femelle d'Othrix, la pieuvre dont les pattes
Sans quitter l'Ararat s'accrochaient aux Carpathes,
Et qui, plongeant sous l'eau, faisait hausser les mers,
N'est plus qu'une nabote aux petits ongles verts,
Et le peuple, qu'au fond votre impuissance blesse,
Rit devant la titane avortée en diablesse;
Linus, venant du ciel sur Pégase, au relai,
Trouve votre sorcière enfourchant son balai;
La diablerie au moine apparaît, et pullule,
Espèce de vermine, au mur de la cellule;
Mais ces monstres sont vils, ces nains sont plus blafards
Que le lourd sphinx sortant la nuit des nénuphars
Et que l'impur crapaud caché sous les broussailles;
Et l'on dirait que ceux qui firent ces grisailles
Et tous ces à-peu-près et tous ces camaïeux
N'ont ébauché Satan que pour créer Mayeux.

VI

LES MAINS LEVÉES AU CIEL

*

Ciel, laisse-moi tout dire ! O ciel, source des êtres,
Tu vois mon âme ; il faut que je parle à ces prêtres.

VII

CHEF-D'ŒUVRE

*

Vous prêtez au bon Dieu ce raisonnement-ci :

— J'ai, jadis, dans un lieu charmant et bien choisi
Mis la première femme avec le premier homme;
Ils ont mangé, malgré ma défense, une pomme;
C'est pourquoi je punis les hommes à jamais.
Je les fais malheureux sur terre, et leur promets
En enfer, où Satan dans la braise se vautre,
Un châtiment sans fin pour la faute d'un autre,
Leur âme tombe en flamme et leur corps en charbon.
Rien de plus juste. Mais, comme je suis très bon,

Cela m'afflige. Hélas! comment faire? Une idée!
Je vais leur envoyer mon fils dans la Judée;
Ils le tueront. Alors, — c'est pourquoi j'y consens, —
Ayant commis un crime, ils seront innocents.
Leur voyant ainsi faire une faute complète,
Je leur pardonnerai celle qu'ils n'ont pas faite;
Ils étaient vertueux, je les rends criminels;
Donc je puis leur rouvrir mes vieux bras paternels,
Et de cette façon cette race est sauvée,
Leur innocence étant par un forfait lavée. —

VIII

SUITES

☆

L'homme étant la souris dont le diable est le chat,
On appelle ceci Rédemption, Rachat,
Salut du monde ; et, Christ est mort, donc l'homme est libre ;
Et tout est désormais fondé sur l'équilibre
D'un vol de pomme avec l'assassinat de Dieu ;
Soit. Mais ne rions plus quand Thor, à coups d'épieu,
Cherche à tuer Matchi, le grand tigre invisible ;
Ni quand l'archer Zuvoch prend l'astre Aleph pour cible ;
Ne raillons plus Horus qui trompe Hermès l'expert ;
Ni Sog qui joue aux dés la lune et qui la perd ;
Ni la tortue ayant sur son écaille ronde
Huit grands éléphants blancs qui soutiennent le monde ;

Ne raillons plus ces dieux étranges de Délos,
Ailés, palmés, sàchant les noms de tous les flots,
Dont la nuit on voyait confusément les trônes
Luire aux pâles sommets des monts Acrocéraunes;
Et cessons de hausser les épaules devant
Les hottentots prenant dans leurs poings noirs le vent,
Devant les grecs faisant, dans un luncheon nocturne,
Manger ses petits-fils au grand-père Saturne;
Et ne bafouons plus le nègre et son tabou,
Ni ce temple meublé d'idoles en bambou
Où les sauvages vont avec les sauvagesses.

O religions, dieux, certitudes, sagesses!

IX

QUESTIONS

*

Qui que tu sois, qui vas devant toi, méditant
Des perquisitions dans ce ciel éclatant
Que l'homme de ses dieux au hasard ensemence,
Toi qui rêves, tu n'as de sûr que ta démence,
Toi qui montes, tu n'as de grand que ton orgueil.

D'abord, chercheur, qu'es-tu? Sur ce flamboyant seuil,
C'est là ce qu'il faut voir avant tout autre chose.

T'appelles-tu Pamphile, Euthyme, Eusèbe, Orose,
N'es-tu qu'un scoliaste, un clerc, un professeur,
D'un palimpseste obscur feuilletant l'épaisseur,

Citant Pierre, Thomas ou Paul, sois blême et triste,
Et ne demande rien au ciel, ô casuiste;
Fais en dehors de lui ton Dieu. Sois le rhéteur.
Et n'escalade pas l'inutile hauteur.
Si tu n'es que Lactance, homme, il doit te suffire
D'abattre Hiéroclès et d'écraser Porphyre;
Si tu n'es qu'un docteur d'un culte officiel,
Tu n'as rien à tirer du mystère et du ciel
Qui ne tourne au profit d'une thèse arbitraire,
Et tu ne pourras point, frêle esprit, en extraire
De meilleures raisons que celles que donna
Irénée à Blastus ou Justin à Zena.
C'est bien. Adore un texte, apprends, répète, imite,
Et fais-toi d'une lettre écrite ta limite.
Le ciel, ce précipice où tu plongerais mal,
N'enseigne rien à ceux que lie un joug fatal
Et qui ne veulent pas que le vrai les délivre.
Reste dans une ornière et rampe dans un livre.

Mais es-tu d'aventure un penseur libre, errant
Du côté de la nuit qui semble transparent,
N'ayant pas pris d'avance un parti sur l'abîme,
N'imposant aucun dogme à la brume sublime,
Ne poursuivant dans l'air, dans l'onde et dans le feu
Aucune forme humaine ou terrestre de Dieu;
Es-tu l'homme qui cherche et l'esprit qui s'envole?
Alors il te faut mieux qu'un maître, qu'une école,
Et qu'un missel, fardeau du lutrin vermoulu.
Il te faut le concret et l'abstrait, l'absolu,
L'infini sans cadrans, sans horloges, sans montres,

Sans compas, sans boussole, et les grandes rencontres
De la nuit où l'on sent passer les inconnus;
Il te faut les vents noirs, des profondeurs venus,
Qui dispersent dans l'ombre on ne sait quels messages.

Mais n'attends pas du gouffre où s'effacent les âges,
N'attends pas du grand Tout, farouche, illimité,
Où flotte l'invisible, où, dans l'obscurité,
L'aile des tourbillons heurte l'aile des aigles,
Une explication de Dieu selon les règles,
Ni que, pour contenter ton pauvre esprit courbé,
L'être va te prouver l'être par A plus B.
Si tu veux que l'ensemble étoilé te démontre
Un dogme, en débattant les raisons pour et contre,
Comme ferait Sanchez commentant Loyola,
La Nuit ne monte point dans cette chaire-là.
Ne confonds pas l'abîme avec un clerc; distingue
Entre Oxford et la nuit, entre l'aube et Gœttingue.
Les théologiens, les universités,
Les lourds in-folio doctement feuilletés,
Sont une chose, et l'ombre immense en est une autre.
De quelle vérité le gouffre est-il l'apôtre?
Tâche de le savoir; mais n'en espère point
Un cours de faculté suivi de point en point.
La lumière dévore et le collége broute;
L'enseignement d'en haut ne suit pas l'humble route
Par où passe en boitant l'enseignement d'en bas;
Le mystère a ses lois, la sorbonne a ses bâts;
La science de l'Être, âpre, escarpée, ardue,
Aire idéale où fuit la pensée éperdue,

L'algèbre du grand Tout, le problème absolu,
Noir livre de la nuit où le rêve a seul lu,
Je ne te cache pas qu'il se peut qu'on l'apprenne
Dans la profondeur bleue, ineffable et sereine,
Ou dans la pâle horreur des brouillards infernaux,
Autrement qu'à Bologne au collége Albornoz.
Vois! c'est l'empyrée; aube, éther, sans bords, sans voiles,
Avec sa plénitude effroyable d'étoiles,
Étalant ses azurs au bleu jamais terni,
Espèces de cristaux vagues de l'infini.
Qu'est-ce que tu vas faire en ce cosmos sans terme,
Plus terrible s'il s'ouvre encor que s'il se ferme?
Comment ton frêle esprit se comportera-t-il
Dans ce sombre océan du grand et du subtil?
A qui parleras-tu dans ce milieu tragique?
Tout ton savoir humain, ta raison, ta logique,
Ne vont-ils pas se rompre en angles plus confus
Que les coudes du chêne au fond des bois touffus?
Dis, que vont devenir, homme, tes syllogismes
Quand ils rencontreront l'énormité des prismes?
Pourras-tu supporter l'immense brisement
De l'idéal, du vrai, du jour, du firmament?

Savoir fut de tout temps la démence des sages.
Osiris consultait l'abîme; des visages
Y viennent effarer les prophètes vaincus;
Mars inspirait Solon et Pallas Zaleucus;
Numa cherchait la nymphe en sa grotte enchantée;
Minos questionnait Zéus sur le Dictée;
Lycurgue allait à Delphe écouter Apollon.

Tout cela, c'est le gouffre; et l'obscur aquilon
Mêle au même brouillard tous ces pâles fantômes.
Tout cela, c'est la fuite immense des atomes;
C'est le doute.

Le doute, hélas! Sur cette mer,
Où tous les vents, le chaud, le froid, l'impur, l'amer
Épuisent les fureurs de leurs rauques poitrines,
Apparaît l'archipel ténébreux des doctrines;
Sommets qui sont des ports s'ils ne sont des écueils.
Là se dressent Vesale entr'ouvrant des cercueils,
Socrate lumineux, Zénon dans un jour triste,
Pyrrhon vague, et si noir qu'on ne sait s'il existe,
Les sept sages, pareils aux Cyclades, couverts
De nuages, de flots, de brumes et d'hivers,
Swift, Rabelais, Montaigne, Herder, Kant en détresse,
Hegel sombre, et, là-bas, cette cime, Lucrèce.

Les plus mornes, ce sont les rieurs. Avoir ri,
Ce n'est pas contre l'ombre étoilée un abri;
Cela ne construit pas un toit sur notre tête
Contre l'Être, sinistre et splendide tempête;
Cela n'empêche pas les monts d'être debout;
Cela ne fait pas taire un Vésuve qui bout,
Ni les clairons de l'ombre aux bouches des borées;
Cela n'empêche pas les mers démesurées
D'offrir on ne sait quels hommages écumants
A la pâle planète au fond des firmaments;
Rire, cela ne peut déconcerter la rose
Qui s'ouvre en juin, ayant pour devoir d'être éclose;

Fermer l'œil et crier : je ne veux pas les voir !
Cela n'empêche pas les rayons de pleuvoir.
Riez. Soit. L'Inconnu derrière sa muraille
Ne s'inquiète pas de Lucien qui raille;
Ni les eaux, ni les champs, ni les fleurs, ni les blés,
Ni les forêts ne sont d'un sarcasme troublés;
L'invisible cocher des sept astres du pôle
Ne baisse pas le front, ne tourne pas l'épaule,
En poussant au zénith l'effrayant chariot,
Pour voir ce que Voltaire écrit à Thieriot.
Les rieurs sont-ils sûrs de leur rire? Leur style
Élide volontiers Dieu, syllabe inutile;
Du vieux surplis du prêtre ils chiffonnent l'empois;
Mais que veulent-ils? Faire aux croyants contrepoids.
Est-ce tout? A quoi bon? Quel choix dans la nuit noire!
Le hasard de nier ou le hasard de croire!
Que sert, dans cette énigme où l'homme est enfoui,
De balbutier Non parce qu'on bégaye Oui?

Donc, esprit, prends ton vol, si tu te sens des ailes.
Mais, homme, quel que soit l'éclair de tes prunelles,
N'espère pas, si haut que ton âme ait monté,
T'envoler au delà de ton humanité.
Va! mais, songes-y bien, nul ne sort de sa sphère.
L'Être en qui tout se fond, mais de qui tout diffère,
A fait les régions pour qu'on s'y renfermât;
Et l'oiseau le plus libre a pour cage un climat.

II

PHILOSOPHIE

*

Homme, qu'est-ce que c'est que tes cérémonies
Misérables, devant les choses infinies?
A quoi bon tes pœans, tes chants, tes hosannas?
Pourquoi, n'ayant pas plus de jours que tu n'en as,
Prier au pied d'un tas d'autels contradictoires?
Quelle manie, atome en proie aux purgatoires,
As-tu d'interpeller les cieux? et quel besoin
De prendre l'invisible et l'obscur à témoin?
Crois-tu féconder l'Ombre en y semant des rites,
Des formules de nuit sur du brouillard transcrites?
T'imagines-tu donc, être aux songes bornés,
Que, lorsqu'avec tes yeux, tes oreilles, ton nez,
Tu bâtis un fétiche ayant ta ressemblance,
En t'adressant au vide insondable, au silence,

Au mystère, à l'horreur, tu les amèneras
A lui faire des pieds quand tu lui fais des bras?
Te figures-tu pas que le gouffre, où Socrate,
Les druides d'Armor, les mages de l'Euphrate,
Jean de Pathmos, et Dante, et Thalès ont frémi,
Entrera pour sa part, et de compte à demi,
Dans la formation de quelque être inutile
Que la réalité de toutes parts mutile?
Quiconque, apôtre, augure, ou barde au large front,
Forge un Dieu de son mieux et l'offre au ciel profond,
N'aperçoit que la brume et la noirceur confuse
Du firmament sinistre et calme, qui refuse;
L'homme a beau présenter un Dieu, prémédité
Dans son aveuglement et dans sa surdité,
Que ce Dieu soit indou, païen, grec ou biblique,
L'Ombre ne donne pas à l'homme la réplique;
Sans écho, sans qu'un signe ait paru dans l'éther,
L'Être a vu par Orphée enfanter Jupiter,
Allah par Mahomet, Jéhovah par Moïse;
La négation triste est dans le vide assise;
Le prêtre par l'abîme est toujours éconduit;
L'immobilité grave et morne de la nuit
Suffit au Tout lugubre, et le gouffre n'invente
Aucune idole, ayant l'éternelle épouvante.

Ah! tu montes vers l'ombre avec un Dieu tout fait.
Que Dieu soit. Ton néant de grandeur le revêt;
Ta nuit lui pose au front l'aurore éblouissante;
Puis au-dessous de lui tu mets une descente
D'anges, d'êtres ayant l'azur pour point d'appui,

Décroissant jusqu'à toi, puis croissant jusqu'à lui.
Il te faut ta série allant du ciel à terre ;
Tu veux d'un seul regard embrasser le mystère,
Voir le point d'arrivée et le point de départ;
Tu veux dire : voici la moitié, puis le quart;
Compter les échelons; tu rêves ce quadrille :
Dieu, puis l'archange, et l'homme en regard du mandrille.
Eh bien, non. Tout n'est qu'Un. Sache, ô sombre écolier,
Qu'on ne monte pas Dieu comme ton escalier;
Il est dans une ruche aussi bien que dans Rome;
Le ver n'est pas plus loin de l'infini que l'homme.

Nous autres les songeurs que dévorent la faim
Et la soif de connaître, et qui, sans peur, sans fin,
Creusons l'éternité formidable et candide,
Du côté noir, ainsi que du côté splendide
Où l'on voit tant de vie et de flamme abonder,
Nous avons beau guetter, contempler, regarder,
Observer, épier, jamais nous n'aperçûmes
Pas plus ce que tu crois que ce que tu présumes.

Connaître à fond Celui qui Vit, ses attributs,
Son essence, sa loi, son pouvoir, — de tels buts
Sont plus hauts que l'effort de l'homme qui trépasse.
Les invisibles sont. Ils emplissent l'espace,
Ils peuplent la lumière, ils parlent dans les bruits,
Mais ne ressemblent point à ce que tu construis.

Renonce à fatiguer le réel de tes songes;
L'Ombre, en bas comme en haut, repousse tes mensonges ;

Le tonnerre n'est pas l'ami ni l'ennemi
De ton Dieu que ne hait ni n'aime la fourmi;
Quand ta dévotion dresse un temple et s'y mure,
L'ouragan en ricane et l'abeille en murmure;
Tu n'es pas moins raillé du nain que du géant;
Tes dragons sont d'airain, tes dieux sont de néant;
Tu peux les ciseler, mais non les faire vivre;
L'oiseau craint le serpent et perche sur ta guivre;
Sculpte tes déités! dans leurs yeux de granit
Le vautour fait sa fiente et le crapaud son nid!

Toi-même tu rirais, si tu pouvais connaître
A quel point tu ne peux, homme, rien faire naître,
Rien construire en dehors des formes que tu vois;
A quel point tous tes arts, travaillant à la fois,
Tes peintres, tes sculpteurs, sont nuls pour rien produire
Hors du cercle où tu vois un jour pâle te luire;
Jusqu'où sont puérils tes rêves délirants;
Quelle est, pour inventer, l'enfance des plus grands;
Combien est infécond Rembrandt, et dans quel lange
Sont encor Phidias, Rubens et Michel-Ange!
La nature, l'aïeule aux mille sombres voix
Rugissantes parmi les antres et les bois,
La nourrice des loups, des ours et des panthères,
A des dessous profonds peuplés de noirs mystères
Qui te feraient pâlir si tu les pénétrais,
Et, dans l'énormité des eaux et des forêts,
Riche en monstres, n'a pas besoin de tes chimères.
Crois-tu pas qu'épousant tes songes éphémères,
Elle accepte ton hydre ou ta licorne, ayant

Son tigre, son lion au regard flamboyant,
Et son hippopotame horrible, et qu'elle abdique
Son grand aigle des monts pour ton aigle héraldique?
Ah! pauvre homme inutile et fou sous le ciel bleu,
Tu ne peux faire un monstre et tu veux faire un Dieu!

*

Et puis quand tu l'auras, fort bien, que tu lui fasses
Deux sexes comme à Fô, comme à Janus deux faces,
Que tu l'ornes d'un tas de titres et de noms,
Le voilà sur ses pieds, c'est Dieu, nous le tenons,
Où le mettre? En quel gouffre, homme? ou dans quelle sphère?
Perceras-tu, toi l'homme, un trou dans la lumière
Pour y loger ce Dieu que ton esprit forma
D'un peu de Jupiter et d'un peu de Brahma?
Ce Zéus, cet Allah, ce Pan, que tu fabriques
Avec tes passions féroces et lubriques,
Comment le mettras-tu dans les astres? Quel clou
Prendras-tu pour clouer au fond des cieux Vishnou?
Fusses-tu secondé d'Alcée et de Terpandre,
Dis, comment feras-tu pour fixer, pour suspendre,
Et pour faire tenir Érigone aux seins nus,
Érynnis, Astarté, Bellone, la Vénus,
Ces buveuses de sang et ces prostituées,
Dans la façade énorme et pâle des nuées?

*

Ah! noir vivant, tu veux un Dieu! Qu'en feras-tu?
Auras-tu moins d'orgueil, homme, et plus de vertu?
Embrasseras-tu l'homme? aimeras-tu ton frère?
Deviendras-tu flambeau? briseras-tu la guerre,
Ce vieux glaive éternel d'où dégoutte le sang?
Dis, jetteras-tu moins de pierres en passant
Aux penseurs, aux héros, aux martyrs, aux apôtres?
Laisseras-tu, devant l'affliction des autres,
Entrer la pitié blanche et douce dans ton cœur?
Seras-tu plus pensif, plus grave et moins moqueur,
Surtout pour les déchus et pour les incurables?
Seras-tu moins hautain devant les misérables,
Plus doux pour l'insensé qu'entraînent ses penchants,
Moins grand pour les petits et meilleur aux méchants?
Réponds, mêleras-tu, dis, un peu de tendresse,
O juste, à ta justice, ô sage, à ta sagesse?
Feras-tu grâce au monstre en pleurs, et seras-tu
Un Abel moins altier pour Caïn abattu?
Et, si tu n'es qu'un monstre et qu'un Caïn toi-même,
Viendras-tu t'effarer, à la lueur suprême,
Et te prosterner, pâle, heureux, épouvanté,
Sous la prodigieuse et clémente clarté?
Un Dieu tient de la place, homme, dans une sphère.
Avant d'en vouloir un, il faut savoir qu'en faire.

Un Dieu, quand ce n'est pas un port, c'est un péril.
Ah! la plupart du temps, sénile et puéril,
Importunant les cieux, livide solitude,
Tu veux un Dieu, de peur d'en perdre l'habitude,
Parce que du passé tu subis l'ascendant,
Tu veux un Dieu, pour rien, pour faire, en attendant
Que ton cadavre tombe au sépulcre et pourrisse,
Ce que ton père a fait, ce qu'a fait ta nourrice,
Par ennui, pour sentir sur ta tête un patron,
Pour avoir quelque chose à mettre en ton juron.

*

Enfin te rends-tu compte un peu du vaste rêve
Où ton destin commence, où ton destin s'achève,
Qu'on nomme l'univers, et qui flotte infini?
En vois-tu le côté fatal, blessé, puni?
Le lait coule, et le sang aussi; l'esprit s'effraie.
Sous la grande mamelle on voit la grande plaie.
Lucine pleure ayant devant elle Atropos.
Hélas! hélas! s'il est quelqu'un qui, sans repos,
Crée, engendre et produit, homme, il est quelque chose
Qui sans trêve détruit, dévore et décompose.
Ce fileur ne fait rien que pour ce déchireur.

Les êtres sont épars dans l'indicible horreur.
L'ombre en étouffe plus que le jour n'en anime.

La lumière s'épuise à traverser l'abîme;
Les rayons dans l'éther s'enfoncent éperdus;
L'obscurité, vers qui tous les bras sont tendus,
Livide, est toujours là qui fait la nuit, et creuse
Ce trou pour engloutir la clarté généreuse;
Quoi que fasse l'étoile et l'aube à l'horizon,
Tout n'est qu'une malsaine et nocturne prison;
Malgré le vaste effort de l'aurore, tout souffre;
Quelle épaisseur de nuit ne faut-il pas au gouffre
Pour amortir la flèche énorme du soleil!
Eh bien, vois! Mars est noir; Saturne est-il vermeil?
Les azurs sont brumeux, les planètes sont pâles.
Quant à ton globe à toi, des pleurs, des cris, des râles.
Ta sphère a-t-elle un Dieu? S'il existe, il dément
Sans cesse la beauté, l'astre, le firmament;
Que ce Dieu donne un chant aux oiseaux, qu'il revête
Le rossignol de joie et d'amour la fauvette,
Qu'importe s'il les fait guetter par l'épervier!
Soi-même s'abhorrer, soi-même s'envier,
Telle est l'obscure loi de l'être lamentable.
Ton affreux ciel mugit comme un bœuf dans l'étable;
Quant au genre humain, vois!

Esclaves et bourreaux,
Vil tas de cendre ayant pour tisons les héros,
Paille éteinte d'un souffle et d'un souffle allumée,
Foule qu'on voit passer et dans de la fumée
Fuir après qu'on l'a vue un instant se mouvoir!
A peine en reste-t-il quelque chose de noir.
Ses chefs n'ont pas de but, ses dieux n'ont pas de norme,

Rien que pour les nommer, son histoire est difforme;
Les canons remplaçant les chars armés de faulx,
Des trônes, des bûchers, d'affreux arcs triomphaux,
Des profils de césars équestres sous des porches,
De toutes ces lueurs l'homme faisant des torches,
Un reflux d'ombre après un flux de liberté,
De la haine et du bruit, voilà l'humanité.
La vie est de la nuit, la mort seule est lucide;
La science aboutit à l'âme suicide ;
Tout ment ; et les esprits se blessent aux scalpels.
Les sens à la raison font d'obscènes appels ;
Sur la chair croît le vice, infâme parasite;
Le mal tente l'esprit, l'esprit tremblant hésite.
La conscience est là pour régler ces débats?
Soit. Mais a-t-elle peur? pourquoi parler si bas?
Vois ton indignité, dont tu fais ta victoire.
Est-il, bien que le ciel ait aussi sa nuit noire,
Un coin du firmament, d'ombre ou d'azur baigné,
Qui ne jette sur l'homme un regard indigné?
Est-il une vertu que l'homme dans ses doutes
N'ait flétrie ou niée? Interroge-les toutes.
Demande au dévouement, au courage, à l'amour,
Ce qu'ils pensent de l'homme, âpre et vil tour à tour.
La justice en a peur quand elle voit sa toge.
Questionne sur lui la sagesse ; interroge
La faiseuse d'ingrats, la mère au sein mordu,
La bonté. Le devoir est un flambeau perdu.
Qui grandit soudain penche, et qui naît périclite.
O vivants, Démocrite aussi bien qu'Héraclite,
Rabelais comme Job, Timon comme Pangloss,

Tout s'écroule en chimère ou se fond en sanglots,

Là, de pâles tombeaux; ici, des déserts mornes
Où rôdent le bubale et la vipère à cornes,
Où le soleil emplit de venin les buissons,
Où la lumière sert à faire des poisons.
Le soir, comme un mourant les horizons blêmissent;
Ce globe, couvert d'eaux et d'arbres qui frémissent,
Entrecoupe on ne sait quels cris et quels abois
Dans un balancement de vagues et de bois.
Tout menace et tout tremble; et la mer accoutume
La terre misérable à l'immense amertume.
Homme, ton univers a l'air d'être inquiet.
Devant qui? Tout s'enfuit. Le jour craint, la nuit hait.
L'être est un bloc confus de masques et de bouches
Mêlés lugubrement dans des effrois farouches;
Comme deux oiseaux noirs sans fin se poursuivant
L'éclair étreint la nuit dans la fuite du vent,
Et la nature entr'ouvre au fond de ces alarmes
Son œil mystérieux, noyé de sombres larmes.
L'être est morne, odieux à sonder, triste à voir.
De là les battements d'ailes du désespoir.

*

Tu dis : — Je vois le mal et je veux le remède.
Je cherche le levier, et je suis Archimède. —

Le remède est ceci : Fais le bien. Le levier,
Le voici : Tout aimer et ne rien envier.
Homme, veux-tu trouver le vrai? cherche le juste.

*

Mais quant au dogme, neuf et jeune, ou vieux et fruste,
Quant aux saints fabliaux, quant aux religions
Inoculant l'erreur dans leurs contagions,
Semant les fictions, les terreurs, les présages,
Quant à tous ces docteurs, à ces essaims de sages
Qui vont l'un maudissant ce que l'autre a béni,
Qui, volant, bourdonnant, harcelant l'infini,
Feraient abriter Dieu sous une moustiquaire,
Quant au daïri roi, quant au pape vicaire,
Quant à tous ces korans que chaque âge inventa,
Edda, Véda, Talmud, King ou Zend-Avesta,
Ce n'est qu'une confuse et perverse mêlée;
En les étudiant, ô pauvre âme aveuglée,
Tu n'apprendras pas plus le réel qu'en cherchant
A composer, avec des insultes, un chant!

Et qu'importe, après tout, que l'homme prie ou croie;
Qu'avec son propre songe, inepte, il se foudroie;
Qu'il adore le Tout informe, ou l'esprit pur,
Une statue en bronze ou bien un pan d'azur;

Que l'homme au ciel s'égare ou qu'il se fanatise
Avec la fauve odeur des bûchers qu'il attise;
Que sa religion ait des pieds et des mains
Et des sens, et se livre aux appétits humains,
Ou soit vapeur, fumée, ombre; que dans l'église
Son Dieu se pétrifie ou se volatilise;
Que l'homme, impur, s'aveugle à suivre n'importe où
Tantôt l'abstraction, tantôt le manitou;
Que ce soit la chandelle ou l'astre qu'il contemple;
Qu'il adore une idée ou qu'il adore un temple;
Que, croyant voir des dieux, au fond des bois épais,
Il nomme Argès l'éclair, la foudre Stéropès;
Que, l'un couché dans l'or, l'autre nu sur des nattes,
Le nègre ait ses tabous et César ses pénates;
Que le flamine encense en chlamyde de lin
Le morne Olympien, le noir Capitolin;
Qu'on ait un Dieu hantant l'alcôve impériale,
Un pour le sénateur, un pour le curiale;
Que les dieux soient divers et mesurés aux rangs,
Pour l'esclave petits et pour le maître grands;
Qu'en l'honneur d'un Indra quelconque, le brahmine
Se laisse dévorer vivant par la vermine;
Qu'on se damne en carême à manger du jambon;
Que pour faire un saint Pierre un Jupiter soit bon,
Et que la foule, au fond des hautes basiliques,
Use un orteil païen de baisers catholiques,
Si bien qu'un vieux Très-Haut ressert et se revend,
Et qu'avec un dieu mort on bâcle un saint vivant;
Qu'ainsi qu'un terre-neuve attaque un boule-dogue,
La mosquée en fureur morde la synagogue;

Que Rome ait en dédain Moscou; que Borgia
Soit pour la Vierge et non pour la Panagia;
Que les frontons sacrés changent d'hiéroglyphe;
Que le blanc d'Hildebrand soit le noir de Caïphe;
Que l'homme à Mahomet donne un dôme écrasé,
A Notre-Dame un chœur fait en bois menuisé,
Au grand éléphant blanc un éventail de plumes;
Qu'il ait ses dieux brochés en plusieurs gros volumes;
Qu'il discute si c'est le Pinde, âpre coteau,
Qui vit l'hydre déesse, Amphitrite Céto,
Sortir de la mer bleue et triste, ou si l'Élide
La première aperçut l'effroyable annélide;
Qu'il donne Thèbe aux sphinx et Tyr aux belzébuths;
Qu'il appelle le jour Adonis ou Phébus;
Qu'il écoute de Pan les invisibles flûtes;
Qu'il bâtisse un cromlech avec des pierres brutes,
Ou fasse à Phidias sculpter le Parthénon;
Qu'il juche Dieu sur l'aigle ou bien sur un ânon;
Qu'il serve le Baal avec la Baaltide;
Qu'il soit évêque, et propre, ou derviche, et fétide,
Vil caloyer barbu, beau diacre tonsuré,
Très révérend ministre, ou monsieur le curé;
Que la sottise autour du mensonge se groupe;
Que le meilleur orfévre, avec sa bonne loupe,
Ne puisse distinguer les dieux vrais des dieux faux;
Que le rêve ait Endor, que la chair ait Paphos;
Qu'avant de croire en Dieu, le genre humain le crée;
Que sous la pression de la crainte sacrée,
Que, sous la pesanteur des vagues régions,
Les superstitions et les religions

Sortent de son esprit comme l'eau des éponges;
Que, sans savoir pourquoi, dans un noir tas de songes,
Il choisisse tel dogme ou tel autre; qu'en bloc,
Acceptant Irmensul, il rejette Moloch;
Qu'il adopte une idole infâme et s'en entiche,
Faisant le délicat pour quelque autre fétiche;
Que, sur Dieu, pour savoir s'il est de bonne humeur,
Il consulte le vent ou le flot en rumeur,
Ou la flamme, ou l'oiseau planant dans les tempêtes;
Qu'il nourrisse ce Dieu de la viande des bêtes,
De gâteaux sans levain ou de pain trois fois cuit,
Qu'est-ce que cela fait, homme, au puits de la nuit?
Qu'est-ce que cela fait au précipice énorme,
Où la vie en de l'ombre et du vent se transforme,
Où le songeur hagard n'aperçoit vaguement
Qu'un incommensurable et sombre écroulement,
Où le jour, blêmissant dans les vides sans bornes,
Meurt dans l'aveuglement des immensités mornes!

Invente, si tu veux, toi, ta doctrine aussi,
Et quand tu l'auras faite et construite, crois-y;
Combine, tu le peux, d'autres idolâtries.

Après ces tourbillons de croyances flétries,
Après ces larves, Bel, Ammon, Janus, Rhéa,
Osiris, Odin, Thor, que la guerre créa,
Ces enfers, ces édens, ces cieux, ces rêveries,
Et les houris donnant la main aux walkyries,
Homme, après le dieu bœuf, après le dieu dragon,
Après Chronos, après Magog, après Dagon,

Apportés, remportés par les nuits grandissantes,
Qu'importe à l'infini livide que tu sentes
Une religion de plus, flottant au bord
De tout ce que tu fais dans la brume du sort,
Promener sur ton front son souffle de fantôme,
Et, dans l'ombre sans forme, où tu rêves un dôme,
Dans le ciel, plus menteur et plus noir que la mer,
Un Dieu de plus passer sur le poil de ta chair!

*

Toute religion, homme, est un exemplaire
De l'impuissance ayant pour appui la colère.

Toute religion est un avortement
Du rêve humain devant l'être et le firmament;
Le dogme, quel qu'il soit, juif ou grec, rapetisse
A sa taille le vrai, l'idéal, la justice,
La lumière, l'azur, l'abîme, l'unité;
Il coupe l'absolu sur sa brièveté;
Tous les cultes ne sont, à Memphis comme à Rome,
Que des réductions de l'éternel sur l'homme,
Fragments d'indivisible, ombres de la clarté,
Masques de l'infini pris sur l'humanité.
Leur tonnerre est un bras qui lance un dard de soufre;
Leur cercle n'admet pas l'immensité; leur gouffre
Est comblé d'un Odin ou d'un Adonaï.

Eh bien, penseurs, niez Olympe et Sinaï;
Au lieu de ce vain ciel, qui sur un mont s'appuie,
Et d'Éole trouant les outres de la pluie,
Et des quatre chevaux d'Apollon hennissant
De joie et de fureur vers la nuit qui descend;
Au lieu de ces palais de nuage et de flammes
Où flottent, transparents, des dieux hommes et femmes,
Où, les foudres au poing, rôdent tous ces fléaux
Que l'homme appelle Allah, Sabaoth, Fô, Théos;
Au lieu de l'éléphant pontifical qui groupe
Sur sa tête les cieux et l'enfer sur sa croupe;
Au lieu de cette mer du désert ténébreux
Qui laisse fuir Moïse et passer les hébreux
Entre ses flots ainsi qu'entre deux murs de verre;
Au lieu de cette lune étrange du Calvaire,
Toute rouge du sang que Jésus a sué;
Au lieu du faux soleil qu'arrête Josué,
Et de l'eau sur laquelle un Christ étoilé marche,
Montrez aux bonzes noirs, gardant le temple et l'arche,
Quoi? la Réalité, ce prodige inouï,
La lumière, ce vaste aspect épanoui,
La mort créant la vie, et transformant la tombe
En crèche où fait son nid l'âme, cette colombe,
Le miracle des gaz, des forces, des aimants,
L'infini ténébreux, plein d'éblouissements,
L'ombre ayant des soleils plus que la mer n'a d'ondes,
La confrontation formidable des mondes,
L'étoile, astre central, et la terre tournant,
L'homme, atome perdu dans ce tout rayonnant,

Les comètes, les feux, les souffles, les bolides,
Les sphères tourbillons et les globes solides,
Les univers sans fin, splendides visions,
Et les créations et les créations;
Montrez les profondeurs saintes; montrez aux prêtres
Les abîmes de vie et les océans d'êtres,
Vous les verrez crier : Cela n'est pas! horreur!
Vous verrez se ruer les cultes en fureur,
Païens, sur Hicétas, chrétiens, sur Galilée,
Et l'autel tressaillir sur la terre ébranlée,
Et les pâles docteurs frémir dans le saint lieu,
Et les religions reculer devant Dieu

*

Fanatismes! terreurs! la fable est sur les hommes!
Sur tous ces yeux fermés faisant de sombres sommes!
Quel rêve! quel monceau d'olympes insensés!
Que d'effroi! que d'enfer!

Assez, prêtres! assez!

La bacchante au flanc nu rit dans le bois infâme;
L'indou qui saigne et pend aux crocs de fer, se pâme;
La mère, avec la chair de son enfant, nourrit
Le dieu-fournaise aux dents de feu, Baal-Bérith;
Ici, temple à la Nuit; là, temple à la Famine;

Le cheval de l'iman de la Mecque chemine
Sur des hommes couchés à terre, qui lui font
Un fumier de leur âme, un pavé de leur front;
La Chine donne aux mœurs, aux arts, aux lois, aux codes
La forme monstrueuse et folle des pagodes.
Que d'hommes ont vécu sans jamais être nés!

Et ceux-ci, ces croyants épris et forcenés
Sur qui le sphinx romain pose ses larges griffes,
Que d'affreux hommes dieux, qu'ils appellent pontifes,
Courbent sous leur vil sceptre, infaillible, accepté,
Insolent pour l'azur et pour l'éternité,
Oh! les infortunés! est-il rien de plus triste
Que leur sinistre foi dans la Rome papiste!
Rome, charnier sous l'aigle, est, sous la croix, bazar.
Quel est le plus hideux de Pierre ou de César?
Rome a l'un après l'autre. Épouvantable liste!
Ce vampire, c'est Jean; ce spectre, c'est Caliste;
Boniface a des fils de ses nièces; Urbain
Fait saigner et mourir cinq prêtres dans leur bain;
Borgia dans Gomorrhe y serait une tache;
Grégoire tient la torche et Sixte tient la hache;
Félix est un désastre et Simplicius ment;
Cet Innocent brûlait les hommes, ce Clément
Les massacrait, ce Pie est un vendeur du temple;
Jule est l'épouvantail comme Christ est l'exemple;
Toutes les passions se tenant par la main,
Toute la turpitude et tout l'orgueil humain
Se donnent rendez-vous dans la ville éternelle;
Tout vient là, dol, parjure, impureté charnelle,

Tous les forfaits connus et tous les inconnus,
Tous les crimes masqués et tous les vices nus;
Rome appelle à son lit tous ces passants infâmes;
Rome, l'entremetteuse et la marchande d'âmes,
Rit, et se prostitue, une tiare au front;
Et, tandis que Brutus tressaille de l'affront
Et que Trajan frémit sur sa haute colonne,
Eux, ces fous, se livrant à cette Babylone,
Chantent, et, croyant voir la céleste Sion,
D'elle ils adorent tout, fraude, inquisition,
La luxure, l'horreur, le bûcher, le massacre,
Et les saints qu'elle fait et les rois qu'elle sacre,
Et, l'extase au cœur, fiers du joug, captifs, amants,
Ils respirent l'odeur de ses vomissements!

Et dire que la terre est tout entière en proie
Aux affirmations de ces prêtres sans joie,
Sans pitié, sans bonté, sans flambeau, sans raison,
Dont l'ombre, l'ombre, l'ombre et l'ombre est l'horizon!

III

RIEN

*

Mais quelqu'un me vient-il en aide, ô nuit farouche?
J'écoutais, j'entendis. Ombre obscure! Une bouche
Parlait, et dégageait de la brume en parlant.

— « La croyance est une hydre et vous ronge le flanc.
Niez tout. O vivants, l'atome sort, puis rentre.
Pas de ciel, pas d'enfer. L'ombre éparse. Aucun centre.
Rien n'existe en deçà, rien n'existe au delà.
Tout meurt. Dormez. »

Ainsi l'étrange voix parla.

O nuit! qu'est-ce que c'est que cet auxiliaire?

Mais écoutons. La voix poursuit.

« O fourmilière,
O foule, ô genre humain ! L'homme flotte, et c'est tout.
Cette apparence d'être est un moment debout;
Il palpite le temps d'être inique, funeste,
Méchant, obscène, aveugle; et qu'est-ce qu'il en reste?
La terre le reprend et dit : A-t-il été?
Et la terre elle-même est-elle? O cécité!
Ténèbres! Vous nommez ces feux follets des âmes?
C'est du néant. Passant, qu'est-ce que tu réclames?

« Homme, tu n'as à toi que l'heure où tu te meus,
Triste ou gai, sage ou fou, dans l'affreux tout brumeux!
Goutte d'eau, quand la mer s'ouvre, à quoi bon la lutte?
Prends ce que ton destin a de clair, la minute,
Avril quand il sourit, la fleur quand elle éclôt.
Laisse au gouffre éternel rouler l'éternel flot.
Vis, meurs.

« Tu veux un Dieu, toi l'homme, afin d'en être.
Si tu veux l'infini, c'est pour y reparaître.
Quoi! vivre avant la vie et vivre après la mort!
Traverser toute l'ombre immense avec ton sort!
Que ce cosmos, couvert du voile babélique,
De ton moi misérable à jamais se complique!
Que tout ce que régit l'inconcevable loi
Soit nécessairement un composé de toi!
Que tu n'en puisses point être absent! que tu fasses,
Toujours vivant, le fond de toutes ces surfaces!

Que jamais l'être humain, rayé, clos, aboli,
Ne s'appelle trépas et ne se nomme oubli!
Quoi! ce qu'a reçu l'homme, il ne doit pas le rendre!
Il est; donc il sera! Quoi! l'homme, cette cendre
Sur qui le vent de vie obscurément souffla,
Être quelqu'un! Quel rêve absurde fais-tu là!
Ce monde est-il? Qui sait? N'est-il pas? C'est possible.
Tout flotte. Le certain n'est pas dans le visible.
Mais toi, fourmi, ciron, grain de poussière, avoir
Une place quelconque en ce grand chaos noir!
Vain songe du néant dont ton orgueil est dupe,
Vas-tu croire qu'un Dieu — s'il existe — s'occupe
De toi, larve! et qu'il veille et médite, agité
Par l'éphémère au fond de son éternité!

« Matière ou pur esprit, bloc sourd ou dieu sublime,
Le monde, quel qu'il soit, c'est ce qui dans l'abîme
N'a pas dû commencer et ne doit pas finir.
Quelle prétention as-tu d'appartenir
A l'unité suprême et d'en faire partie,
Toi, fuite! toi monade en naissant engloutie,
Qui jettes sur le gouffre un regard insensé,
Et qui meurs quand le cri de ta vie est poussé!

« Ah! triste Adam, flocon qui fonds presque avant d'être,
Lugubre humanité, n'est-ce pas trop de naître?
N'est-ce pas trop d'avoir à vivre, en vérité,
O morne genre humain, bref, rapide, emporté!
Il ne te suffit pas, quoique ta fange souffre,
D'apparaître une fois dans la lueur du gouffre!

L'homme éternel, voilà ce que l'homme comprend.
Tu demandes au ciel, au grand ciel ignorant
Qui t'assourdit de foudre et t'aveugle d'étoiles,
Quel fil te noue, ô mouche, à ses énormes toiles,
Comment il tient à l'homme, et quel est ce lien?
Tu devrais te sentir pourtant tellement rien
Qu'avec ce vil néant que tu nommes ta sphère
Le ciel — en supposant qu'il soit — n'a rien à faire!
Tout ce qu'il peut cacher, couver ou contenir,
Est hors de toi, qui n'as qu'un soir pour avenir.
O le risible effort de rattacher ce dôme
De prodige, d'horreur et d'ombre à ton atome!
Quel besoin as-tu donc d'être de l'univers?
Chair promise au tombeau, contente-toi des vers!

« Et d'ailleurs, à quoi bon avoir un personnage
Dans ce mystérieux et fatal engrenage?
A quoi bon être un pli dans ces flux et reflux
Qui font effort pour être et déjà ne sont plus?
A quoi bon être un chiffre et compter dans la foule
Qui n'est que de l'écume ajoutée à la houle?
Regarde. Tout est vain, fuyant, triste, inouï.
Avant d'être apparu, tout est évanoui.
Ces groupes de soleils, de globes, de planètes,
Moins funèbres peut-être ou plus noirs que vous n'êtes;
Ce zodiaque obscur qui jamais ne finit
De descendre au nadir, de monter au zénith;
Ces Jupiters, ces Mars, ces Vénus, ces Saturnes,
Qui semblent des édens ou des bagnes nocturnes,
Et qu'on rêve peuplés d'anges ou de démons

D'après l'ombre que font sur leur face les monts;
Ces visions de cieux que rougit ou que dore
Tantôt le soir sanglant, tantôt la fauve aurore;
Ces lunes dont on voit l'épouvantable flanc;
Ces blêmes tourbillons, ces abîmes roulant
Des apparitions de mondes dans leurs vagues;
Cette succession de créations vagues
Qu'on aperçoit au fond des gouffres entr'ouverts;
Cet enchevêtrement d'astres et d'univers
Dont la série immense et pâle se dévide
Dans le ciel, dit Platon; Pyrrhon dit : dans le vide;
Spectres qui n'ont entre eux rien de commun, sinon
Qu'un chaînon traîne et tire à lui l'autre chaînon;
Ces constellations confusément tournées
Par la roue invisible et sombre des années,
Et qui te feraient peur si nous pénétrions
Jusqu'aux profonds azurs de leurs septentrions;
Ces masques effrayants d'une vie inconnue
Qu'entrevoit le songeur au delà de la nue;
Ces firmaments qu'on sonde et dont on n'est pas sûr;
L'aérolithe, errant en foule dans l'azur,
Plus nombreux que l'abeille au sommet de l'Hymète,
Le météore au vol furieux, la comète
Qui s'évade d'un ciel comme d'un cabanon,
Tous ces mondes ne sont que les formes sans nom
De l'obscurité vaste et morne des espaces;
Et que gagneras-tu, toi, pauvre esprit qui passes,
Quand tu mêleras l'homme, et son trouble, et son bruit
A ces nœuds de fumée ondoyant dans la nuit?

« Dieu n'est pas. Nie et dors. Tu n'es pas responsable.
Ris de l'inaccessible, étant l'insaisissable.
Sois humble, pas de ciel. Pas d'enfer, sois content.
Fais ce que tu voudras. Personne ne t'attend.
J'ai dit. — »

*

Soit. Plus d'enfer. —
Mais rien après la vie,
Rien avant; la lueur des ténèbres suivie;
Tout ramené pour l'homme à l'instinct animal;
Le bien n'ayant pas plus raison contre le mal
Que le tropique n'a raison contre le pôle;
De Sade, triomphant, raillant Vincent de Paule;
Tout réduit à l'atome inerte, inconscient,
Sourd, tantôt tourmenteur et tantôt patient;
Tout dans les appétits et dans les épigastres;
Par l'aube, par le jour, par la nuit, par les astres,
Par l'univers, sur l'homme ouvert et refermé,
Socrate démenti, Lacenaire affirmé;
Pour tout dogme : — « Il n'est point de vertus ni de vices;
« Sois tigre, si tu peux. Pourvu que tu jouisses,
« Vis n'importe comment pour finir n'importe où; » —
Caligula le sage, Aristide le fou;
Jésus-Christ et Judas désagrégés ensemble,

Puis remêlés à l'ombre éternelle qui tremble,
Sans que l'atome, au fond de l'être où tout périt,
Sache s'il fut Judas ou s'il fut Jésus-Christ! —

Oui, c'est vrai, plus d'enfer, rêve hideux de Rome,
Plus d'affreux punisseur rôdant derrière l'homme.

Mais tout nivelant tout; je croyais, tu niais,
Qu'importe! l'honneur sot, le martyre niais;
Pas d'âme; pas de moi qui survive et qui dure;
L'infâme égalité de l'astre et de l'ordure;
La pourriture, ô deuil! reprenant tout Brutus;
C'est-à-dire pas plus d'astres que de vertus;
L'azur roulant, aux plis de ses ténébreux voiles,
Dans un spectre de ciel des fantômes d'étoiles! —

Oui, c'est vrai, plus de fourche au poing de Lucifer,
Plus d'éternel bûcher flamboyant, plus d'enfer.

Mais l'atome Attila, fatal, irresponsable,
Comme l'atome feu, comme l'atome sable,
Innocent, ne pouvant pas plus être accusé
Pour un peuple aboli, pour un monde écrasé
Que l'un d'éboulement et l'autre d'incendie;
Que Job râcle sa plaie et qu'Homère mendie,
Trimalcion les vaut, faisant un bon repas;
Marc-Aurèle? A quoi bon? Tibère? Pourquoi pas?
Néron, Trajan, ce n'est qu'une forme qui flotte;
Ce que vous nommez czar, tyran, bourreau, despote,
Mange de l'homme ainsi que vous mangez du pain;

Après? Pour le grand tout, qui vous permet la faim,
Un grain de blé mûr pèse autant que Caton libre;
Tout rentre dans l'immense et tranquille équilibre
Dès que le pain est mort et l'homme digéré.
Demain le dévorant sera le dévoré;
L'atome qui fut aigle, éperdu, fuira l'aile
De l'atome qui fut colombe ou tourterelle;
Les transformations du gouffre écraseront,
Roi, ce qui fut ton pied sous ce qui fut mon front;
L'agneau devenu loup teindra de sang sa griffe,
Et ce sera le tour de Christ d'être Caïphe,
Sans même que ce soit revanche et châtiment,
Nul n'ayant conscience en dehors du moment,
Le fil étant rompu d'un avatar à l'autre.
Qu'appelez-vous faux, vrai, droit ou devoir? L'apôtre,
Le bourreau, le héros, le traître, tout est vain.

Oh! que rien ne soit plus bon, grand, sacré, divin;
Que tout soit le hasard, l'ébauche, le décombre,
L'éclosion du pou dans les cheveux de l'ombre;
Que la création, ivre d'obscurité,
Soit idiote, et n'ait à son extrémité
Rien qu'on puisse nommer amour, raison, justice;
Qu'après avoir vomi, lugubre, elle engloutisse;
Et n'ait pour résultat, en souffrant, en créant,
Que de donner un peu de vermine au néant;
Qu'il ne soit pas prouvé que cette terre, en somme,
Sent la démangeaison de la vie et de l'homme;
Qu'il ne soit nulle part d'idéal, ni de loi;
Que tout soit sans réponse et demande pourquoi;

Que l'être, en supposant que l'abîme livide
Ne nous recrache pas ce mot sinistre et vide,
Se résolve, au milieu d'un vain frisson qui fuit,
En un fourmillement aveugle dans la nuit;
Que le fond noir de tout rampe, et soit quelque chose
Qui ne sait pas, qui luit sans jour, qui va sans cause,
Un hideux bloc abstrait, pas même une prison,
Une espèce de mort énorme, sans raison
Pour entrer dans la nuit, pour sortir de la tombe,
Un vague tournoiement de poussière qui tombe... —
Quoi! lorsqu'on s'est aimé, pleurs et cris superflus,
Ne jamais se revoir, jamais, jamais! ne plus
Se donner rendez-vous au delà de la vie!
Quoi! la petite tête éblouie et ravie,
L'enfant qui souriait et qui s'en est allé,
Mères, c'est de la nuit! cela s'est envolé!
Quoi! toi que j'aime, toi qui me fais de l'aurore,
Femme par qui je sens en moi l'archange éclore,
Quoi! le néant rira quand, pâle, je dirai :
— Attends-moi, je te suis, je viens, être adoré!
Prépare-moi ma place en ton lit solitaire! —
Quoi! le seul lieu qu'on ait besoin d'aimer sur terre
Et de sentir vivant, le tombeau, serait mort!
En présence des cieux, quoi! l'espérance a tort!
Le deuil qui tord mon cœur en exprime un mensonge!
Pas d'avenir! un vide où l'œil égaré plonge!
Fosse en la profondeur, linceul sur la hauteur!
Pour mouvement la vie et la mort pour moteur!
La cécité, tournant sans but sur elle-même,
Engendre la lumière, imposture suprême;

L'être inutilement s'élève et se détruit;
Le monde croule au gré d'une haleine de nuit;
Le vent est l'enveloppe obscure de la brume;
Pour s'éteindre à jamais un instant on s'allume;
Tout est l'horrible roue, et Rien le cabestan!...
Rien!

Oh! reprends ce Rien, gouffre, et rends-nous Satan!

IV

DES VOIX

Et j'entendais des voix au milieu des nuées;
Un divin chant d'extase, un noir bruit de huées
Passait.

UNE VOIX.

Le cheval doit être manichéen.
Arimane lui fait du mal, Ormus du bien;
Tout le jour, sous le fouet il est comme une cible,
Il sent derrière lui l'affreux maître invisible,
Le démon inconnu qui l'accable de coups;
Le soir, il voit un être empressé, bon et doux,
Qui lui donne à manger et qui lui donne à boire,
Met de la paille fraîche en sa litière noire,
Et tâche d'effacer le mal par le calmant,
Et le rude travail par le repos clément;

Quelqu'un le persécute, hélas! mais quelqu'un l'aime.
Et le cheval se dit : Ils sont deux. — C'est le même.

AUTRE VOIX.

L'instant de dénouer la chimère est venu;
La vie, inexprimable effort dans l'inconnu,
Est terminée, erreur, ou folie, ou bravade;
Et voici le moment fatal. L'âme s'évade,
L'homme expire. On a vu sur son logis tremblant
Planer l'ange Trépas, l'oiseau noir, l'oiseau blanc,
Corbeau pour les méchants et pour les bons colombe;
C'est fini. Maintenant, que devient dans la tombe
Le corps, ce compagnon auquel l'âme avait cru?
Attends un peu de temps. Cherche. Il a disparu.
Cherche. Il s'est dissipé. Cherche encor, fouille, creuse,
Et tâte avec la main sous cette voûte affreuse.
Que trouves-tu? Regarde. Est-ce cela? Oui. Non.
Qu'est-ce? Cela n'a plus de forme ni de nom;
C'est noir comme la nuit et vain comme la cendre;
C'est l'homme. Et si tu veux demain y redescendre,
Tu ne trouveras plus, dans ce hideux réduit,
Même ce peu de cendre et ce reste de nuit.

A peine est-il couché, débris dans les décombres,
Que les mille éléments, tous ces créanciers sombres,
Qui l'avaient pour un temps à l'âme concédé,
Redemandent ce corps par les vers seuls gardé;
Et chacun — car la vie a la mort pour domaine —
Prend ce qui lui revient dans cette argile humaine.
Tout atome, dans l'eau, dans la terre ou dans l'air,

Est un Shylock qui veut sa part de cette chair.
O nature sans fond! gouffre avare et rapace!
Partout, en haut, en bas, dans la nuit, dans l'espace,
Tout réclame à la fois, tout s'ouvre en même temps,
La pierre, le buisson, le miasme des étangs,
La poussière, la fleur, le vent, la flamme ardente;
Et, dans la profondeur des ténèbres pendante,
La matière dont l'homme était formé s'épand,
Et se cache, et, glissant, coulant, tombant, rampant,
Se hâte de crouler dans tous ces précipices.

Et, soit qu'elle ait là-haut trouvé les cieux propices,
Grâce au bien qu'elle a fait, au beau qu'elle a pensé,
Soit qu'ayant mal vécu, traînant un vil passé,
Elle ait vu se fermer devant elle l'aurore,
L'âme, envolée au fond de la mort sombre, ignore
Cette fuite rapide et sinistre du corps.

AUTRE VOIX.

J'entends les vivants rire; ils deviendront les morts.

AUTRE VOIX.

Alors que feront-ils?

AUTRE VOIX.

Rien.

AUTRE VOIX.

Tout.

AUTRE VOIX.

Passez, nuages.

AUTRE VOIX.

Tous vos azurs sont faux.

AUTRE VOIX.

Moins faux que vos orages.

AUTRE VOIX.

Oui, je te le redis, homme, malheur à toi
Si dans quelque docteur ton ignorance a foi!
Malheur à ton esprit s'il dit comme tant d'autres :
— Je questionnerai les savants, ces apôtres,
Et j'interrogerai les penseurs, ces devins;
J'irai, j'approcherai les instructeurs divins,
Les poëtes dont l'aube éclaire les visages,
Les hommes lumineux du mystère, les sages,
Ces colonnes d'azur du temple de la nuit! —

Sache que nul n'enseigne et que nul ne conduit;
Nul n'est colonne et rien n'est temple; sache encore
Qu'Antisthène, Amphion, Pindare, Stésichore,
Terpandre et Callimaque ont des ailes de plomb;
Qu'Arouet, Kant, Hegel n'en savent pas plus long;
Et que le sphinx qui dit la parole certaine
N'est pas plus dans Ferney qu'il n'était dans Athène.

De tout temps les rêveurs ont fait dans le ciel bleu
Des fouilles du côté de ce qu'ils nomment Dieu;
Ils ont le doute au cœur ou la prière aux lèvres;
Ils ont construit, détruit, et, pour calmer leurs fièvres,
Tristes, ont appuyé leur tête au marbre froid.

Homme, tout ce que l'homme enseigne, pense, croit,
Tout ce qu'il grave, écrit, constate, affirme, sculpte,
De science publique ou de doctrine occulte,
Sur le papier, le bois, l'airain, sur les frontons
Des grands temples obscurs pleins d'âmes à tâtons;
Balaam sur l'Euphrate, Apulée à Madaure,
Tout ce qu'on imagine et tout ce qu'on adore,
Figulus enseignant Cicéron, Érechto
Dont Pompée à genoux lève le noir manteau,
Les prêtres, les rhéteurs drapés dans leurs chlamydes,
Les bibles, les talmuds sacrés, les pyramides,
Le difforme alphabet de pierre du galgal,
Les cylindres de Tyr, les runes de Fingal,
Les papyrus de Thèbe et d'Endor, qu'on adopte
Le texte égyptien ou la version copte,
Vos sages admirés, Épicure, Thalès,
Diogène, Apulée, Érasme, Rabelais,
Platon, que l'idéal laisse boire à son urne,
Kant, Leibniz, tout cela n'est qu'un souffle nocturne.

Si tu le veux, fais-toi de l'audace un devoir;
Propose-toi ce but redoutable : savoir,
Cette façon splendide et suprême de naître.
Entre dans le nuage insondable; pénètre
Dans l'horreur des Horebs, des Brockens, des Thabors;
Va ! mais commence, avant d'en tenter les abords,
Par laisser de côté la sagesse des hommes.

. . . .

Le peu que nous savons tient au peu que nous sommes;

Écoute. L'homme à peine, avec ou sans appuis,
A creusé l'inconnu qu'il a comblé son puits;
Alors, il cherche, alors il rencontre, il dévie,
Se croit mage, ou se fait prêtre.

Passe ta vie
A labourer l'écume et l'onde, n'arrivant
Que pour partir, parmi le tumulte et le vent;
Habite Terre-Neuve, ou Zante, ou Tombelaine;
Sois pêcheur de hareng, sois pêcheur de baleine;
Emplis ton brick solide ou ta barque sans ponts
De traînes, de filets, de dragues, de harpons;
Affronte des écueils les sinistres statures;
Sois forban; sois coureur de flots et d'aventures;
Quand même tu vivrais dix ans, vingt ans, cent ans,
Ayant sous toi le gouffre et sur toi les autans,
Lutteur du risque, et roi d'une planche qui flotte,
Fussès-tu le plus vieux et le plus noir pilote,
Jason sur le dromon, Fulton sur le steamer,
Tu ne connaîtras pas la formidable mer.

Ces choses sans limite où flottent des fumées
Résistant, et toujours béantes, sont fermées;
Le chercheur, tâtonnant dans ce fatal milieu,
Quand il serait Platon, ne connaîtra pas Dieu.

AUTRE VOIX.

Prenez garde. Observez l'obscure parallèle.
Le pas s'appuie au pas, l'aile s'appuie à l'aile.
Quoiqu'on retrouve au fond de tout culte la nuit

De l'homme, par qui Dieu trop souvent est construit,
Quoiqu'un dogme, ô penseur, ne soit qu'une masure
En attendant la vie et la vérité pure,
Quoique l'humanité doive porter en soi
La sagesse sereine et non l'aveugle foi,
Quoiqu'une bible, livre à deux sens, atrophie
Et blesse trop souvent l'âme qu'on lui confie,
Quoique, presque toujours, effarant les esprits,
La religion soit une chauve-souris
Faite de vie et d'ombre, et dont l'aile a pour griffes
Les prêtres, les docteurs, les bonzes, les pontifes,
Il faut que l'homme croie à quelque chose; il faut
Qu'à côté de la chair qui le gouverne trop,
Le mystère lui parle et l'exhorte, et l'élève
Du sommeil où l'on dort au sommeil où l'on rêve.
Ah! l'être infortuné qui ne croit pas est nu
Sous le ciel redoutable et lourd, sous l'inconnu!
O vivants! il vous faut des prêtres, quels qu'ils soient.
A travers les plus noirs les vérités flamboient;
Il tombe encore un peu de jour sur vos chevets
Même des plus abjects, même des plus mauvais;
Mais pour verser plus tard sur l'humanité mûre
La parole d'amour que l'avenir murmure,
Le ciel, au-dessus d'eux, sur d'éclatants degrés
Met les voyants directs, les sages inspirés.
Car l'homme fait le prêtre et Dieu seul fait le mage.

Je préfère, ô songeur, le wigwam du sauvage
Où l'homme attend la femme, où du moins on est deux,
Au manitou qui fait, au fond des bois hideux,

Joindre les mains au nègre et les pattes au singe;
Au wigwam le cromlech, au cromlech la syringe;
Aux syringes du Nil le sombre temple hébreu;
Au temple, la mosquée avec son dôme bleu
Et son minaret blanc dans la tiède atmosphère;
Et comme il faut monter sans cesse, je préfère
L'église à la mosquée, à l'église l'azur.
L'homme, être mixte, au front sublime, au pied impur
Va toujours refaisant et transformant ses arches;
Chaque âge avance; on voit, sur chacune des marches
Du sombre esprit humain montant dans l'ombre à Dieu,
Un temple où de l'amour grandit le chaste feu,
Passant d'un ciel plus noir dans un air plus salubre,
De moins en moins cruel, de moins en moins lugubre;
Chaque temple nouveau, grec, juif, égyptien,
A sa base au niveau du faîte de l'ancien;
Sur celui qui s'élève un autre monte encore;
Et le plus haut fronton se dissout dans l'aurore.

AUTRE VOIX.

O rêves! vision des vagues paradis!
Crois-tu que l'inconnu soit quelque chose, dis,
Dont ton cerveau chétif puisse se faire idée?
Créature par l'être absolu débordée,
Homme étonné d'un grain germant dans le sillon,
Ébloui d'une pourpre au dos d'un papillon,
Tremblant d'un choc d'écume ou d'un râle d'orfraie,
Déjà ce que tu vois te dépasse et t'effraie,
Pourrais-tu supporter ce que tu ne vois point?
Le gouffre où le réel aux chimères se joint,

L'aspect de l'insondable et de l'inaccessible,
Le côté ténébreux de l'univers terrible,
Flottant dans l'infini, dans la brume perdu,
Et dans on ne sait quoi d'horrible et d'éperdu?
Serais-tu comme Jean, l'homme hagard, capable
De regarder l'obscur, de tâter l'impalpable?
Pourrais-tu contempler avec tes yeux de chair
Les apparitions du rêve et de l'éclair,
Les éclipses, les blocs, les profondeurs, les rides,
Les agitations des surfaces livides,
La stagnation morte et malsaine des eaux,
Les glissements des vers monstrueux du chaos,
Les larves se montrant à demi, les sorties
De têtes par la vase affreuse appesanties,
Les fléaux s'accouplant parmi les éléments,
L'horreur des suintements et des fourmillements,
Et les êtres sans nom, et les formes immondes,
Et les vagues tumeurs du cloaque des mondes?
Te représentes-tu l'indicible stupeur
De ce qui s'entrevoit dans l'ombre, et se fait peur;
Ici la marche lourde, ailleurs la fuite prompte;
Le double effroi d'en haut, d'en bas, qui se confronte;
Le vent fauve traînant le nuage en haillon;
Le météore ayant horreur du tourbillon?
Connais-tu les deux nuits, la morte et la vivante;
La vivante, engendrant le monstre, l'épouvante,
L'hydre, les dévorant sans fin et les créant;
La morte, c'est-à-dire un vide, le néant,
Une ouverture aveugle et par l'effroi formée,
De l'ombre qui n'est plus même de la fumée,

Le silence hideux et funèbre de Rien?

AUTRE VOIX.

Quand on sent se mouvoir l'universel lien
Qui joint le plus petit des atomes à l'être
Le plus démesuré que le gouffre ait vu naître,
Et qui fait, dans l'abîme où rien n'est endormi,
Tressaillir Sirius au poids d'une fourmi;
Quand les germes confus dans les ombres profondes
S'agitent, détruisant et produisant des mondes,
Mêlés aux voix, aux sons, aux chants, aux cris, aux pas,
Faisant et défaisant, et ne le sachant pas;
Quand l'azur semble ému, bien au delà des nues,
Par une éclosion d'étoiles inconnues;
Lorsqu'en soi, stupéfait, on sent et l'on comprend
Quelque chose de fort fait par quelqu'un de grand;
Quand l'eau fuit, quand le sol tremble, quand l'air murmure;
Quand de la forêt sombre il sort un bruit d'armure,
Quand l'oiseau sur son nid, dans les bois frémissants,
Chante un chant dont lui-même il ignore le sens,
L'immensité du fait prodigieux dépasse
L'ombre, le jour, les yeux, les chocs, le temps, l'espace,
Elle est telle, et le point de départ est si loin
Que, tous étant agents, personne n'est témoin.

AUTRE VOIX.

Querelles! bruits! rumeurs! cris! morsures! piqûres!
O passages du vent dans les branches obscures!

AUTRE VOIX.

Dante écrit deux vers, puis il sort; et les deux vers

Se parlent. Le premier dit : — Les cieux sont ouverts !
Cieux ! je suis immortel. — Moi, je suis périssable,
Dit l'autre. — Je suis l'astre. — Et moi le grain de sable.
— Quoi ! tu doutes étant fils d'un enfant du ciel !
— Je me sens mort. — Et moi, je me sens éternel. —
Quelqu'un rentre et relit ces vers, Dante lui-même ;
Il garde le premier et barre le deuxième.
La rature est la haute et fatale cloison.
L'un meurt, et l'autre vit. Tous deux avaient raison.

V

CONCLUSION

As-tu vu méditer les ascètes terribles?
Ils ont tout rejèté, talmuds, korans et bibles.
Ils n'acceptent aucun des védas, comprenant
Que le vrai livre s'ouvre au fond du ciel tonnant,
Et que c'est dans l'azur plein d'astres que flamboi-
Le texte éblouissant d'épouvante ou de joie.
Contemplant ce qui n'a ni bord, ni temps, ni lieu,
Absorbés dans la vue effrayante de Dieu,
Farouches, ils sont là, chacun seul dans l'espèce
D'horreur qu'il a choisie au fond de l'ombre épaisse,
Faisant vers l'inconnu toujours le même effort,
L'un dans un vieux tombeau dont il semble le mort,
L'autre, sinistre, assis dans un trou du tonnerre
Au tronc prodigieux d'un cèdre centenaire,

L'autre livide et nu dans un creux de rocher,
Muets, affreux, laissant les bêtes s'approcher,
Pas plus importunés sous leur fauve auréole
D'un tigre qui rugit que d'un oiseau qui vole.
Le désert les a vus à jamais s'accroupir.
Jamais un mouvement et jamais un soupir.
Ont-ils faim? ont-ils soif? Quand luit l'aube embrasée,
Ils ouvrent vaguement leur bouche à la rosée,
Et la rouvrent parfois quand vient le soir hagard.
Si la pensée était saisissable au regard,
On verrait le néant, l'éternité, le monde,
L'énigme plus lugubre encor quand on la sonde,
Tomber de leurs fronts noirs comme l'ombre des ifs;
Ils songent, ni vivants, ni morts, spectres pensifs,
Entre la mort trompée et la vie impossible.
L'été passe; l'hiver vide sur eux son crible;
Ils ne regardent rien que l'obscur firmament,
Et dans des profondeurs d'anéantissement
Ces êtres, abrutis par l'idéal, s'abîment.
Nul ne sait quels courants d'infini les raniment
A mesure que l'homme en eux s'évanouit.
L'ouragan monstrueux leur parle dans la nuit
Comme le célébrant parle au catéchumène,
Et ces hideux esprits perdent la forme humaine.
L'aigle leur dit un mot à l'oreille en passant;
Ils font signe parfois à l'éclair qui descend;
Ils rêvent, fixes, noirs, guettant l'inaccessible,
L'œil plein de la lueur de l'étoile invisible.

*

Invisible! Ai-je dit invisible? Pourquoi?

*

Il est! Mais nul cri d'homme ou d'ange, nul effroi,
Nul amour, nulle bouche, humble, tendre ou superbe,
Ne peut balbutier distinctement ce verbe!
Il est! il est! il est! il est éperdûment!
Tout, les feux, les clartés, les cieux, l'immense aimant,
Les jours, les nuits, tout est le chiffre; il est la somme.
Plénitude pour lui, c'est l'infini pour l'homme.
Faire un dogme, et l'y mettre! ô rêve! inventer Dieu!
Il est! Contentez-vous du monde, cet aveu!
Quoi! des religions, c'est ce que tu veux faire,
Toi, l'homme! Ouvrir les yeux suffit; je le préfère.
Contente-toi de croire en Lui; contente-toi
De l'espérance avec sa grande aile, la foi;

Contente-toi de boire, altéré, ce dictame;
Contente-toi de dire : — Il est, puisque la femme
Berce l'enfant avec un chant mystérieux;
Il est, puisque l'esprit frissonne curieux;
Il est, puisque je vais le front haut; puisqu'un maître
Qui n'est pas lui, m'indigne, et n'a pas le droit d'être;
Il est, puisque César tremble devant Pathmos;
Il est, puisque c'est lui que je sens sous ces mots :
Idéal, Absolu, Devoir, Raison, Science;
Il est, puisqu'à ma faute il faut sa patience,
Puisque l'âme me sert quand l'appétit me nuit,
Puisqu'il faut un grand jour sur ma profonde nuit! —
La pensée en montant vers lui devient géante.
Homme, contente-toi de cette soif béante;
Mais ne dirige pas vers Dieu ta faculté
D'inventer de la peur et de l'iniquité,
Tes catéchismes fous, tes korans, tes grammaires,
Et ton outil sinistre à forger des chimères.
Vis, et fais ta journée; aime et fais ton sommeil.
Vois au-dessus de toi le firmament vermeil;
Regarde en toi ce ciel profond qu'on nomme l'âme;
Dans ce gouffre, au zénith, resplendit une flamme.
Un centre de lumière inaccessible est là.
Hors de toi comme en toi cela brille et brilla;
C'est là-bas, tout au fond, en haut du précipice.
Cette clarté toujours jeune, toujours propice,
Jamais ne s'interrompt et ne pâlit jamais;
Elle sort des noirceurs, elle éclate aux sommets;
La haine est de la nuit, l'ombre est de la colère!
Elle fait cette chose inouïe, elle éclaire.

Tu ne l'éteindrais pas si tu la blasphémais ;
Elle inspirait Orphée, elle échauffait Hermès ;
Elle est le formidable et tranquille prodige ;
L'oiseau l'a dans son nid, l'arbre l'a dans sa tige ;
Tout la possède, et rien ne pourrait la saisir ;
Elle s'offre immobile à l'éternel désir,
Et toujours se refuse et sans cesse se donne ;
C'est l'évidence énorme et simple qui pardonne ;
C'est l'inondation des rayons, s'épanchant
En astres dans un ciel, en roses dans un champ ;
C'est, ici, là, partout, en haut, en bas, sans trêve,
Hier, aujourd'hui, demain, sur le fait, sur le rêve,
Sur le fourmillement des lueurs et des voix,
Sur tous les horizons de l'abîme à la fois,
Sur le firmament bleu, sur l'ombre inassouvie,
Sur l'être, le déluge immense de la vie !
C'est l'éblouissement auquel le regard croit.
De ce flamboiement naît le vrai, le bien, le droit ;
Il luit mystérieux dans un tourbillon d'astres ;
Les brumes, les noirceurs, les fléaux, les désastres
Fondent à sa chaleur démesurée, et tout
En séve, en joie, en gloire, en amour, se dissout ;
S'il est des cœurs puissants, s'il est des âmes fermes,
Cela vient du torrent des souffles et des germes
Qui tombe à flots, jaillit, coule, et, de toutes parts,
Sort de ce feu vivant sur nos têtes épars.
Il est ! il est ! Regarde, âme. Il a son solstice,
La Conscience ; il a son axe, la Justice ;
Il a son équinoxe, et c'est l'Égalité ;
Il a sa vaste aurore, et c'est la Liberté.

Son rayon dore en nous ce que l'âme imagine.
Il est! il est! il est! sans fin, sans origine,
Sans éclipse, sans nuit, sans repos, sans sommeil.

Renonce, ver de terre, à créer le soleil.



L'ANE

— Mais tu brûles! Prends garde, esprit! Parmi les hommes,
Pour nous guider, ingrats ténébreux que nous sommes,
Ta flamme te dévore, et l'on peut mesurer
Combien de temps tu vas sur la terre durer.
La vie en notre nuit n'est pas inépuisable.
Quand nos mains plusieurs fois ont retourné le sable
Et remonté l'horloge, et que devant nos yeux
L'ombre et l'aurore ont pris possession des cieux
Tour à tour, et pendant un certain nombre d'heures,
Il faut finir. Prends garde, il faudra que tu meures.

Tu vas t'user trop vite à brûler nuit et jour!
Tu nous verses la paix, la clémence, l'amour,
La justice, le droit, la vérité sacrée;
Mais ta substance meurt pendant que ton feu crée.
Ne te consume pas! Ami, songe au tombeau! —
Calme, il répond : — Je fais mon devoir de flambeau.

Octobre 1880.

L'ANE

---

*

COLÈRE DE LA BÊTE

I

Un âne descendait au galop la science.
— Quel est ton nom? dit Kant. — Mon nom est Patience,
Dit l'âne. Oui, c'est mon nom, et je l'ai mérité,
Car je viens de ce faîte où l'homme est seul monté
Et qu'il nomme savoir, calcul, raison, doctrine.
Kant, porter le licou sanglé sur la poitrine;
Avoir dès son bas âge, âpre et morne combat,
L'os de l'échine usé par la boucle du bât;
Subir, de l'aube au soir, la secousse électrique
Du nerf de bœuf parfois relayé par la trique;

Être, tremblant de froid ou de chaud étouffant,
Happé par le mâtin, lapidé par l'enfant,
Tomber de l'un à l'autre, et traverser l'églogue
De la pierre alternant avec le boule-dogue;
Vivre, d'un chargement effroyable bossu,
Les os trouant la peau, maigre, ayant tant reçu,
Le long de chaque côte et de chaque vertèbre,
De coups de fouet que d'âne on est devenu zèbre,
Tout cela qui te semble assez rude n'est rien,
Et le fouet est à peine un souffle éolien,
Et les cailloux sont doux, et la raclée est bonne
A côté de ceci : suivre un cours en Sorbonne;
Vivre courbé six mois, peut-être un temps plus long,
Sous une chaire en bois qu'habite un cuistre en plomb;
Dresser son appareil d'oreilles au passage
Des clartés du savant et des vertus du sage;
Épeler Vossius, Scaliger, Salian;
Écouter la façon dont l'homme fait hi-han!

A quoi sert Cracovie? à quoi sert Salamanque?
Et Sorèze, lanterne où l'étincelle manque,
Et Cambridge, et Cologne, et Pavie? A quoi sert
De changer l'ignorance en bégaiement disert?
Pourquoi dans des taudis perpétuer des races
De bélîtres rongeant d'informes paperasses?
Que sert de dédier des classes, des cachots,
Et quatre grands murs nus qu'on blanchit à la chaux,
Et des rangs de gradins, de bancs et de pupitres,
A d'affreux charlatans flanqués d'horribles pitres?
Frivoles, quoique lourds, pesants, quoique subtils,

Quel sol labourent-ils? quel blé moissonnent-ils?
A quoi rêvait Sorbon quand il fonda ce cloître
Où l'on voit mourir l'aube et les ténèbres croître?
A quoi songeait Gerson en voulant qu'on dorât
D'un galon le bonnet carré du doctorat?
A quoi bon, jeunes gens qu'à ce bagne on condamne,
Devenir bachelier puisqu'on peut rester âne?

Moi l'ignorant pensif, vaguement traversé
De lueurs en tondant les herbes du fossé,
Qui serais dieu, si j'eusse été connu d'Ovide,
Moi qui sais au besoin prendre en pitié le vide
Du philosophe altier pleurant ce qu'il détruit,
A travers le fatras, le tourbillon, le bruit,
J'ai sondé du savoir la vacuité morne;
J'ai vu le bout, j'ai vu le fond, j'ai vu la borne;
J'ai vu du genre humain l'effort vain et béant;
Je n'ai pas, dans cette ombre et le cas échéant,
Refusé les conseils de l'ineptie honnête
Au docte, moi le simple, à l'homme, moi la bête;
Kant, j'ai vu, mendiant des clartés à la nuit,
Devant l'énormité de l'énigme où tout luit,
Devant l'œil invisible et la main impalpable,
La science marcher en zigzag, incapable
De porter l'infini, ce vin mystérieux,
Soûle et comme abrutie en présence des cieux;
L'âne survient, s'émeut, plaint cet état d'ivresse,
Jette un liard et dit : tiens! à cette pauvresse.

Kant, ne t'étonne point de ces échanges-là.

L'âne, un jour rencontrant Ésope, lui parla;
La conversation fut au profit d'Ésope.
Quant à moi qu'à présent tant de brume enveloppe,
Je déclare que j'ai beaucoup baissé depuis
Qu'imprudent j'ai risqué ma tête en votre puits
Et que je me suis fait condisciple de l'homme.
Tout en suivant ces cours dont la lourdeur assomme,
J'ai fait souvent à l'homme en son obscurité
L'aumône d'un éclair de ma stupidité;
Tandis que l'homme, ayant pour dogme et pour pratique
Qu'il faut qu'un âne libre, incorrect et rustique,
Monte à la dignité de classique baudet,
De son rayonnement ténébreux m'inondait.
Je sors exténué de cette rude école;
J'ai vu de près Boileau, j'aime mieux la bricole.

Mon nom est Patience, oui, Kant! ils ont voulu
Me faire à moi bétail innocent et goulu,
Tantôt avec Philon dans le grand songe antique,
Tantôt avec Bezout dans la mathématique,
Tantôt chez Caliban, tantôt chez Ariel,
Manger de l'idéal et brouter du réel;
Je n'ai pas résisté; j'ai, pauvre âne à la gêne,
Mangé de l'Euctémon, brouté du Diogène,
Après Flaccus, Pibrac, Vertot après Niebuhr,
Et j'ai revu Gonesse en sortant de Tibur.
Hier dans la phthisie et demain dans l'œdème,
J'ai tout accepté, Lulle, Érasme, Œnésidème,
Les pesants, les légers, les simples, les abstrus,
Les Pelletiers pas plus bêtes que les Patrus.

Fleury dans le sacré, Chompré dans le profane,
L'affreux père Goar juché sur Théophane,
Tout poëte embelli de son commentateur,
Sanchez dans son égout, et toi sur ta hauteur.
Dur labeur ! Veut-on pas que je me passionne
Pour les textes d'Élée ou ceux de Sicyone,
Que j'attache un grand prix à savoir s'il est bon
D'avoir lu Xenarchus pour comprendre Strabon,
Que je me mette en feu le cerveau pour les notes
Des Suards sur les Grimms, des Grimms sur les Nonottes,
Et qu'un âne de sens se laisse incendier
Par ce qu'à Lycosthène ajoute Duverdier?

Voilà longtemps que j'erre et que je me promène
Dans la chose appelée intelligence humaine;
J'allais je ne sais où suivant je ne sais qui;
J'ai pratiqué Glycas, Suidas, Tiraboschi,
Sosiclès, Torniel, Hodierna, Zonare;
J'ai fréquenté le docte en coudoyant l'ignare;
En présence du sort, du futur, du passé,
De l'énigme, du ciel, du gouffre, j'ai causé
Avec l'esprit humain flânant à sa fenêtre;
J'ai fouillé pas à pas ce dédale : connaître;
J'ai dans cette cité, plus noire que les fours,
Hanté les culs-de-sac comme les carrefours;
Lu tous les écriteaux, flairé toutes les cibles ;
J'ai pris tous les sentiers possibles, impossibles,
Le plat, le raboteux, le connu, l'inconnu;
Je suis allé cent fois et cent fois revenu
De la science exacte, entrepôt sombre où l'homme

Compte le monde ainsi qu'un avare une somme,
A la philosophie, église dont Platon
Est le clocher avec Maugras pour clocheton ;
J'ai vu l'antre où l'on prie et l'antre où l'on dissèque;
Et vos colléges froids dont la bibliothèque,
Ainsi qu'une vapeur qui prend forme le soir,
A l'étage d'en haut se condense en dortoir.
J'ai tout appris, Coger, Psellus, les Théophiles,
Pouranas composant la terre de neuf îles,
Socion et Photin ; que Sénèque était là
Quand saint Paul vint trouver Néron et lui parla ;
Qu'Alirune enseigna Marcomir ; que Macrobe
Sous Théodose était maître de garde-robe ;
Que les Populicains à Sens furent vaincus ;
Comment Manès d'abord s'appela Curbicus ;
Que sur la langue Apis avait un scarabée ;
Que Paschasin était évêque à Lilybée,
Et que Paschase, abbé de Corvey, fut traduit
Par le père Sirmond en seize cent dix-huit ;
Qu'Ambroise est un coursier dont le dogme est la bride;
Que la clef de Cordus ouvre Dioscoride ;
Que l'esprit saint planait sur les fameux combats
De saint Jérôme avec le rabbin Akibas ;
Que l'absurde se croit ; que l'horrible s'adore ;
Qu'Ésoptius n'est pas moindre que Nimphidore ;
Et comment Mahomet dans tous ses embarras
Consultait Sergius aidé de Batiras ;
Qu'il n'existe qu'un siècle et qu'il n'est qu'une école ;
Que Bzovius fut docte, et que le grand Nicole
Est si grand qu'il pourrait loger sous son manteau

Godeau, Chiffletius, Possevin et Petau.
J'ai tout ruminé, glose, analyse, critique.
J'ai vu Laïs au pnyx, Aspasie au portique,
Et jusqu'à la Scarron dans son trou de Saint-Cyr;
J'ai fait ce stage affreux, n'ayant d'autre plaisir,
Au pied du mur humain pauvre bête acculée,
Que de manger parfois dans la main d'Apulée
Ou de parler avec Balaam dans un coin.
Pas un texte, ici, là, haut ou bas, près ou loin,
Pas de volume jaune et mangé par les mites,
Pas de lourd catalogue informe et sans limites,
Que mon esprit, voulant tout voir, ne feuilletât.
J'ai donc étudié beaucoup; le résultat?
Un peu d'allongement à mes oreilles tristes.

Et je me suis dit : — Ane, il faut que tu persistes.
J'ai pris, pour faire enfin le tour des cécités,
D'autres inscriptions à d'autres facultés,
Hébreu, sanscrit, pâkrit, grammaire générale,
Jurisprudence, droit, esthétique, morale,
Chimie... — Oh! comprends-tu, Kant, ce qu'il m'a fallu
De longanimité pour dire : — J'ai tout lu,
Tout appris, et je suis plus que jamais pécore;
Eh bien! je vais apprendre et je vais lire encore!

L'âne poursuivit : — Kant, j'ai donc recommencé,
Doublé ma rhétorique, élargi mon fossé;
J'ai remis mon oreille énorme en discipline;
J'ai recreusé Straton, Sosibe, Éraste, Pline,
Et Gérard de Crémone, et Trublet, ab ovo,

Et le grammairien Sostrate, et de nouveau,
La science m'a fait manger de la poussière.
Du noir chaudron qui bout devant cette sorcière
Je me suis fait le morne et lugubre écumeur.

Oh! cliquetis de mots, tohu-bohu, rumeur,
Champ de foire, Babel, chaos! auquel entendre?
Bossuet est féroce et Fénelon est tendre;
La concordantia du cardinal d'Ailly
Montre un dogme dans l'astre au fond des cieux cueilli;
Photius m'expliquait son fatras somnifère,
Catanes ses trois dés, Sacrobosco sa sphère;
Solon m'offrait ses lois, Bollandus ses romans;
Irénée insultait les quartodecimans;
Je voyais se poursuivre à coup de syllogismes,
Paz, armé pour la foi, Krantz, souteneur des schismes,
Et Melchior Adam et Barleycourt Hugo,
Vieux coqs de l'argument debout sur leur ergo.
Fouillons les chartriers, refouillons les glossaires;
Caracoran, cherchez Issedon; dans ses serres
Jove a cet écriteau : Vel hodie vel cras;
Et Tertullien sombre étrangle Carpocras.
Carpocras d'Irénée enviait la boutique;
Ce Carpocras était un si fier hérétique
Que toi-même, bon Kant, qui jamais n'exécras
Personne, tu devrais exécrer Carpocras.
Comment mettre d'accord Jousse, Antoine Studite,
L'homme de cour Sénèque et Jean le troglodyte,
Young, le pleureur des nuits, Wordsworth, l'esprit des lacs,
Thalès, Hevelius, Levera, Granallachs;

Les gais soupeurs, d'Holbach, Parny, Dorat-Cubière,
D'Argens, avec Rancé qui prend pour lit sa bière;
Le dessus de velours, le dessous de sapin;
Ancelin et Cluvier, Polybe et Plancarpin;
Larcher contre Arouet et Cicchi contre Dante;
Et l'engeance grimaude et la race pédante;
Juste Lipse et Luther, Naigeon et Davila?
Knox me tirait par ci, Scot me tirait par là;
Luc prenait une oreille, Euler empoignait l'autre;
Hu ! braillait le chiffreur. Dia ! beuglait l'apôtre.
Oh! ma jeunesse en fleur qui courait dans les prés
Et les bois par l'aurore et la joie empourprés!
L'herbe verte! l'étable où l'on fait un doux somme!
Oh! les coups de bâton de mon ânier bonhomme!
Je ne pourrai jamais dire, ô splendeur des cieux,
Avec des mots assez crachés et furieux,
Comment ils ont changé la pensée en lanière
Et l'idée en férule, et de quelle manière
Ces malheureux m'ont fait, sous un monstrueux tas
D'Eusèbes, de Sophrons, de Blastus, d'Architas,
D'Ossa plus Pélion, d'Anthyme plus Orose,
De petit ânon leste immense âne morose!

Livres ! qui, compulsés, adorés, vermoulus,
Sans cesse envahissant l'homme de plus en plus,
De la table des temps épuisez les rallonges,
D'où sortent des lueurs, des visions, des songes,
Et des mains que les morts mettent sur les vivants,
Codes des sanhédrins, oracles des divans,
Textes graves, ardus, austères, difficiles,

Appendices fameux des siècles, codicilles
Du testament de l'homme à chaque âge récrit,
Dont le vélin fait peur quand le temps le flétrit,
Comme si l'on voyait vieillissante et ridée
La face vénérable et chaste de l'idée;
Vous qui faites, sous l'œil du chercheur feuilletant,
Un bruit si solennel qu'il semble qu'on entend
Le grand chuchotement de l'Inconnu dans l'ombre,
Volumes sacrosaints que l'institut dénombre,
Qui jusqu'en Chine allez emplir de vos rayons
Ce collége appelé la Forêt-de-Crayons,
Résidus de l'effort terrestre, où s'accumule
Le chiffre dont le sphinx compose sa formule,
Des hommes lumineux prodigieux produit,
Oh! comme vous m'avez obscurci, moi la nuit!
Oh! comme vous m'avez embêté, moi la bête!

Quel délire m'a pris d'aller sur votre faîte
Brouter l'ortie humaine, hélas, et de tenter
Votre viol funèbre, et de vous convoiter,
Livres qui pour consigne avez cette sentence :
— Garder Isis; tenir les brutes à distance, —
Qui défendez, afin que tout reste normal,
Le passage sacré de l'homme à l'animal,
O phédons, ô talmuds, ô korans, dont les piles
Du sombre esprit humain gardent les Thermopyles!

O volumes, j'ai fait le grand noviciat;
Je suis plus lourd qu'Accurse et plus vain qu'Alciat;
Triste, j'ai digéré la docte baliverne;

J'ai, du matin au soir, en classe, dans l'Averne,
Fait des auteurs latins le patient blocus;
J'ai remué, suivant le conseil de Flaccus,
Les exemplaires grecs d'une patte nocturne;
Livres, vous semblez tous des fleuves penchant l'urne,
Mais ce qui sort de vous, c'est le dégorgement
De l'éternel brouillard sur les glaciers fumant;
L'esprit se perd en vous comme aux gouffres la sonde;
Vous êtes imposants! vous divisez le monde
En deux opinions principales : savoir
Si vos graves feuillets, votre blanc, votre noir,
Vos textes plus profonds que les flots sur les plages,
Vos luxes de science, et vos fiers étalages
De travail et d'étude, et vos grands apparats,
Sont créés pour les vers ou sont faits pour les rats.

II

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL

L'orateur, fût-il âne, essoufflé, se repose;
Patience reprit, ayant fait une pause :

Rhéteurs, quel mot divin faites-vous épeler?
Dites, qu'enseignez-vous? que venez-vous parler
D'idéal, de réel, et nous rompre la tête?
Votre réel à vous, c'est la chimère bête,
Ou c'est la loi féroce et dure; ici Baal,
Là Dracon; et l'erreur partout. Votre idéal,
C'est quelque faux chef-d'œuvre ou quelque vertu fausse,
C'est un roi qu'en rampant la flatterie exhausse,
Ou c'est un livre pâle ayant pour qualité
De s'ouvrir sans blesser les yeux de sa clarté;

Honneur au grand Louis! Gloire au tendre Racine!
Ah! l'idéal m'endort, le réel m'assassine,
Grâce! au diable! assez bu! Je prends congé. Bonsoir.

Quelle solution donne votre savoir
Sur ce qui nous étonne ou ce qui nous effraie?
Avez-vous seulement un peu de lueur vraie?
Non. Rien. Sur l'inconnu, l'absolu, le divin,
Sur l'incompréhensible et l'insondable, en vain
L'illuminé contemple et le myope scrute,
Qu'est-ce que vous savez de plus que moi la brute?

Hélas! je sens moi-même, étant votre écolier,
Hommes, ma tête au poids des questions plier;
J'ai sur mon cristallin naïf la taie humaine.

Le prêtre en sait-il plus que le catéchumène?
Le cardinal voit-il mieux que l'enfant de chœur?
L'ombre a la face grave et le profil moqueur;
Et l'ombre, tu le sais, ô Kant, c'est la science.
Sur le premier venu fais-en l'expérience.
Vois, cet homme a blêmi sur sa bible; voici
Qu'il est vieux; l'homme est chauve et le livre est moisi;
Les cheveux ont passé de l'homme sur le livre;
L'homme a voulu tout voir, tout savoir, tout poursuivre,
Tout avoir; secouer le linceul pli par pli;
Il s'est rassasié, repu, gavé, rempli;

Il sait toute la langue et toute la pensée,
Et la géométrie et la théodicée,
La légende crédule et le chiffre sournois;
Il sait l'assyrien, le persan, le chinois,
L'arabe, le gallois, le copte, le gépide,
Le tartare, le basque; eh bien, il est stupide.
Au fond de cette tête où s'accouple et se fond
Tout l'idéal avec tout le réel, au fond
De ce polytechnique et de ce polyglotte,
L'immensité du vide et du néant sanglote.

Oh! ces sophistes lourds, ces casuistes froids,
De la tourbe ahurie exploitant les effrois,
Tous ces fakirs, latins, grecs, sanscrits, hébraïques,
Tous ces gérontes noirs, tonsurés ou laïques,
Tous ces pharisiens de l'explication,
Ceux-ci venant de Rome et ceux-là de Sion;
Tous ayant leur koran, leur joug, leur évangile,
Leur bible de papier ou leur autel d'argile,
Jurant par Aristote ou par Thomas d'Aquin,
Pour trouver l'Éternel furetant un bouquin;
Bègues, sourds; demandant à leur dictionnaire
Le mot, que l'aigle entend murmurer au tonnerre;
Pas un ne comprenant ce splendide credo
Qui s'étoile le soir aux plis du noir rideau,
Pas un ne se laissant aller, l'âme penchante,
A l'attendrissement du point du jour qui chante,
Comme je les ai vus disputer, s'acharner,
Affirmer, contester, et bruire, et vanner,

Les grecs chassant les juifs, les juifs damnant les guèbres,
De la semence d'ombre en un van de ténèbres!

Comme je les ai vus, dressés sur leur séant,
Hagards, les uns, docteurs de leur propre néant,
Ayant l'aveuglement funèbre pour disciple,
Rêvant dans l'empyrée un monstre double ou triple,
Regardant fuir, tandis qu'effarés nous songions,
L'ouragan des erreurs et des religions,
Épier s'ils verraient passer dans la rafale
Ou le Janus bi-front ou l'Hermès tricéphale!
D'autres, logiciens, métaphysiciens,
Pédagogues, groupés sous les porches anciens,
Discuter l'évidence, et fouiller, rêveurs blêmes,
L'énigme à la lueur livide des systèmes,
Et, combinant les faits, les doutes, les raisons,
Rapprocher, pour souffler dessus, ces noirs tisons!
D'autres, théologaux, notaires de consultes,
Évêques secouant leur foudre au seuil des cultes,
Clercs, chanoines, bedeaux, prédicateurs, abbés,
Dans l'ornière d'un texte ou d'un rite embourbés.
De quelque oiseau mystique adorant l'envergure,
Étouffant par moments le rire de l'augure,
Agiter leurs longs bras et leur surplis jauni
Dans des chaires faisant ventre sur l'infini;
Et, clignant leurs yeux morts sous leurs crânes fossiles,
Assembler le nuage informe des conciles,
Dans Éphèse, dans Reims, dans Arles, dans Embrun,
Sur Dieu, l'être éclatant, l'être effrayant, l'être un!

Et courber leur front chauve, et se pencher encore,
Et chercher à tâtons l'éblouissante aurore,
Et crier : — Voyez-vous quelque chose? Est-ce là?
Qu'en pense Onufrius? qu'en dit Zabarella?
Où donc est l'être? Où donc est la cause première?
Cherchons bien! — Et pendant que l'énorme lumière,
Formidable, emplissait le firmament vermeil,
Leur chandelle tâchait d'éclairer le soleil!

Homme, à d'autres instants, enivré de toi-même,
L'aveuglement croissant dans ta prunelle blême,
Tu dis : — C'est moi qui suis. Dieu n'est pas; l'homme est seul.
Est-ce au Gange, à la Mecque, à Thèbe, à Saint-Acheul,
Dans les cornes d'Ammon ou dans la Vénus d'Arle,
Qu'il faut aller chercher ce Dieu dont on nous parle?
Est-ce lui que l'enfant a dans son petit doigt?
Personne ne l'a vu, personne ne le voit,
Cet être où la ferveur des idiots s'attache.
Il est donc bien difforme et bien noir qu'il se cache?
L'homme est visible, lui! c'est lui le conquérant;
C'est lui le créateur! l'homme est beau, l'homme est grand;
L'argile vit sitôt que sa main l'a pétrie;
L'homme est puissant; qui donc créa l'imprimerie,
Et l'aiguille aimantée, et la poudre à canon,
Et la locomotive? Est-ce Jéhovah? non;
C'est l'homme. Qui dressa les splendides culées
Du pont du Gard, au vol des nuages mêlées?
Qui fit le Colisée, et qui le Parthénon?
Qui construisit Paris et Rome? Est-ce Dieu? non;

C'est l'homme. Pas de cime où l'homme roi ne monte.
Il sculpte le rocher, sucre le fruit, et dompte,
Malgré ses désespoirs, sa haine et ses abois,
La bête aux bonds hideux, larve horrible des bois;
Tout ce que l'homme touche, il l'anime ou le pare. —
Bien, crache sur le mur, et maintenant compare.
Le grand ciel étoilé, c'est le crachat de Dieu.

Nier est votre roue et croire est votre essieu,
Hommes, et vous tournez effroyablement vite.
Après l'enfant de chœur, le diacre et le lévite
Chantant alleluia, passe une légion
D'hérétiques criant l'hymne trisagion;
L'homme blanc devient noir de nuance en nuance;
Entre une conscience et l'autre conscience
Le fil est court; Rancé coudoie Arnauld; Arnauld
Janséniste confine à Luther huguenot;
Et Luther huguenot touche à Rousseau déiste;
Et Rousseau n'est pas loin de Spinosa; c'est triste,
Ou c'est réjouissant, à ton choix; mais c'est vrai;
L'Horeb, ou Sans-Souci; le Thabor, ou Cirey;
Entre Orphée et Pyrrhon l'humanité trébuche;
O Kant, nous tomberions dans quelque obscure embûche,
Nous bêtes, s'il fallait que nous vous suivissions.
L'homme va du blasphème aux superstitions;
Il brave le réel, puis il adore l'ombre;
Il passe son poing vil à travers l'azur sombre,
Jette sa pierre infâme aux saintes régions,
Et croit réparer tout par ses religions,

Par un faux idéal taillé dans la matière,
Par on ne sait quel spectre évitant la lumière,
Par quelque idole vaine et folle qu'il met là,
Et qu'il nomme Zéus ou qu'il appelle Allah.
Il insulte le Dieu, le créateur, l'arbitre;
Puis, inepte et tremblant, raccommode la vitre
Des infinis avec une étoile en papier.

J'ai lu, cherché, creusé, jusqu'à m'estropier.
Ma pauvre intelligence est à peu près dissoute.
O qui que vous soyez qui passez sur la route,
Fouaillez-moi, rossez-moi; mais ne m'enseignez pas.
Gardez votre savoir sans but, dont je suis las,
Et ne m'en faites point tourner la manivelle.
Montez-moi sur le dos, mais non sur la cervelle.

Mon frère l'homme, il faut se faire une raison,
Nous sommes vous et nous dans la même prison;
La porte en est massive et la voûte en est dure;
Tu regardes parfois au trou de la serrure,
Et tu nommes cela Science; mais tu n'as
Pas de clef pour ouvrir le fatal cadenas.
J'ai fort compassion de toi, te l'avouerai-je?

Toi qu'une heure vieillit, et qu'une fièvre abrége,
Comment t'y prendrais-tu, dans ton abjection,
Pour feuilleter la vie et la création?

La pagination de l'infini t'échappe.
A chaque instant, lacune, embûche, chausse-trape;
Ratures, sens perdu, doute, feuillet manquant;
Partout la question triple : Comment? Où? Quand? —
Dieu fut-il le premier potier en faisant l'homme?
Qu'est-ce que le serpent? Que veut dire la pomme?
Deux natures parfois se compliquent, et font
Comme un chiffre où la brute avec Adam se fond;
Le singe reparaît sous l'homme palimpseste;
Viens-tu du fratricide et sors-tu de l'inceste,
Comme le dit Moïse? Où n'es-tu que le fait
Résultant d'un chaos qu'un soleil échauffait,
Être double, être mixte en qui s'est condensée
La matière en instinct, la lumière en pensée,
Le seul marcheur debout, créature sommet
Que l'arbre accepte, auquel la pierre se soumet,
Et que la bête obscure, ayant pour verbe un râle,
Subit en protestant dans sa nuit sépulcrale?
Es-tu le patient dont nous sommes les clous?
As-tu derrière toi le Mal, le grand jaloux?
Contiens-tu quelque flamme auguste qui doit vivre?
Ou n'es-tu qu'une chair qu'un souffle épars enivre,
Qui fera quelques pas et sera de la nuit?
Es-tu le vain brouillard, d'un peu d'aurore enduit,
Qui, prêt à s'effacer, se déforme et chancelle?
As-tu dans toi l'étoile à l'état d'étincelle,
Et seras-tu demain aux séraphins pareil?
Réponds à tout cela, si tu peux. Ton sommeil,
En sais-tu le secret? Connais-tu la frontière
Où l'esprit ailé vient relayer la matière?

Comment le ver s'envole? et par quelle loi, dis,
Les enfers lentement sont promus paradis?
Que sais-tu du parfum? que sais-tu du tonnerre?
Peux-tu guérir l'abcès du volcan poitrinaire?
Qu'est-ce que tes savants t'apprennent? Turrien,
Qui te dira le nom du vent en syrien,
Sait-il son envergure et son itinéraire?
La mamelle de l'ombre est là; peux-tu la traire?
Abundius qui fût diacre d'Anicetus
Sait-il quel ouvrier peint en bleu le lotus?
Balœus, Surius, Pitsœus et Cedrène
Savent-ils pourquoi l'aube en larmes est sereine?
L'abbé Poulle ose-t-il en face regarder
L'énigme qu'on entend gémir, chanter, gronder?
As-tu lu dans Lactance ou bien dans Éleuthère
Quelle est la fonction du diamant sous terre?
Sais-tu par dom Poirier ou par monsieur Lejay
De quelle flamme l'œil des condors est forgé,
Et maître Calepin dit-il dans son glossaire
Où se trempe l'acier dont est faite leur serre?
Saint Thomas connaît-il tous ces noirs Ixions
Qu'on nomme affinités, forces, attractions?
Nicole, qui sait tout, sait-il par quel organe
L'été tire à jamais à lui la salangane,
Et, vainqueur, fait passer la mer au passereau?
Homme, sais-tu comment l'eau nourrit le sureau?
Connais-tu l'hydre orage et le monstre tempête
Qui naît dans le jardin des cieux, dresse la tête,
Glisse et rampe à travers les nuages mouvants,
Et qui flaire la rose effrayante des vents?

Qu'as-tu trouvé? Devant l'évolution sainte
De la vie, admirable et divin labyrinthe,
Ta vue est myopie et ton âme est stupeur.

Vois, ce monde est d'abord un noyau de vapeur
Qui tourne comme un globe énorme de fumée;
Vaste, il bout au soleil qui luit, braise enflammée;
Il bout, puis s'attiédit et se condense, et l'eau
Tombe au centre du large et ténébreux halo;
Puis la terre, encor fange, au fond de l'eau s'amasse;
Sur cette vase on voit ramper une limace,
C'est l'hydre, c'est la vie; et la mer s'arrondit
Autour d'un point qui sort des eaux et qui verdit;
C'est l'île surgissant des profondeurs béantes;
Des vers titans parmi des fougères géantes
Fourmillent; et du bord des boueux archipels
Des colosses se font de monstrueux appels;
L'hippopotame sort de l'immense onde obscure,
Le serpent cherche un flanc où plonger sa piqûre,
De vastes millepieds se traînent, le kraken
Semble un rocher vivant sous l'algue et le lichen,
Et le poulpe, agitant sa touffe contractile,
Tâche d'étreindre au vol l'affreux ptérodactyle;
Puis des millions d'ans se passent; du roseau
Sort l'arbre, et l'air devient respirable à l'oiseau,
Et la chauve-souris décroît, et voici l'aigle,
Le vent fraîchit, le flot baisse, la mer se règle,
L'île soudée à l'île ébauche un continent,
Et l'homme apparaît nu, pensif et rayonnant.

C'est fini ; l'aube émerge, et le recul immense
Des monstres, du chaos, des ténèbres, commence ;
La tempête de l'être a cessé de souffler ;
Et l'on entend des voix sur la terre parler ;
Le typhon s'amoindrit et devient l'infusoire;
Et l'antique bataille, inextinguible et noire,
Du dragon et de l'hydre, avec son fauve bruit,
Fuit dans le microscope et se perd dans la nuit ;
L'effrayant désormais plonge dans l'invisible ;
L'infiniment petit s'ouvre, gouffre terrible ;
L'épouvante s'éclipse après avoir régné ;
L'horreur, devant Adam qui doit être épargné,
Pas à pas rétrograde et rentre inassouvie
Dans cet enfoncement sinistre de la vie ;
L'azur prodigieux s'épanouit au ciel.

Et maintenant, savant, penseur officiel,
Rat du budget, souris d'une bibliothèque,
Académicien bon voisin de l'évêque,
Quel compte te rends-tu de tout cela, réponds ?
Comment rattaches-tu les arches de ces ponts
Au grand centre de l'ombre ? avec quelles besicles,
Docteur, regardes-tu les formidables cycles ?
Tu t'enfermes, craintif, dans le roman sacré ;
Mieux vaut mutiler Dieu que fâcher son curé ;
Et Cuvier, traître au vrai, pour être pair de France,
Trouble des temps profonds la sombre transparence.

Pour augmenter la brume, hélas ! les professeurs
Ajoutent doctement de l'encre aux épaisseurs,
Et l'institut nous montre avec un air de gloire
L'énigme plus opaque et la source plus noire.
O le bon vieux palais gardé par deux lions !
La science met là tous ses tabellions,
Et l'on se complimente et l'on se félicite ;
Et moi l'âne, qui suis parmi vous en visite,
Je n'aurais jamais cru que l'homme triomphât
A ce point de son vide, et, si nul, fût si fât !
Avec Diafoirus Bridoison fraternise ;
Le dindon introduit l'oie et la divinise ;
Vrai ! quand la comète entre au sanhédrin des cieux
Et des astres fixant sur sa splendeur leurs yeux,
Le grand soleil, auquel tout l'empyrée adhère,
Ne fait pas plus de fête à ce récipiendaire.

Pleure, homme ! — Et que sais-tu de ton propre destin ?
Dis ? quoi de ton cerveau ? quoi de ton intestin ?
Quoi d'en haut ? quoi d'en bas ? depuis ton vieux déluge,
Dis, ce que c'est qu'un prêtre et ce que c'es qu'un juge,
Le sais-tu ? te vois-tu serpenter, dévier,
Crouler ? as-tu sondé la mort, trou de l'évier ?
Même en considérant Dieu comme hors de cause,
Comme clair dans l'esprit et prouvé dans la chose,
Même en nous laissant, nous les brutes, de côté,
Comprendre ces mots, Sort, Sépulcre, Humanité ;

Savoir la profondeur de ce puits où tu tombes,
Quelle espèce de jour passe aux fentes des tombes,
A quel commencement cette fin aboutit;
Savoir si l'homme, en qui l'éternel retentit,
Est ou n'est pas trompé par ses sombres envies
D'autres ascensions, d'autres sorts, d'autres vies;
Savoir s'il est épi dans le céleste blé;
Savoir si l'alchimiste inconnu, le Voilé,
Soude en ce creuset morne appelé sépulture
Le monde antérieur à la sphère future;
Si vous fûtes jadis, si vous fûtes ailleurs
Plus beaux ou plus hideux, plus méchants ou meilleurs;
Si l'épreuve refait à l'âme une innocence;
Si l'homme sur la terre est en convalescence;
Si vous redeviendrez divins au jour marqué;
Si cette chair, limon sur votre être appliqué,
Argile à qui le temps avare se mesure,
N'est que le pansement d'une ancienne blessure;
Si quelqu'un finira par lever l'appareil;
Savoir si chaque étoile et si chaque soleil
Est une roue en flamme aux lumières changeantes
Dont les créations diverses sont les jantes
Et dont la vie immense et sainte est le moyeu;
Voir le fond du ciel noir et le fond du ciel bleu,
Homme, cela n'est pas possible, et j'en défie
Christ, ta religion! Kant, ta philosophie!

Le gouffre répond-il à qui vient l'appeler?
Non. L'effort est perdu. Déchiffrer, épeler,

Apprendre, étudier, n'est qu'un pas en arrière.
L'esprit revient meurtri du choc de la barrière;
L'homme est après la marche un peu moins avancé;
Hélas! X Y Z en sait moins qu'A B C;
L'espérance a les yeux plus ouverts que l'algèbre;
J'ai toujours entendu, devant le seuil funèbre
Des problèmes obscurs qui mettent sur les dents
Les chercheurs, et qui font griffonner aux pédants
Tant d'affreux in-quarto, ruine du libraire,
L'ignorance hennir et la science braire.

Je viens de voir le blême édifice construit
Par l'homme et la chimère, avec l'ombre et le bruit,
La rumeur, la clameur, la surdité, la haine.
De quoi je sors? Je sors de la besogne vaine;
Je viens de travailler, Kant, à la vision.
J'ai vu faire à Zéro son évolution.
Sur la montagne informe où la brume séjourne,
Dans l'obscur aquilon la tour des langues tourne
Ses quatre ailes : calcul, dogme, histoire, raison ;
Les savants, gerbe à gerbe, y portent leur moisson;
Et, tombant, surgissant, passantes éternelles,
S'évitant, se cherchant, les quatre sombres ailes
Se poursuivent toujours sans s'atteindre jamais;
Elles portent en bas la lueur des sommets,
Et rapportent en haut le gouffre, et la folie
Des souffles les tourmente et les hâte et les plie.
L'intérieur est plein d'on ne sait quel brouillard;
Le râle du savoir s'y mêle au cri de l'art;

O machine farouche! on dirait que les meules
Sont vivantes et vont et roulent toutes seules;
Et l'on entend gémir l'esprit humain broyé;
Tout l'édifice a l'air d'un monstre foudroyé;
On voit là s'agiter, geindre, monter, descendre,
Ces pâles nourrisseurs qui font du pain de cendre,
Arius, Condillac, Locke, Érasme, Augustin;
L'un verse là son Dieu, l'autre offre son destin;
On s'appelle, on s'entr'aide, on s'insulte, on se hèle;
On gravit, charge aux reins, la frémissante échelle;
Sous les pas des douteurs on voit trembler des ponts
Où le prêtre jadis cloua ses vains crampons;
L'erreur rôde, la foi chante, l'orgueil s'exalte,
Et l'on se presse, et point de trêve, et pas de halte;
Le crépuscule filtre aux poutres du plafond
Par les toiles qu'Ignace et Machiavel font;
Tous vont; celui-ci grimpe et celui-là se vautre;
Tous se parlent; pas un n'entend ce que dit l'autre;
L'aile adresse en fuyant à l'aile qu'elle suit
Un discours qui se perd dans un chaos de bruit;
Les meules, ébranlant la tour de leur tangage,
Échangent sous la roue on ne sait quel langage;
Les portes pleines d'ombre en tournant sur leurs gonds
Ont l'air de grommeler de monstrueux jargons;
L'œuvre est étrange; on voit les engrenages moudre
Le bien, le mal, le faux, le vrai, l'aube, la foudre,
Le jour, la nuit, les Tyrs, les Thèbes, les Sions,
Et les réalités, et les illusions;
On vide sur l'amas des rouages horribles
D'effrayants sacs de mots qu'on appelle les bibles,

Les livres, les écrits, les textes, les védas;
Le diable est au grenier qui voit par un judas;
A mesure qu'aux trous des cribles, noire ou blanche,
La mouture en poussière aveuglante s'épanche.
La mort la jette aux vents, ironique meunier;
On entend cette poudre affirmer et nier,
Disputer, applaudir, et pousser des huées,
Et rire, en s'envolant dans les fauves nuées;
Et des bouches au loin s'ouvrent avidement
A ces atomes fous que la nuit va semant;
Et cette nourriture a l'odeur de la tombe;
Le faîte de la tour se lézarde et surplombe;
Et d'autres travailleurs montent d'autres fardeaux,
Chacun ayant son sac de songes sur le dos;
Et les quatre ailes vont dans l'ouragan qui passe,
Si vastes qu'en faisant leur cercle dans l'espace,
La basse est dans l'enfer et la haute est au ciel.
Je viens de ce moulin formidable, Babel.

III

L'ANE PATIENCE

ENTRE DANS LE DÉTAIL

L'âne à ce qu'il disait rêva dans le silence,
Comme on suit du regard une pierre qu'on lance,
Puis ajouta :

— Serrons de près les questions.
Veux-tu que nous causions et que nous discutions ?
Soit.

Quoique le lecteur, à Sainte-Geneviève,
Trouve peu d'os à moelle et peu d'auteurs à séve ;

Quoique, à l'Escurial, où Philippe pria,
Le plafond sépulcral de la Libraria,
Couvrant dossiers, cahiers, brochures, fascicules,
Ressemble à de la nuit noyant des crépuscules;
Quoique Oxford la savante ait, sous ses hauts châssis,
Moins de textes vivants que de centons moisis;
Quoique le maréchal vicomte de Turenne,
Caboche de soldat brutalement sereine,
Ait jugé, pataugeant dans les in-octavos,
La Rupertine bonne à loger ses chevaux;
Quoique l'Arsenal fasse, alors qu'on le secoue,
Tourner tant de néant sur son pupitre à roue;
Quoique, poussant des cris de triomphe, un essaim
De corbeaux, contemplant l'institut, son voisin,
Perche à la Mazarine, et que la Vaticane
Ait des angles si noirs que le diable y ricane,
Hommes, vous êtes fiers quand vous considérez
Vos bouquins reliés, catalogués, vitrés,
Avec vos rhéteurs dieux et vos pédants principes
Taillés en marbre jaune et juchés sur des cippes,
Et, j'en conviens, on a le vertige en voyant
Ce sombre alignement de livres, effrayant,
Inouï, se perdant sous les bahuts qui tremblent,
Ces vastes rendez-vous de volumes, qui semblent
Les légions du faux et du vrai s'avançant
En bon ordre, sous l'œil trouble du temps présent,
Pour se livrer combat au fond des hypogées,
Et de l'esprit humain les batailles rangées;
Certes, j'admets que vous, les hommes, soyez vains
De cet entassement épique d'écrivains,

De tous ces papyrus et de toutes ces bibles ;
C'est beau de voir Saumaise, agitant ses vieux cribles,
Tamiser ces monceaux d'esprits sur les pavés ;
C'est beau d'avoir l'Exode avec des bois gravés
Par Alde de Venise ou Windelin de Spire ;
Je conviens qu'on retient son souffle et qu'on respire
A peine quand on voit, dans vos doctes hangars,
Les tomes frissonner sous les piocheurs hagards ;
C'est beau de pouvoir dire : Admirez les estampes ;
Ici Virgile avec un laurier sur les tempes,
Là Chapelain avec plus de laurier encor ;
Voici des manuscrits étalant sur fond d'or
Mainte arabesque pure, inextricable et nette
A rendre Goujon pâle et jaloux Biscornette ;
Ça, c'est Newton ; voyez quel beau Félibien !
Voici le grand, voici le vrai, voici le bien ;
Barmne est là pour ses Lois, saint Thomas pour sa Somme,
Platon pour son Timée ; et l'on comprend que l'homme
Fasse la roue avec tous ces livres au dos ;
Mais, ô dignes humains pris sous tant de bandeaux,
Ce profond répertoire où la doctrine abonde,
Ce sombre cabinet de lecture du monde,
Tous ces textes, qui font le silence autour d'eux,
Depuis l'infortiat jusqu'à l'in-trente-deux,
Et d'où l'odeur des ans et des peuples s'exhale,
Cette bibliopole auguste et colossale
Qu'on voit, jetant au loin sa lueur aux cerveaux,
Flamboyer au-dessus de tous vos noirs travaux,
Comme la cheminée énorme de l'usine ;
Toute cette raison que l'homme emmagasine,

Étageant grecs sur juifs, juifs sur égyptiens;
Ces volumes nouveaux ajoutés aux anciens
Que le temps sur le tas vient vider par hottées,
Ces Pascals, ces Longins, ces Jobs, ces Timothées,
Doux, sévères, touchants, mystérieux, railleurs,
Qu'est-ce si tout cela ne vous rend pas meilleurs?
Par mon échine illustre et semblable aux coulées
De laves du Gibel âpres et dentelées,
Par les traductions du vieux père Brumoy,
Par l'honneur que m'a fait Christ en montant sur moi,
Comme si l'âne était un degré du Calvaire,
Je le jure devant l'aube et la primevère,
Devant la fleur, devant la source et le ravin,
Digne Kant, je suis prêt à proclamer divin,
Vénérable, excellent, et j'admire et j'accepte
L'enseignement duquel on sortirait inepte,
Ignare, aveugle, sourd, buse, idiot; mais bon.

Mais apprends par cœur Jove, Ughel et Casaubon,
Baronius, Ibas d'Édesse, Théétète;
Médite Boctoner à fond; romps-toi la tête
Au sens qu'Eunapius donne à tel ou tel mot;
Va de l'abbé Tudesche au cardinal Cramaud;
Nourris-toi de Bohier, vieille prose bourrue;
Dévore Ammirato, Walinge, Pellagrue;
Vide résolûment jusqu'à la lie et bois
André Schott, Sylvius autrement dit Dubois,
Massillon qui pérore et Fléchier qui harangue,
Docte Kant, je consens à fourbir de ma langue

Tous ces volumes, ceux qui sont noirs d'encre, et ceux
Qui sont tachés de sang, et ceux qui sont crasseux,
Y compris les fermoirs, la basane et les cuivres,
Si tu te sens, après avoir lu tous ces livres,
D'humeur à me donner un coup de pied de moins.

Si l'on veut faire grâce, en leurs lugubres coins,
A tous ces vieux vélins jargonnant tous les styles,
Ce qu'on peut dire, ô Kant, c'est qu'ils sont inutiles.

Et, philosophe! au fait, comment tous ces monceaux
De tomes, gravement contemplés par les sots,
Pourraient-ils enfanter un résultat quelconque?
Un rien les dépareille ou les brouille ou les tronque.
Puis ils se font la guerre entre eux, je te l'ai dit.

Le volume savant hait le tome érudit;
Le littéraire gourme avec le politique;
On joute à qui sera le plus paralytique,
Le plus obscur, le plus diffus, le plus pesant,
Et du juste, du vrai, du beau, le plus absent;
C'est à qui se fera lourd, majestueux, vaste,
A qui sera poudreux avec le plus de faste;
Car tous ces livres sont des vivants ténébreux;
L'œil qui les voit croit voir des grands-prêtres hébreux,
Et quand de leurs casiers le jour perce les fentes,
Ils ont sur leurs rayons des airs d'hiérophantes;

Ils sont l'autorité régnant dans son caveau,
L'esprit de l'homme avec reliure de veau;
Avoir force feuillets, notes, renvois, chapitres,
Faire pousser des cris terribles aux pupitres,
Être un livre de poids par-dessus tout, voilà
L'ambition, le but, la gloire; et pour cela
Le bénédictin creuse, édifie et laboure;
Le volume veut être imposant, il se bourre
De blanc, de noir, de faits, de vent, de vieux, de neuf,
Et la grenouille idée enfle le livre bœuf.

Dans l'olympe farouche et sinistre des livres,
Lieu polaire où l'on prend les vitres pour des givres;
Dans l'immense grenier du bouquinisme humain
Où l'étude et la nuit scellent leur triste hymen,
Depuis que l'homme écrit, que l'esprit se fourvoie,
Que la première plume a fui la première oie;
Dans ce dock du grimoire universel, tunnel
Et puits du griffonnage antique et solennel,
Où l'erreur sur l'erreur s'amoncelle, où s'entasse
La savantasserie avec le savantasse,
Gouffre où sans voir l'ennui, ce miasme, on le sent,
Où s'est faite, de siècle en siècle grossissant,
Comme un ulcère croît, comme grandit un chancre,
L'horrible alluvion du déluge de l'encre,
Dans ce dépôt qu'emplit le froid morne des ifs,
Il faut les voir rangés, ces testaments massifs,
Ces volumes titans dont un fort de la halle
Aurait peine à porter la lourdeur idéale,

Ces tomes à stature écrasante, ulémas
Des lutrins monstrueux et des puissants formats;
Ceux-ci bardés de cuir, ceux-là vêtus de moire,
Ils encombrent des temps la ténébreuse armoire;
D'autres ouvrages sont éphémères, charnels,
Réels, mortels, humains; eux sont les éternels;
La cendre, qui du livre est l'austère rosée,
Leur arrive à travers les astres tamisée;
Chacun d'eux est un fort, chacun d'eux est un mont,
Chacun d'eux est un culte; eux des livres, fi donc!
Ils sont des avestas, ils sont des lévitiques,
Chacun d'eux est le Livre; ils sont les hauts portiques
Et les larges piliers de la maison d'Isis;
Ils sont les chênes noirs, vénérables, moisis,
De la Dodone obscure et lugubre des âmes;
On en entend sortir des voix de vieilles femmes;
Et l'ombre qui descend de leurs rameaux touffus
Va du Philothéos jusqu'au Polymorphus;
Ils sont les dolmens lourds et branlants; les registres
Pétrifiés du monde aveugle et fou des cuistres;
Des espèces de blocs funèbres et bavards;
Eux des livres, fi donc! ils sont des boulevards;
Ils sont les éléphants sacrés de la doctrine,
Les sphinx géants ayant l'oracle en leur narine,
Les colosses pensifs de la religion,
Ils sont des dieux. — Mais gare au diable Légion!
Gare à ce gamin sombre appelé petit livre!
Le format portatif est un monstre; il délivre,
Il proteste, il combat; c'est hideux, c'est criant;
Comme avec son épingle il crochette en riant

La serrure de fer d'une bible bastille!
Il a la clef des champs, ce brigand; il pétille,
Il éclate; il est clair, rapide, âpre, éloquent;
Il court, et met le feu partout. Oui, mon vieux Kant,
Poussière fulminante éparse sur les tables,
Les livres légers sont aux pesants redoutables;
Un frêle Capulet tue un gros Montaigu;
Un Diderot de poche, imprenable, exigu,
Invisible, détruit la montagne de tomes
Que font les Augustins mêlés aux Chrysostomes;
Que Laplace ait un jour sur sa calme hauteur
(Mais il ne l'aura point, car on est sénateur)
Le caprice de faire un almanach sauvage
Et sincère, à deux sous, et voyez le ravage!
L'almanach grimpe droit à l'azur, court, descend,
Monte, ôte à saint Michel son nimbe, va chassant
Saint Médard de son ciel, saint Pierre de sa loge,
Extermine Turnèbe, Arnobius, Euloge,
Moïse, Bossuet et l'abbé de Corbeil,
Et casse Josué, gendarme du soleil;
Et c'est fini, voilà la Légende dorée
Croulant sous l'ironique et splendide empyrée;
Un tout petit Montaigne, adroit, glissant, rongeur,
Malgré leur profondeur et malgré leur largeur,
Va démolir Gennade et Thégan par la base;
Un leste Beaumarchais en quelques instants rase,
Avec leur clientèle honorable d'abus,
Les de Maistre les plus caducs, les plus barbus;
Saint-Évremond accourt, moqueur, alerte, ingambe,
Et maintenant cherchez Symmachus, Alegambe,

Et le père Gretser et le père Poussin!
Paul-Louis colletant saint Luc, quel assassin!
Un essaim de pamphlets qui s'échappe dégrade,
Sur leur lit de justice ou leur lit de parade,
Sigonius, Prudence, Alde et le sieur Pithou;
D'où viennent-ils? j'ignore, — où vont-ils? Dieu sait où!
Mais ils mangent les saints jusqu'aux dernières plumes;
Sur les tomes debout ainsi que les enclumes
De la forge du deuil, de l'erreur et du vent,
Ils se répandent gais, cassant, rageant, bravant,
Des révolutions anarchique avant-garde;
Et l'on entend courir dans la brume hagarde
Le pas tumultueux de ces trotte-menu;
Et ce désordre est fait par ce peuple inconnu
Au nez du marguillier et sous l'œil de l'édile;
Ainsi que l'ichneumon détruit le crocodile
Le doute in-dix-huit bat le dogme in-folio;
Malheur à l'alcoran qu'attaque un fabliau!
Un missel sur qui plane un couplet est malade;
Je plains l'infortiat qu'une puce escalade,
L'infortiat fût-il plein de rois et de dieux,
Si la puce, agitant son stylet radieux,
Saute, atome effrayant, la largeur de la terre
Et la hauteur d'un siècle, et se nomme Voltaire.

— Mais, dis-tu, ce baudet n'a pas le sens commun.
Il veut un résultat; n'en est-ce donc pas un?
Ce combat des penseurs est sublime. — A merveille.
Qu'en sort-il? Baal meurt, l'ours fuit devant l'abeille,

Soit. On lutte, on s'acharne, assaut, mêlée à mort!
Et la science pique et la sagesse mord;
Que reste-t-il au cœur, la bataille finie?
Hélas! la nudité d'une immense ironie;
Tous les profonds instincts glacés et grelottants;
Kant, ce n'est pas cela que de l'homme j'attends.
L'esprit triomphe. A bas le vieux dogme! on l'écrase,
Il tombe; le passé s'effondre; table rase;
Bien. Plus je suis vainqueur, plus je suis assombri.
Une négation est un sinistre abri;
Où mettrai-je mon âme? est-ce dans un décombre?
Je conviens que je dois à cette troupe sombre,
A ces démolisseurs de l'antique fatras,
Tout le logis qu'on peut avoir dans un plâtras.
La pioche, et pas de toit; la faulx, et pas de gerbe.
Est-ce donc là le but de ton effort superbe,
Homme, architecte auguste, être prédestiné?
Satan fait avorter Adam, son puîné;
J'en gémis; l'homme manque à sa tâche divine.
Je cherche un édifice et trouve une ruine.

IV

LA NUIT AUTOUR DE L'HOMME

J'ai des objections à l'homme, tu le vois.
Qu'il existe une loi, mêlée aux vagues lois
Que nous entrevoyons par nos pâles fenêtres,
Qui, dans l'échelle obscure et tremblante des êtres,
Place au-dessus de nous ce pleureur, ce rieur,
Qui fasse l'âne aux fils d'Adam inférieur,
Qui mette moins de verbe en plus de bouche, et rende
L'entendement plus court dans l'oreille plus grande,
C'est possible; après tout, ça regarde l'auteur;
Que l'homme ait ou n'ait pas le droit sur sa hauteur
D'être traité par nous d'une façon civile,
Et d'être salué roi par la longue file
D'animaux que Noé dans son arche classait,
Par le lion ayant dans sa griffe un placet,

Par le corbeau tenant dans son bec un hommage;
Qu'il dise : — Dieu n'a fait qu'Adam à son image; —
Peu m'importe; je parle à cette majesté
Crûment, je ne suis pas de bassesse frotté,
Je suis franc; ma parole est âpre, mais certaine,
Car je préfère, étant frère de La Fontaine,
Et quelque peu cousin d'Agrippa d'Aubigné,
Le réel, même rude, au faux, même peigné,
Les toisons de la brute aux perruques de l'homme;
Je ne fais pas ma cour, Kant, je suis économe
D'admirer sottement et lâchement le roi,
Et je trouve en Dangeau plus d'âne que dans moi.

Si l'homme est majesté, cette majesté boite.
Quand la mort a serré ce pantin dans sa boîte,
En sort-il un esprit qui s'envole? Psyché
Jaillit-elle à travers l'arlequin démanché?
Je n'en sais rien. Cherchez. Il fait nuit.

Ce qui reste
Évident dans la brume adorable ou funeste,
C'est que c'est un vivant médiocre et mauvais.
Je deviendrais méchant, si je ne me sauvais,
Rien que pour avoir vu de près ce pauvre hère.

Je n'estime pas plus son grelot que sa haire,
Et son austérité que son relâchement;

Quand sa bouche dit vrai par hasard, son œil ment;
Fumée, il s'évapore en toutes les emphases;
Son ventre et son cerveau n'ont point les mêmes phases,
La terre a son instinct, la lune a sa raison;
Entre l'air et son souffle il met une cloison;
Au lieu d'être le vaste esprit cosmopolite,
Il est toujours d'un lieu quelconque satellite,
Juif, grec, anglais dans l'Inde, au Brésil portugais;
Il rêve des édens et fait des paraguays;
Il se tient hors du code ou hors de la nature;
Las, refroidi, blasé, s'il veut par aventure
Devenir vertueux, quels lugubres essais!
Il ne sait que passer de l'excès à l'excès,
De l'abus au défaut, de l'alcôve à la haine,
D'Ève au cloître, et que fuir don Juan dans Origène.

Voletant vaguement de la Trappe à Paphos,
Mouche heurtant de l'aile au soupirail du faux,
Bourdon de tous les dieux et de toutes les vitres,
Donnant pour moule aux fronts les casques et les mitres,
Forgeron d'imposture, ouvrier de fureurs,
Fabricant au mensonge une armure d'erreurs,
Il n'est pas d'épithète outrageuse, honnie,
Vile, dont on ne puisse orner sa litanie.

Certe, on se tromperait de croire que l'azur,
Les sphères, les levers d'étoiles, l'éther pur,
Et le nimbe solaire et l'auréole astrale

Filtrent dans l'âme humaine en lumière morale.
Kant, c'est un malheur d'être une voûte à cachot,
Une cave fermée au ciel splendide et chaud,
Une maison de nuit. Hélas! l'homme en est une.
Il a cette mauvaise et fatale fortune
Que son obscurité résiste obstinément
Au lys, à la colombe, à l'aube, au firmament.
Rien, ni l'Etna qui semble en braise se dissoudre,
Ni le passage vaste et fuyant de la foudre,
Ni la lune, ébauchant quelque sacré contour,
Pas même l'évidence éclatante du jour,
Pas même le feu noir qui dévore Sodome,
Rien ne peut éclairer l'intérieur de l'homme.

O Kant, l'homme est drapé de rêves mal tissus.
Vêtu d'un haillon sombre, il porte par-dessus
Une pourpre d'orgueil prise aux fausses sagesses.
Il est fils des géants mariés aux singesses ;
Il a plus de grimace encor que de grandeur;
Son profil de beauté d'un profil de laideur
Se double, et son sublime adhère au ridicule
De si près qu'on le croit fait pour le crépuscule.
Aussi quelle ombre en lui! quelle ombre autour de lui !
Il sent sous tous ses pas trembler le point d'appui,
Ce qu'il espère étant presque ce qu'il redoute;
Un flot de trouble passe après un flot de doute ;
Tout se résout en gouffre, en chute, en tremblement
Sur on ne sait quel vague et blême escarpement,
En ouverture sombre, en cécité muette,

Tâtonnement au docte et vertige au poëte;
Et toujours, au-dessus du lugubre horizon,
Et de votre savoir et de votre raison,
L'idole, le cromlech, l'autel, dressent leur cime
Que blanchit un rayon monstrueux de l'abîme.

Mais du moins faites-vous ce qu'il faudrait pour voir
Un peu plus de clarté dans votre cerveau noir?
Point. La routine au fond du néant vous isole.
Vous avez tout, parole, écriture, boussole,
Vapeur, imprimerie, et scalpel et compas;
Faites-moi donc du jour avec cela. Non pas.
Avez-vous des esprits, des plongeurs, des génies,
De grands cerveaux ouvrant des portes infinies,
Des puisatiers géants creusant au ciel des trous,
Des penseurs, des trouveurs? — Pardieu! — Qu'en faites-vous?

V

CONDUITE DE L'HOMME

VIS-A-VIS DES ENFANTS

Et l'âne s'écria : — Pauvres fous! Dieu vous livre
L'enfant, du paradis des anges encore ivre;
Vite, vous m'empoignez ce marmot radieux,
Ayant trop de clarté, trop d'oreilles, trop d'yeux,
Et vous me le fourrez dans un ténébreux cloître;
On lui colle un gros livre au menton comme un goître;
Et vingt noirs grimauds font dégringoler des cieux,
O douleur! ce charmant petit esprit joyeux;
On le tire, on le tord, on l'allonge, on le tanne,
Tantôt en uniforme, et tantôt en soutane;

Un beau jour Trissotin l'examine, un préfet
Le couronne; et c'est dit: un imbécile est fait.

Glycère et Jeanneton, ces deux filles célestes,
Qui courent dans Virgile et Ronsard, sont moins lestes,
Quand Sylvain les poursuit, le fauve jouvenceau,
A trousser leur jupon pour passer un ruisseau,
Un singe est moins agile à gober une pêche,
Les baleiniers, armant leurs pirogues de pêche,
Sont moins prompts à lancer leur barque au flot mouvant
Dès que d'un squale en marche ils entendent l'évent,
En frappant dans ses mains Bonaparte a moins vite
Chassé l'aigle tudesque et l'aigle moscovite
Qu'un pédant n'est rapide à défaire un esprit.
Oh! que de fois, depuis qu'hélas! on m'entreprit,
J'ai vu l'abrutisseur en chef, le grand pontife
Qui, lugubre, a le plus de crasse dans sa griffe,
Dans l'antre où se tenaient nos régents, nos dragons
Les plus chauves, les plus goutteux, les plus bougons,
Entrer, tenant par l'aile ou la patte sanglante
Une pauvre petite âme toute tremblante,
Et dire, en la jetant aux vieux : Plumez-moi ça!
Je me souviens des cris que plus d'une poussa
Pendant que son plumage auroral, son enfance,
Sa blancheur, sa candeur, sa gaîté sans défense,
Sous les vils ongles noirs d'un rustre aux yeux éteints,
Tombaient, duvet charmant, et que les sacristains
Heureux de voir l'oiseau tout nu dans leurs mains dures
Balayaient ces splendeurs des cieux au tas d'ordures!

L'aile pourtant n'est point arrachée au moignon;
Elle repousse grise et faite au cabanon;
L'enfant vit; nul ne peut dire : Cette âme est morte;
L'âme prend la couleur du verrou de la porte,
Voilà tout, et son œil clignote; et maintenant,
Avec un encrier au croupion, traînant
Bréviaires, gradus, glossaires, cent volumes,
Toute la cuistrerie engluée à tes plumes,
Vole donc, alouette, au fond du libre azur!

La sacristie, hélas! fait un deleatur
Du mystérieux D qui sert de majuscule
Au mot DIEU flamboyant dans notre crépuscule;
Elle éteint dans les fronts les rayons libéraux.
Vous mutilez des cœurs, ah, niais! ah, bourreaux!
Et vous raccourcissez des âmes! et vous êtes
Dans l'auguste forêt d'horribles ciseaux bêtes!
Vous tondez les instincts, vous rognez les cerveaux;
Sur le patron des vieux vous taillez les nouveaux;
De la création vous troublez l'équilibre;
Ignorant que tout être est fait pour croître libre,
Pour donner telle fleur et vivre en tel milieu,
Que toute âme a sa forme intime devant Dieu,
Et que toute nature a droit à sa broussaille,
Vous tronquez des talents, de même qu'à Versaille,
O brutes, vous changez en pains de sucre verts
Le cèdre et le cyprès, géants d'ombre couverts,
Sans même voir, parmi vos bronzes et vos marbres,
L'humiliation de tous ces pauvres arbres,

L'ennui de l'oranger fait pomme, et le chagrin
Des ifs taillés en cône autour du boulingrin.

Pédagogues ! toujours c'est ainsi que vous faites.
Tout l'esprit humain doit se mouler sur vos têtes ;
Pégase doit brouter dans votre basse-cour,
L'aile morte, et manger de votre foin. Le jour
Où, de votre perruque arrangeant les volutes,
Fiers, perchés sur Zoïle et Batteux, vous voulûtes
Définir le génie, expliquer la beauté,
Les mauvais estomacs ont dit : Sobriété ;
Les myopes ont dit : Soyez ternes ; la clique
Des précepteurs, geignant d'un air mélancolique,
A décrété : Le beau, c'est un mur droit et nu.
Donc Rubens est trop rouge et Puget trop charnu ;
L'art est maigre ; Vénus serait plus belle, étique.
Shakspeare, ce Satan de votre art poétique,
Prodigue image, idée et vie à chaque pas ;
La nature, imitant Shakspeare, ne voit pas
Sur une vieille pierre une place vacante
Sans la donner à l'herbe ou l'offrir à l'acanthe ;
Le lierre énorme où l'art mystérieux se plaît
Emplit Heïdelberg comme il emplit Hamlet ;
Vous coupez cette ronce auguste qui soupire ;
Vous tombez à grands coups de serpe sur Shakspeare,
Marauds, et vous frappez, jusqu'à n'en laisser rien,
Sur le grand chêne où flotte un hymne aérien.

A qui donc croyez-vous persuader, ô cuistres,
Que le beau, que le vrai vous ont pris pour ministres,
Et qu'Horace va dire : Hic lucidus ordo,
Parce que vous tirez des crétins au cordeau!

N'est-il pas odieux, ô Jean-Jacque, ô Molière,
O d'Aubigné, du droit puissant auxiliaire,
Qui disais en voyant un roi : Qu'est-ce que c'est?
Montaigne, ô bon Michel que son père faisait
Éveiller le matin au son de la musique,
Diderot qui raillais tout le vieil art phthisique,
O libre Hoffmann, planant dans les rêves fougueux,
N'est-il pas désolant, dites, de voir ces gueux
Tatoués de latin, de grec, d'hébreu, ces cancres
Dont l'âme prend un bain dans la noirceur des encres,
Exécuter l'enfance en leurs blêmes couvents!
Ne sont-ils pas hideux, ces faux docteurs, savants
A donner au progrès une incurable entorse,
Commençant par l'ennui pour finir par la force,
Du bâillement allant volontiers au bâillon,
Logiques, de Boileau concluant Trestaillon,
Vantant Bonald, couvrant de béates exergues
Piet, Cornet, d'Incourt et Clausel de Coussergues,
Tâchant d'éteindre l'astre au fond des bleus éthers!
N'est-il pas monstrueux de voir ces magisters,
Casernés dans l'horreur de leur Isis occulte,
Poser sur l'avenir qui s'envole en tumulte

Avec l'emportement d'Achille et de Roland,
Ayant dans l'œil l'éclair de Vasco s'en allant
Ou de Jason partant pour la plage colchique,
Leur bâton de sergent instructeur monarchique,
Et crier aux esprits : A droite! alignement!

Écolâtres, au fond de votre enseignement
Est Rome, enfermant l'âme en sa funèbre enceinte;
Vous êtes les prévôts de la science sainte
D'où jaillissent Newton et Watt, les caporaux
De l'art divin qui fit vibrer Sienne et Paros;
Le vil marais vous charme et votre œil le préfère;
Vous feriez un étang, si l'on vous laissait faire,
De l'océan tordant ses flots sur les galets;
En forgeant des pédants, vous créez des valets;
En faisant le front bas vous faites l'âme basse;
Qu'un de vos patients chuchote dans la classe,
Qu'il ose relever son museau d'écolier,
Et se gratter un peu le cou sous son collier,
O révolution! anarchie! il vous semble
Que l'alphabet lui-même entre vos pattes tremble,
Que l'F et que le B vont se prendre de bec,
Que l'O tourne sa roue aux cornes de l'Y,
Horreur! et qu'on va voir le point, bille fatale,
Tomber enfin sur l'I, ce bilboquet tantale!

Votre système est vain, votre empirisme est faux.
Ayez donc la charrue avant d'avoir la faulx.

Çà, vous figurez-vous, parlons net, camarades,
Qu'on est un vrai docteur pour avoir pris ses grades,
Et qu'on sait quelque chose en sortant de chez vous?
Que la grande nature, aux bruits vastes et doux,
Belle, n'enseigne rien à l'esprit qu'elle élève;
Et qu'Adam, ébloui de l'éden, épris d'Ève,
Attendait, pour que Dieu tout à fait le créât,
Qu'Iblis lui fît passer son baccalauréat?
Non, la nature au fond pourrait suffire seule;
Elle sait tout, elle est nourrice, étant aïeule!

VI

CONDUITE DE L'HOMME

VIS-A-VIS DES GÉNIES

C'est en dehors des lois que vous faites, pédants,
Que plane l'harmonie aux grands hymnes grondants,
Et le papier réglé par une main classique
Est du papier réglé, mais n'est pas la musique.

Qu'on doit fourrer, vivants, les aigles, les griffons,
En cage dans les trous de vos dogmes profonds,
Que l'essor du penseur se mesure à vos mètres,
Qu'il doit vous consulter, vous les bedeaux des lettres,
Vous les abbés du goût, hurlant à l'unisson :
Nous sommes le savoir, nous sommes la raison !

Que vous avez, vous seuls, ces dons sacrés sur terre,
Et que chacun de vous en est propriétaire;
Que l'académie est, que la sorbonne vit;
Que l'antique sentier qu'à la file on suivit
Est la route sacrée, et qu'il faut faire en sorte
Qu'on n'y coure jamais, que jamais on n'en sorte;
Qu'on forge et bat le fer d'autant mieux qu'il est froid;
Que votre cloître est saint; que vous avez le droit
De mettre le génie et l'âme en retenue;
Que le cygne, nageant candide sous la nue,
Doit se faire montrer le blanc par le corbeau;
Que j'en saurai plus long, que je serai plus beau,
Moi l'âne, quand un gueux, flanqué d'une ou deux vieilles,
M'aura coupé la queue et rogné les oreilles,
Ah! pardieu, vous allez me faire accroire ça!

L'âne a du sens, ayant porté Sancho Pança

Il reprit : — Parmi vous qu'un novateur s'obstine,
Qu'il baise mal le bas du dos de la routine,
Qu'il ne veuille pas boire où de tout temps ont bu
La coutume ridée et l'usage barbu,
Que son âme ose, horreur! n'être pas prisonnière,
Que, se sentant une aile, il méprise l'ornière,
Vous le damnez.

Jadis, un songeur l'entendait,

Les bêtes ont crié : Haro sur le baudet!
J'entends l'homme crier : Haro sur le génie!
Malheur à qui s'en va dans la sombre Uranie!
Dans la matière, encor, passe; on peut innover;
Il est permis d'aller, de chercher, de trouver
Quelque crapaud géant, quelque gros perce-oreille,
Quelque étrange fourmi, pas tout à fait pareille
A celles dont Linné a contemplé les œufs,
Ou des squelettes frais et des fossiles neufs,
Des mammouths troublant l'ordre, et dans les grès, les schistes,
Et les gneiss, des fémurs d'éléphants anarchistes;
La routine consent à ce qu'un cachalot,
Inédit, lève un peu son grouin hors du flot;
On peut faire, sans trop indigner les bélîtres,
Des révolutions dans les écailles d'huîtres;
L'immortelle ânerie, et j'en suis à regret,
Admet qu'on peut trouver un gui dans la forêt
Ou pêcher un mollusque avec un coup de sonde;
Quand on voit revenir après leur tour du monde
Le capitaine Cook, Magellan ou lord Ross
Rapportant des tapirs ou des rhinocéros,
Si bien que la science à leur aide complète
La confrontation de l'homme avec la bête,
Quelque raie éclairant l'énigme du dauphin,
Des os de mastodonte illuminant enfin
La grande question de l'ours, ou des carcasses
D'épiornis faisant progresser les bécasses,
Longs bravos; les savants formant leurs bataillons
Contemplent les herbiers et les échantillons,
Le mandarin admire, et le bourgeois dit : Qu'est-ce?

On fait queue au musée à voir ouvrir la caisse,
Les deux chambres, que chauffe un rapport érudit,
Accordent au jardin des plantes un crédit
Pour élargir l'endroit où l'on met la genèse ;
Et l'institut — pendant que, tout frémissant d'aise,
Paris en foule court voir le tapir manger, —
Harangue au pont des Arts le fossile étranger.
Mais quand le penseur, vaste et noir missionnaire,
Arrive du pays du rêve et du tonnerre,
Et revient du mystère où planent les esprits,
Rapportant, lui aussi, ce qu'à l'ombre il a pris,
Farouche, et dans sa main, de rayons inondée,
Tenant le fait chimère ou bien le monstre idée,
Déployant la splendeur d'un progrès factieux,
Quelque nouveauté sainte ayant l'odeur des cieux
Qui va faire, profonde et pure découverte,
L'homme heureux, et l'envie, hélas, encor plus verte ;
Offrant la douleur morte ou l'espace annulé ;
Montrant des visions la formidable clé,
Malheur à ce trouveur et malheur à ce mage !
Que Gall ait du cerveau vu sur le front l'image,
Que dans quelque insondable abîme, le même air
Qui soulevait Élie ait emporté Mesmer,
Malheur ! Papin en France ou Galilée à Rome,
Quel que soit le prodige, hélas, quel que soit l'homme,
Quel que soit le bienfait, quel que soit l'ouvrier,
Qu'il se nomme Jackson, qu'il se nomme Fourier,
Malheur ! huée, affronts, et clameurs triomphantes !
Tous se jettent sur lui ; les uns, les sycophantes,
Au nom des livres saints, védas ou rituels ;

Les autres, les douteurs, bourreaux spirituels,
Parfois railleurs profonds, comme Swift et Voltaire.
Au nom du vieux bon sens, bouche pleine de terre.
On vous l'assomme avec maint argument plombé,
Là, par Christ plus Moïse, ici, par A plus B.
Que veut ce songe creux? et de quelles cavernes
Sort-il pour nous conter de telles balivernes?
Avoir du temps passé jeté le vieux bâton,
Quel crime! S'appeler Gutenberg ou Fulton,
Quel cynisme! Aller seul! l'audace est fabuleuse!
Si c'est Flamel, Cardan, Saint-Simon ou Deleuze,
Pour en avoir raison l'éclat de rire est là;
Si c'est Jordan Bruno, si c'est Campanella
Qui le premier a dit : — Les soleils sont sans nombre, —
Qu'il se sauve; sinon, demain, le bûcher sombre
Lui mettra la fumée et la nuit dans les yeux,
Et l'affreux tourbillon des braises, envieux,
Châtiera ce rêveur du tourbillon des astres;
Harvey mourra moqué de tous les médicastres;
Kind raillera Képler, et tous les culs-de-plomb
Ferreront cet oiseau de l'océan, Colomb.
Vois, Socrate, par qui le genre humain se hausse,
Blêmit sinistrement dans une basse fosse;
Deux siècles avant l'heure où Vasco les verra,
Dante, œil mystérieux que Dieu même éclaira,
Voit à travers la terre, énorme et sombre geôle,
Les quatre étoiles d'or qui sont à l'autre pôle;
Il le dit; on le chasse; et c'est ainsi toujours.
Dès qu'un flambeau parait, l'homme crie : Au secours!
Qui l'éclaire ou le sert l'irrite; le génie

Est une infraction sévèrement punie;
Toujours vous proscrivez le grand homme fatal,
Sauf à lui dédier plus tard un piédestal;
Vos bienfaiteurs, penseurs et sages, ont beau dire :
— Cherchons et triomphons! l'infini nous attire;
Dans l'océan Progrès il n'est point de cap Non! —
L'homme réplique : exil, ciguë et cabanon;
Et l'histoire en est pleine, et tous ses Hérodotes
Content sous divers noms ces douces anecdotes.
J'ajoute : quelquefois le front des hauts songeurs
Se fend, l'idée ayant de trop grandes largeurs,
Et comme il est certain que la nature mêle
Toujours un peu d'ivresse au lait de sa mamelle,
Comme ils sont à la fois brumeux et radieux,
Ces hommes-là sont fous, dit la tourbe. Ils sont dieux!
L'excès de vérité n'éblouit-il pas l'âme,
Et n'a-t-on pas de grands aveuglements de flamme?
Hélas! en peut-il être autrement? Le réel,
L'idéal, le progrès, même venu du ciel,
Même apporté par Christ, même quand Dieu l'amène,
Passant par l'homme aura toujours la marque humaine.
Toujours l'idée aura pour nombril le défaut;
Toute innovation, même prise là-haut,
Par mille côtés vraie, est par un côté fausse;
Quel bonheur! la routine à ce décret s'adosse.
Après avoir plongé dans la sublimité,
Après avoir volé le gouffre illimité,
Dans l'humaine cohue obstinée à ses voiles
Malheur à qui revient! L'infini plein d'étoiles,
Sur la terre où le cuistre admire l'avorton,

N'a qu'un débarcadère appelé Charenton.

Oui, le crachat jaillit de cent bouches ouvertes
Sur tous les pâles Christs des saintes découvertes!
Oui, malheur au héros qui, la lunette en main,
Se dresse au lointain bord de l'horizon humain,
Guetteur mystérieux et vedette avancée!
Il est toujours tué; par qui? par la pensée.
Car dès que les docteurs ont vu, troupeau jaloux,
Poindre une idée, ils ont la tristesse des loups,
La foule n'aime point qu'un astre la dérange
Avec un flamboiement de clarté trop étrange,
Et la pensée humaine a peur des vastes cris
Du génie, et du vol des immenses esprits.

L'âne reprit : — Hélas, hommes! race chétive
Ayant plus de torpeur que d'initiative!
Hélas, génie humain! hélas, esprit humain!
Qui, s'il fonde aujourd'hui, démolira demain,
Double, ayant Oui pour aile et Non pour carapace;
Qui, sans savoir pourquoi, d'un pôle à l'autre passe,
Du plus noir du cloaque au plus bleu de l'éther,
De Dante à Loriquet, de la bouche au sphincter;
Qui semble jeune et fort, et tout à coup se ride;
Qui vole, plane, et boite, et, pour s'en faire un guide,
Va du condor à l'oie, et sur le faîte met
Tantôt Herder ou Dante, et tantôt dom Calmet;
Qui ferme l'œil sitôt qu'un peu d'aube y pénètre;

Qui, dans le même temps, trouve le moyen d'être
Virgile et Mœvius, ou Voltaire et Restif;
Qui, pour être céleste en restant positif,
Se bâcle on ne sait quel accoutrement lyrique
Fait de plume d'archange et de poil de bourrique!

Plein d'hésitation, d'anxiété, d'effroi,
Bégayant juste assez pour dire : Je suis roi,
Kant, pour se déjuger il est toujours en verve;
La contradiction est son fonds de réserve;
Ne sondez pas, devant ce frivole parleur,
Ces questions : tombeau, sort, mystère, douleur;
Il fuit de l'Inconnu la sinistre falaise,
Sur ces pentes à pic il se sent mal à l'aise,
Il hait ces mots profonds qui semblent infinis,
Il ferme sa croisée au brouillard où Leibniz,
Dante, Eschyle, Reuchlin, Pythagore, Épicure,
Voyaient du noir destin pendre la corde obscure;
Il tâche de sortir de dessous les grands cieux;
Mais il n'est hors de là qu'un badaud vicieux,
Mais il ne sait pas même être un Chrysale honnête.
Il rit du fil de l'ombre, étant marionnette.
Le lendemain, voilà la peur qui le reprend.
Fou, tour à tour d'orgie ou d'aube s'empourprant,
L'homme mériterait, soit dit en style honnête,
D'avoir, ainsi que moi, sur le haut de la tête
Deux conduits auditifs taillés en falbala!
L'homme consent au beau, — s'il est utile. Il a
Le goût du médiocre et s'arrête à mi-côte;

Il laisse en route ceux dont l'idée est trop haute;
Il ferait plus de cas de l'Hécla que revêt
La neige et d'où le feu jaillit, s'il y pouvait
Poser quelque marmite énorme d'invalides;
Au ver sacré qui file au fond des chrysalides
Il demande un bonnet bien tiède, bien soyeux,
Bien épais, qu'il se puisse abattre sur les yeux;
Il préfère Montmartre au mont Blanc, *Athalie*
A *Macbeth*, et son fiacre au char tonnant d'Élie;
Entre Horace et Vadé, Vadé serait son choix.
Il se croit roi du globe, il en est le bourgeois.

VII

CONDUITE DE L'HOMME

VIS-A-VIS DE LA CRÉATION

L'homme, orgueil titanique et raison puérile!
Montre-moi ce que fait ce travailleur stérile,
Et montre-moi surtout ce qui reste de lui.
Depuis Ève, il s'est moins aidé qu'il ne s'est nui.
Dis, que vois-tu de beau, de grand, de bon, de tendre,
De sublime, aussi loin que ton œil peut s'étendre
Dans la direction où marche ce boiteux?
N'est-il pas lamentable et n'est-il pas honteux
Que cet être, niant ce que font ses génies,
Accablant les Fulton et les Watt d'ironies,
Ayant un globe à lui, n'en sache pas l'emploi,
Qu'il en ignore encor le but, le fond, la loi,

Et qu'après six mille ans, infirme héréditaire,
L'homme ne sache pas se servir de la terre?
Explique-moi le chant que chante ce ténor.
Le temps qu'il perd, ainsi qu'un prodigue son or,
Échappe heure par heure à sa main engourdie;
Dans la création il met la parodie;
Il n'entend pas les cieux dire : Éclairons! aimons!
Lorsqu'il tente, il échoue; en présence des monts
Il fait la pyramide, il dresse l'obélisque;
Il est le blême époux de la vie, odalisque
Au sein gonflé de lait, aux lèvres de corail;
Sultan triste, il ne sait que faire du sérail;
Il voit auprès de lui passer, aidant ses vices,
Offrant à son néant d'inutiles services,
Le jour, eunuque blanc, la nuit, eunuque noir.

Il met Dieu dans un temple en forme d'éteignoir;
Ou croit lui faire honneur en brûlant une cire.
Il dit à Dieu : Seigneur; mais dit au diable : Sire.
Je te répète, ô Kant, que j'ai honte et mépris
Des superstitions où le pauvre homme est pris;
Car, même quand il croit, quand il accepte un culte,
Son culte calomnie et sa croyance insulte;
Il rêve un éternel méchant, pareil à lui.

Quant au monde créé, son incurable ennui
Comprenant peu l'auteur, comprend encor moins l'œuvre.
Dieu brille, l'homme siffle, écho de la couleuvre;

L'homme siffle l'hiver, l'été, le froid, le chaud;
La nature n'est pas à son gré, tant s'en faut;
Le spectateur n'est point enchanté du spectacle;
Et tandis qu'au-dessus de son frêle habitacle
L'épanouissement du gouffre resplendit,
Tandis que l'humble oiseau gazouille, ou que bondit
L'âpre ouragan ouvrant ses gueules de gorgone,
Tandis que le jour chante et rit, l'homme bougonne;
Dédaignant le réel d'après ses visions,
Cracheur de l'océan des constellations,
Faisant des ronds dans l'ombre accoudé sur la berge,
Voyageur murmurant de sa chambre d'auberge,
Il déclare ceci mauvais, cela manqué;
Bâille; à la loterie il emploie anankè;
Se taille dans l'azur son ciel bête ; chicane,
En présence du puits sans fond, le grand arcane;
Proteste, et par moments s'irrite, et lestement
Blâme l'abîme et dit son fait au firmament.

Que vous soyez croyant, soumis à l'amulette,
Mouton que mène un prêtre avec une houlette,
Ou douteur, et de ceux sur qui d'Holbach prévaut,
Qu'importe ! toi l'impie et ton voisin dévot,
Vous êtes faits au fond de la même faiblesse ;
Le fait vous déconcerte et le réel vous blesse;
Ce qui vous excédait dans l'art vous choque aussi
Dans la nature, gouffre étrange, âpre, obscurci;
L'art était profond, noir, touffu; le monde est pire;
Vous ne traitez pas mieux Sabaoth que Shakspeare;

Et votre pauvre esprit, essayant Jéhovah,
Gronde et ne trouve point que cet être lui va.
Pan vous déborde ; il est trop tendre, il est trop rude.
Votre philosophie est une vieille prude,
Votre bigoterie a les pâles couleurs.
Vos encensoirs poussifs sont envieux des fleurs ;
A votre sens, ce monde, auguste apothéose,
Ce faste du prodige épars sur toute chose,
Ces dépenses d'un Dieu créant, semant, aimant,
Qui fait un moucheron avec un diamant,
Et qui n'attache une aile au ver qu'avec des boucles
De perles, de saphirs, d'onyx et d'escarboucles,
Ces fulgores ayant de la splendeur en eux,
Ces prodigalités de regards lumineux
Qui font du ciel lui-même une effrayante queue
De paon ouvrant ses yeux dans l'énormité bleue,
Au fond c'est de l'emphase, et rien n'est importun
Comme l'immensité de l'aube et du parfum
Et le couchant de pourpre et l'étoile et la rose
Pour vos religions atteintes de chlorose ;
Le grand hymen panique est fort dévergondé ;
Des sueurs du plaisir mai ruisselle inondé ;
Toute fleur en avril devient une cellule
Où la vie épousée et féconde pullule,
Et que protége à tort le ciel mystérieux ;
A vous en croire, vous les jugeurs sérieux,
Quand ils vont secouant de leurs crinières folles
Tant de rosée à tant d'amoureuses corolles,
Les chevaux du matin ont pris le mors aux dents ;
Et quand midi, le plus effréné des Jordaens,

Sur les mers, sur les monts, jusque dans votre œil triste,
Jette son flamboiement d'astre et de coloriste,
Rit, ouvre la lumière énorme à deux battants,
Et met l'olympe en feu, vous n'êtes pas contents;
Cela n'est pas correct et cela n'est pas sobre;
Vous regardez juillet avec des yeux d'octobre;
Toute cette dorure, auréoles partout,
Clartés, braises, rayons, rubis, blesse le goût,
Et cette foudroyante et splendide largesse
Est la divinité, mais n'est pas la sagesse.
Bonshommes, vous jetez de l'encre à l'idéal;
Vous blâmez germinal, prairial, floréal;
Ces mois joyeux vous font l'effet de jeunes drôles;
Quand sur l'herbe, à travers le tremblement des saules,
Sur les eaux, les pistils, les fleurs et les sillons,
Volent tous ces baisers qu'on nomme papillons,
L'Éternel vous paraît un peu vif pour son âge;
Le printemps n'est pas loin d'être un libertinage;
Le serpent sort lascif de l'étui de vieux cuir,
La violette s'offre en ayant l'air de fuir;
L'aube éclaire le monde avec trop d'énergie;
Chastes, vous détournez la tête de l'orgie;
Vous damnez la matière, indignés, affirmant
Que toute cette séve et que tout cet aimant
Finiront par s'user à force de débauche;
Et Calvin crie : Ordure! et Pyrrhon crie : Ébauche!
Et Loyola tendant aux roses son mouchoir
Leur dit : Cachez ce sein que je ne saurais voir.

O Memphis! Delphe! Ombos! Mecque! Genève! Rome!
Hypothèses, erreurs, religions de l'homme,
Ignorance, folie et superstition
Dressant procès-verbal à la création!
O théologiens toisant Dieu! théosophes
De l'hymne sidéral châtrant les sombres strophes,
Reprochant ses excès au gouffre, gourmandant
Le trop obscur, le trop profond, le trop ardent,
Sondant, Orphée, Amos, la nue où vous plongeâtes!
Tribunal de boiteux, sénat de culs-de-jattes
Critiquant l'aigle altier dans l'étendue épars!
Tas d'aveugles criant à l'éclair : Rentre ou pars!
Conseil de jardiniers jugeant la forêt vierge!
O stupeur! Sirius contrôlé par le cierge!
Naigeon qui dit : Raca! Calmet qui dit : Amen!
Faisant à l'infini passer son examen!

Oui, te voilà, toi l'homme, et c'est là ta manière;
Le char d'Adonaï doit suivre ton ornière;
Et tu ne consens pas à l'univers, s'il est
Comme l'a fait la Cause et non comme il te plaît;
Il te froisse, il te gêne; et, prêtre ou philosophe,
Tu réprouves la forme et tu blâmes l'étoffe;
Tu ne l'acceptes pas s'il n'est contresigné
Par quelque apôtre d'ombre et de brume baigné;
Le firmament sera tel que tu le préfères,
Ou tu ratureras les globes et les sphères;

Tu les coupes selon ton patron de néant.
Citant à ton parquet l'inconnu, maugréant
Ici de ses laideurs, là de ses élégances,
Malmenant l'absolu pour ses extravagances,
Tu lui lis son arrêt d'un ton bref et succinct.
Si le pôle n'est point d'accord avec un saint,
Si quelque astre tient tête à la bible et se mêle
De démentir un texte où la lettre est formelle,
Le pôle est démagogue et l'astre est jacobin.
Quand un pape — je crois que ce fut un Urbain
Quelconque — condamnait, au nom de son messie,
Le soleil à tourner sous peine d'hérésie,
Qui donc eût contredit le prêtre épouvantail?
La cathédrale d'ombre ouvrait son grand portail,
Les deux battants grinçaient des gonds avec colère,
Rome mettait la main sur le spectre solaire,
L'église requérait le secours de l'état,
Afin que le soleil confus se rétractât;
Devant la nuit stupide, infirme et misérable,
Le jour, pâle, venait faire amende honorable;
La vérité criait : Je mens! et Patouillet
Semonçait Galilée, et Dieu s'agenouillait.

L'immensité, sur toi sinistrement penchée,
Luit; ta suprématie en fait une bouchée.
Ah! tu n'es vraiment pas embarrassé de Dieu.
Que tu jures par Locke ou bien par saint Mathieu,
Homme, athée en ta foi comme en ton ironie,
Tu crois qu'un ciel s'éteint dès qu'un prêtre le nie,

Imbécile! ou qu'après ton choc voltairien
Le monde est en poussière et qu'il n'en reste rien.
Quoi! tu veux dépecer le monde, toi l'atome!
Cette création vaste, étrange, ignivome,
Monstre du beau, torpille au contact foudroyant,
Dressant dans l'inconnu ses cent têtes, ayant
Pour écailles des mers, des soleils pour prunelles,
Ce polype inouï des vagues éternelles,
Cet immense dragon constellé, l'univers,
Tu le critiques, toi, le petit, le pervers,
Qui vis rongé de lèpre et meurs couvert de cendre.
Toi que le vice mord, toi dont la race engendre
Ce César qui broyait vingt peuples douloureux
Pour être appelé grand, et ce Poulmann affreux
Qui tuait un vieillard pour un verre de cidre!
Mangé par l'acarus, tu veux dévorer l'hydre!

VIII

CONDUITE DE L'HOMME

VIS-A-VIS DE LA SOCIÉTÉ

L'âne un moment se tut, puis, sévère, dressa
Ses deux oreilles l'une après l'autre :

— Homme ! — or çà,
Reprit-il, si, penché sur l'obscure ouverture,
Tu n'as pas compris Dieu ni compris la nature,
Si tu n'as pas compris ce poëme des jours,
Des nuits, des cieux, des voix profondes, des bruits sourds,
Drame dont tu te crois pourtant le personnage,
Te tires-tu du moins de ton propre ménage
Avec les faits posés directement sur toi,

Qui sont les uns ton joug et les autres ta loi;
Joug qu'il faut rejeter, loi qu'il faut reconnaître?
Ces problèmes : avoir ou n'avoir pas un maître,
Être de brume abjecte ou de clarté vêtu,
Vivre libre ou forçat, comment les résous-tu?
Quel est le droit du fils? quel est le droit du père?
De quelle quantité de passé doit-on faire
Le lest du temps présent? dans le vote des lois
Convient-il de donner à la tombe une voix?
L'homme doit-il avoir deux existences, l'une
Offerte à la famille et l'autre à la commune?
Qu'est-ce qu'une cité? qu'est-ce qu'un citoyen?
L'état est-il un but, ou n'est-il qu'un moyen?
Grâce à ton effort gauche et bête pour extraire
Et tirer la clarté de l'erreur, son contraire,
Toutes ces questions fument sans éclairer;
Une épaisse vapeur en sort qui fait pleurer;
D'un brouillard qui grandit toujours environnées,
Obscures, elles sont comme des cheminées
De ténèbres d'où monte et se répand la nuit.
Pas un système vrai ne s'est encor produit;
C'est en vain qu'on s'ébat, c'est en vain qu'on arguë;
Et vingt siècles après le verre de ciguë,
Dix-huit cents ans après le cri du Golgotha,
L'homme est encore au point où Platon s'arrêta.

Ce que nous appelons : dérober son échine
Aux bons coups que l'ânier prémédite et machine,
Éviter le fossé, prendre le droit chemin,

Lisser son poil, garder du chardon pour demain,
Vous hommes, vous nommez cela la politique.
Mais là quelle ombre ! erreur moderne, erreur antique !
Quel épaississement et quel redoublement
De tout ce qui se trompe et de tout ce qui ment !
Querelle sur l'idée et sur le fait ; querelle
Sur la loi convenue et la loi naturelle ;
Querelle sur le blanc, querelle sur le noir,
Et sur l'envers du droit qu'on nomme le devoir ;
Systèmes sociaux qui se gourment, s'escriment,
Et ferraillent, les yeux bandés.

Les uns suppriment
Les siècles, jetés bas de leur trône lointain ;
Ils construisent, mettant en ordre le destin
Comme un vaisseau réglé de la hune à la cale,
Une fraternité blafarde et monacale
Entre les froids vivants que rien ne lie entre eux ;
Ce rêve fut déjà rêvé par les chartreux ;
L'homme est ronce et végète ; il est ver et fourmille ;
Plus de nom paternel, plus de nom de famille ;
Pas de tradition, pas de transmission ;
L'être est isolement et disparition ;
Ils réduisent, voyant l'idéal dans la chute,
L'homme à l'individu, le temps à la minute ;
L'homme est un numéro dans l'infini, flottant
Hors de ce qui l'engendre et de ce qui l'attend,
Vain, fuyant, coudoyé par d'autres chiffres vagues ;
L'humanité n'est plus qu'un tremblement de vagues ;

Ayant vu les abus, ils disent : — Supprimons;
Puisque l'air est malsain, retranchons les poumons;
L'opprobre du passé doit emporter sa gloire; —
Ils rêvent une perte infâme de mémoire,
Un monde social sans pères, établi
Sur l'immensité morne et blême de l'oubli;
Ils combinent Lycurgue et le pacha du Caire;
L'homme enregistré naît et meurt sous une équerre;
Le pied doit s'emboîter dans le niveau, le pas
Doit avant de s'ouvrir consulter le compas;
De cette égalité dure et qui vit à peine,
La liberté s'en va, vieille républicaine,
Car elle est la rebelle et ne sait pas plier;
Chacun doit à son heure entrer à l'atelier,
Chacun a son cadran, chacun a sa banquette;
L'homme dans un casier avec une étiquette,
Délié de son père, ignorant son aïeul,
C'est là le dernier mot du progrès, — l'homme seul.
Ces fous mettraient un chiffre au blanc poitrail du cygne;
Géomètres, ils font un songe rectiligne;
Esprits qui n'ont jamais contre terre écouté
Le silence du gouffre et de l'éternité,
Jamais collé l'oreille au mur des catacombes,
Cœurs sourds au battement mystérieux des tombes,
Chassant les disparus, parquant les arrivants,
Ils abolissent, plaie effroyable aux vivants,
La solidarité sépulcrale des hommes.
— Mais l'homme est un total, les êtres sont des sommes;
Tout homme est composé de tout le genre humain;
Aujourd'hui meurt, tronqué d'hier et de demain; —

Ces vérités sont là; qu'importe! ils font le vide;
Ils coupent, dans l'espace insondable et livide,
Le fil sacré qui lie aux cercueils les berceaux;
Ils écrasent l'obscur tressaillement des os;
Ils ne comprennent point que dans la sépulture
La terre garde encore une pâle ouverture,
Que le trépassé voit, et que l'enseveli
Parfois à son linceul fait faire un vague pli
Afin d'apercevoir les hommes, et s'adosse
Pour écouter au mur ténébreux de la fosse;
Du fond d'on ne sait quelle existence on entend;
A ce que fait la vie on reste palpitant;
Ils ne comprennent pas que la sainte série
Des aïeux, à travers le sépulcre attendrie,
Suit tout des yeux, s'émeut à voir hors du tombeau
Courir de main en main le frissonnant flambeau,
Et que dans ses enfants le père continue.
Chose sombre! fermer la paupière inconnue,
Éteindre ce regard d'en haut, et, sans remords,
Étouffer ce grand souffle obscur; tuer les morts!

Tournant le dos au coin du ciel que l'aube dore,
Ayant pour lampe un crâne où tremble le phosphore,
Objectant à tout fait nouveau leur surdité,
Engloutis dans la caste et dans l'hérédité,
Ceux-ci, pires encor, sont l'extrême contraire.
A force d'être fils on cesse d'être frère;
Le père par l'aïeul est lui-même éclipsé;
L'ancêtre seul existe; il se nomme Passé;

Il est l'immense chef vénérable et stupide;
Sa barbe est la sagesse et le beau, c'est sa ride;
Il est mort; c'est pourquoi lui seul est proclamé
Vivant, et d'autant plus patent qu'il est fermé;
Il s'est pétrifié dans sa morne attitude,
Et son autorité, c'est sa décrépitude;
Partout où l'on se hait il a son point d'appui;
Tout rentre en lui; tout est hiérarchie, ennui,
Fauteuil patriarcal, ordre antique, loi, gêne;
La famille alourdie a le poids d'une chaîne;
Le vieillard Autrefois gouverne, et Maintenant
Pourrit dans le marais du genre humain stagnant;
Les prêtres ténébreux de ce fatal système
Murmurent sur l'oiseau qui s'éveille : Anathème!
Malheur sur le matin! scandale sur l'amour!
Babel a vu nicher ces hiboux dans sa tour;
Ils sortent du talmud apportant dans leùr griffe
Le dogme, le bandeau, le joug, l'hiéroglyphe;
Ils sont le fanatisme, ils sont lé préjugé;
Durs, ils tiennent l'enfant dans les aïeux plongé;
Hélas, ils font lever la nuit sur tous les faîtes;
Jamais de novateurs, d'inventeurs, de prophètes;
Jamais de conquérants, toujours des héritiers;
Toujours les mêmes pas dans les mêmes sentiers;
Le squelette lùi-même entre leurs mains s'encroûte;
Ils n'ont qu'un cri de marche : En arrière! une route,
La routine; un regard, l'aveuglement; un Dieu,
Le grand fantôme d'ombre au fond du cachot bleu;
C'est peu de la statue, il leur faut la momie;
Ils reboivent l'horrible antiquité vomie;

Ces froids songeurs, penchés sur les âges défunts,
Ont les miasmes lourds des fosses pour parfums;
Ce qui fut les enivre et ce qui vit les navre;
Leur idéal a l'œil sinistre du cadavre;
La nuit les aime; ils sont ses blêmes envoyés.
Tous les rayonnements de l'avenir noyés
Dans le grandissement de l'ombre des ancêtres;
Les fils des serfs rivés aux pieds des fils des maîtres;
L'éternel échafaud sur l'enfer éternel;
Autour d'Adam, chargé du crime originel,
Les vieux siècles hagards poussant des cris sauvages;
La perpétuité de tous les esclavages;
Pierre et César joignant leurs glaives effrayants;
L'autodafé chauffant la tiédeur des croyants,
Le moins d'enfants possible au seuil de la chaumière,
Torquemada pour flamme et Malthus pour lumière;
Il n'existe qu'un droit pour être, avoir été;
Le cimetière luit, c'est la seule clarté,
Et la tradition est l'unique atmosphère;
Ce que l'aïeul a fait, l'enfant doit le refaire;
Voila leur songe; hiver, glace, plomb, marbre, orgueil,
Exagération lugubre du cercueil.
Derrière ces docteurs funèbres rien ne reste
Que le passé jetant sa figure funeste
Sur le réel, le jour, le travail, la moisson;
Tombe démesurée emplissant l'horizon.
Rien de sain, rien de fort; des larves dans la brume;
Rien de vivant; pour loi de progrès la coutume;
L'enfant pâle en naissant; pour verbe un testament;
Les cœurs morts; le nocturne et morne étouffement

Des jeunes nations par les anciens empires;
Les fils spectres râlant sous les pères vampires.

Ces deux systèmes vains sont hors de la raison
Et de la vérité, chacun à sa façon;
L'un a le froc, et l'autre a la manche mahoître;
L'un refait le donjon, l'autre refait le cloître;
Étranges en ceci que d'un point opposé
Ils viennent l'un et l'autre aboutir au passé;
Et leur choc apparent est au fond la rencontre
Du rêve avec le dogme et de Pour avec Contre.

L'homme flotte de l'un à l'autre, de cela
A ceci, de Babeuf il tombe en Loyola,
De Penn en Hildebrand et de Knox en de Maistre;
Sous ses deux poings fermés le passé le séquestre,
Et la théocratie, au regard de bûcher,
L'ayant pris une fois, ne veut plus le lâcher;
L'ombre empêche le jour et l'œil de se rejoindre
Et jette la nuée au rayon qui veut poindre;
Quand viendra l'aube? Hélas! la mauvaise saison
Est longue pour le vrai, le droit et la raison;
Le soleil est si lent qu'on peut douter qu'il vienne;
L'horrible idolâtrie antédiluvienne,
Sombre, est le seul abri que l'homme ait sur le front;
L'esprit humain, captif sous ce hideux plafond,
Agonise depuis tout le temps qu'il hiverne
Dans cette épouvantable et béate caverne.

Pauvres hommes, par l'homme, hélas, suppliciés,
Vous vous y prenez mal, mais, quoi que vous fassiez,
Vous êtes à l'attache, et la courroie est forte;
Votre maigre science économique avorte;
Elle se nomme Faim, Désespoir, Buzançais;
L'effort est vain; après toutes sortes d'essais,
Le joug tient, la douleur persiste, le mal dure,
Vous ne détruisez pas la fatalité dure,
La loi de nuit, la loi de mort, la loi de sang.
Ah! le malheur appelle et l'homme dit : Présent.

IX

CONDUITE DE L'HOMME

VIS-A-VIS DE LUI-MÊME

Dieu, nature, cité ; la loi, l'esprit, la lettre;
Mais à quel point de vue enfin faut-il se mettre
Pour trouver le bon sens de votre enseignement?
Je feuillette et relis tout l'homme vainement,
Je ne vois point par où son cœur s'améliore.
Je vois la nuit grandir si je vois l'astre éclore.

Voyons, regarde un peu, bonhomme impartial.
Nous avons contre nous notre angle facial,
Nous autres animaux; on est, de par son crâne,
Contraint d'être un chacal ou forcé d'être un âne;

L'instinct bas nous conduit par le bout du museau;
A quatre pattes, monstre! et nous portons le sceau
Du malheur, et l'infâme artère carotide
Est mère de l'ours fauve et du pourceau fétide;
La matière est fatale, au moins l'homme le dit;
La roche est antre afin que le loup soit bandit,
Le renard, c'est le vol; l'autour, c'est la rapine,
L'hyène a l'ongle ainsi que la ronce a l'épine;
Mais l'homme, conscient et libre en son penchant,
L'homme, qui peut choisir, d'où vient qu'il est méchant?
De quel droit êtes-vous des tigres, vous les hommes?
Que nous nous comportions en brutes que nous sommes,
Soit; mais vous, les esprits créés pour la clarté!
Comment l'homme peut-il par une extrémité
Être Homère, et par l'autre être Héliogabale?
Et je ne parle pas ici du cannibale,
Du cafre, du huron sinistre et paresseux;
Je parle des penseurs, des artistes, de ceux
Qui savent ce que c'est qu'une bibliothèque,
De l'ami de Ronsard, de l'ami de Sénèque,
De Rome, de Paris, faîte auguste, sommet,
Trône, où Néron chantait, où Charles neuf rimait!
Vous êtes donc mauvais pour le plaisir de l'être!

C'est votre vanité qui partout vous pénètre,
Et qui vous fait, tirant l'homme vers l'animal,
Entrer facilement dans les pores le mal.

Vanité! tout chez vous est faux. L'or est du cuivre.
Chacun marche à côté du chemin qu'il croit suivre;

Le soldat se croit maître, il est esclave, hélas,
Et ce qu'il nomme épée est souvent coutelas,
Et ce qu'il nomme gloire est toujours servitude;
Le savant, qui d'Atlas imite l'attitude,
Ne sait pas; l'ignorant n'ignore pas; mettez
Deux autels côte à côte en vos noires cités,
Puis demandez à l'un des deux prêtres qui passe
Son avis sur le prêtre et le temple d'en face!
Le philosophe est grave, austère, froid, prudent,
Sublime, et de raison sévère débordant,
Il ne veut pas qu'on aille et qu'on vive à sa guise,
Mais dans la sainteté du devoir, il aiguise
Et fourbit les mortels à toutes les vertus,
Ferme, il va redressant tous les instincts tortus,
Ce qu'il dit est superbe, il excelle au dressage
De l'homme sans défaut; mais lui-même est-il sage?
Non; et, législateur, il vit hors de la loi.
— O caillou, dit le fer, je coupe, grâce à toi,
Mais coupe donc toi-même un peu, je t'en défie. —

Qui vous met à nu trouve une maigreur bouffie,
Une difformité qui se masque et qui ment;
La vertu, si jamais vous l'épousiez vraiment,
Vous quitterait bientôt pour cause de sévices;
La fausse gloire germe et s'enfle sur vos vices,
Et cette fluxion n'est rien qu'un mal de plus.

L'homme dans son miroir se fait de grands saluts;
Le miroir les lui rend, mais dans son âme obscure
Il rit, et sait le fond de l'homme, étant mercure;

Pas d'orgueilleux qui n'ait honte secrètement;
Pas de prude qui n'ait en rêve quelque amant;
Ah! si l'on s'en allait, pour voir plus que son buste,
Par quelque soupirail regarder dans un juste,
Comme il vous fermerait son volet brusquement!
Votre âme aime la nuit comme son élément;
En public vous cherchez la louange et l'estime,
Mais vous n'hésitez pas dans votre for intime
A bâillonner et même à tuer le témoin,
Le scrupule caché qui tremble dans un coin;
Votre probité plie et promptement expire;
Le meilleur parmi vous est si proche du pire
Qu'entre eux, l'un étant saint et l'autre étant damné,
Ils n'ont pas l'épaisseur d'un cheveu de Phryné;
Évêque, on veut sa dîme, et, bailli, ses épices;
L'argent, le lit, la table, autant de précipices;
Le vin est un écueil, la femme est un récif;
La conscience, bas, à Salomon pensif
Disait plus de dix fois par jour : Vieille canaille!
L'expérience austère, ô Kant, est la trouvaille
Qu'on ramasse en sortant du vice; on se flétrit,
On se forme; chacun des sept péchés écrit
Une lettre du mot composite : Sagesse.

Votre philosophie admirable, au fond, qu'est-ce?
Rébellion, alors qu'il faudrait méditer;
Ou résignation, quand il faudrait lutter.

Et sur tous les sommets, trône, pavois, quadrige,
Oh! comme vous avez aisément le vertige!

Quoique dauphin ou roi, ce jeune homme est charmant.
Il est né généreux, secourable, clément;
Qu'un valet l'endoctrine, et c'est un mauvais prince.
Contre les courtisans votre rempart est mince!
Hélas, les hommes sont à ce point insensés
Que, pour changer un d'eux en tyran, c'est assez
D'une bouche bavant une bave imbécile!
Ce chef-d'œuvre hideux, un despote, est facile;
Quand Narcisse voulut un Néron, il le fit;
Pour faire un Louis treize un Luynes suffit;
Il ne faut pour cela qu'un peu de flatterie
Même par un crétin grossièrement pétrie;
Pour tenter l'âme humaine et la précipiter,
Dom Escobar n'a pas besoin d'argumenter,
Ni Satan d'allonger sa caressante serre;
Un corrupteur d'esprit n'est jamais nécessaire,
Et Jocrisse flatteur perdrait Socrate roi.

Et l'on me dit : Tu vas vénérer l'homme! — En quoi?
Mon vieux hi-han vaut bien ses quatre ou cinq diphthongues,
Et plus que ses vertus mes oreilles sont longues.

L'homme fait reculer l'heure sur le cadran,
Quitte la liberté pour reprendre un tyran,
Flatte un dieu, tue un loup, rampe et se met à rire.
O triste genre humain! Veut-on pas que j'admire
Tout ce que dans toi-même, homme, tu dénigrais,
Ton faux goût, ton faux jour, tes faux pas, ton progrès
Pourvu d'un appareil à reculer, tes songes,
Tes sens ayant leur borne ainsi que des éponges,

Et tes opinions, tombant, se relevant,
Murmurant, parodie imbécile du vent!

Je vois l'homme à peu près tel qu'il est. presque bête,
Presque génie, ayant son gouffre dans sa tête.

Tu te peuples d'erreurs et tu restes désert.

Ta science te fait tes jougs. A quoi te sert
Ce don libérateur et divin, la pensée?

Spartacus t'apparaît dans un thème au lycée,
Mais tu n'en conclus rien; je l'ai dit, et c'est vrai,
Fouillez Mariana, Tacite, Mézeray,
L'homme est servile au point que l'histoire en est lasse;
Depuis quatre mille ans et plus qu'il est en classe,
Et qu'on lui montre à lire avec un air profond,
Et que ses magisters, rentés, repus, se font
Servir des bouillons chauds le soir par leurs phlipotes,
Il ne s'est pas encor délivré des despotes.
Ses docteurs vont disant pendant qu'il se débat :
Peuple! aime ton césar. Ane! adore ton bât.

Ces docteurs! quels marchands! leur morale sévère,
Cela va se fêler, prends garde, c'est du verre.
La rencontre d'un roi coudoyant leur destin
Fait à leur probité rendre un son argentin.
Ah! ces savants sans fond, ces hommes de logique,
Roidissant en plis secs leur simarre énergique,
Ces forts calculateurs, ces raisonneurs abstraits

De quelque idéal trouble adorant les attraits,
Chastes, prudes, glacés, rigides, implacables,
Ayant la majesté des cuistres impeccables,
Bonzes de la basoche ou du pays latin,
Qui marchent rengorgés dans leur menton hautain,
Et chez qui l'attitude escarpée est de mode,
Sois un tyran quelconque, un Phocas, un Commode,
Un Christiern, le premier Domitien venu,
Sois le diable d'enfer, fourchu, barbu, cornu,
C'est à vendre; et tu peux acheter, si tu verses
Rondement un total suffisant de sesterces,
Piastres, louis, dollars, rixdallers, species,
La raison de Cuvier et l'âme de Sieyès!

Et quelle flatterie effroyable que celle
Qui sort de ce monceau de honte universelle!
Traverse-moi d'un bout à l'autre ce récit
Du passé que le deuil du présent obscurcit,
Va de l'A jusqu'au Z, va dans l'affreuse crypte
Du czar de Moscovie au pharaon d'Égypte;
Pierre tue Alexis et Philippe Carlos;
Sésostris fait du monde un funèbre champ clos;
Timour court sur l'Asie ainsi qu'une avalanche;
Soliman, vieux et chauve, aïeul à barbe blanche,
Appelle ses enfants et joue au milieu d'eux,
Et le soir il les fait étrangler; Sélim deux
Fait tirer le canon chaque fois qu'il est ivre;
Osman, s'il voit un tigre en cage, le délivre;
Irène, l'Isabeau du chaos byzantin,
Fait arracher les yeux à son fils Constantin

Dans la chambre où ce fils sortit de ses entrailles;
Charles sept dort pendant que La Hire et Saintrailles
Tiennent Talbot, Chandos et Bedfort en arrêt,
Et que Jeanne à travers la fournaise apparaît,
Toute nue, au poteau tordant ses bras sublimes;
Justinien, faiseur de codes et de crimes,
Amoncelle encor plus de forfaits que de lois;
Tudor fait un pendant monstrueux à Valois;
Louis quatorze, au nom du Christ qu'il dénature,
Couche la France aux fers sur le lit de torture;
Léon dix se parjure, Albrecht fait un serment
Faux, et François premier triche, et Charles-Quint ment;
Eh bien! tous sont cléments, grands, glorieux, illustres!
Le moindre a son autel entouré de balustres;
Il n'est pas un d'entre eux qui ne soit le meilleur;
Quand ils meurent la terre est folle de douleur;
Celui-ci fut un dieu sur la machine ronde,
Cet autre fit pâlir la lumière du monde
Le jour où du milieu des vivants il sortit;
O honte! on trouvera toujours, grand ou petit,
Un homme pour verser ces pleurs de crocodile;
Ce sera Cantemir, si ce n'est Chalcondyle,
Si ce n'est Karamsin, ce sera Bossuet.

Je voudrais l'âne sourd ou bien l'homme muet.

O mon vieux Kant, la phrase est une grande fourbe.
On croit qu'elle se dresse alors qu'elle se courbe
Tant la coquine met de pompe à s'aplatir.
Certes, le menu peuple est un saignant martyr;

Certe, un champ de carnage est affreux ; Tyr en cendre
Pour le plaisir d'un fou qui s'appelle Alexandre,
C'est dur ; Rosbach, Fornoue et Pultawa fumants,
Et ces égorgements et ces éventrements,
C'est hideux ; ces canons dont les fauves gueulées
Font accourir le soir les vautours par volées,
C'est noir ; triste est la lutte et triste est le butin ;
La bataille, ce jeu de bagues du destin,
Dont la roue oscillante a des hasards sans nombre,
Où le vainqueur, tournant sur son destrier sombre,
Rit et remporte au bout de sa lance un zéro,
C'est atroce et niais ; Mars est un vieux bourreau ;
Si devant tous les morts qui, sur toute la terre,
Dans la plaine difforme et pâle de la guerre
Sont tombés, glaive au poing, depuis quatre mille ans,
Si devant ces monceaux de squelettes sanglants
Le sépulcre faisait défiler un cortége,
Où le brigand serait à côté du stratége,
O Kant, les os blanchis dans ces champs de malheur
Trouveraient le héros ressemblant au voleur,
Et les fémurs brisés, les tibias, les crânes,
Ne distingueraient point César de Schinderhannes ;
Certes, les bons humains, quoique chargés de fers,
S'ils consultaient leurs cœurs ou seulement leurs nerfs,
Jetteraient les sabreurs bien vite à bas du trône,
Bellone recevrait une cartouche jaune,
Et l'on vivrait en paix dans les pauvres hameaux ;
Mais les laquais lettrés, les rhéteurs, les grands mots,
Se mettent à genoux devant ces saturnales ;
Suprême opprobre ! avec ces maximes banales :

— Que la guerre est un fait divin; — qu'elle a ses lois;
— Qu'il faut juger à part les actions des rois; —
La phrase, cette altière et vile courtisane,
Dore le meurtre en grand, fourbit la pertuisane,
Protége les soudards contre le sens commun,
Persuade aux niais que tous sont faits pour un,
Prouve que la tuerie est glorieuse et bonne,
Déroute la logique et l'évidence, et donne
Un sauf-conduit au crime à travers la raison.

Toi l'homme, tu te mets vite au diapason;
C'est toi qu'on trahit, toi qu'on fraude, toi qu'on livre;
C'est ta chair qu'à César Shylock vend à la livre,
C'est ton sang dont Judas trafique, et c'est ta peau
Que Ganelon brocante, ô genre humain, troupeau!
Homme, la corde au cou le matin tu t'éveilles;
Mais quoi! par tes deux yeux et par mes deux oreilles,
C'est bien fait! et, j'en prends à témoin le ciel bleu,
Les traîtres ont raison, car tu leur fais beau jeu.
Tes vices, tout d'abord, voilà les premiers traîtres;
Ils te remettent pieds et poings liés aux maîtres;
Au devant du joug vil, brutal, dur, inhumain,
Ta corruption fait les trois quarts du chemin;
Doux au sergent de ville, aimable au garnisaire,
Lâche, entendant malice à ta propre misère,
Plat, tu clignes de l'œil même avec tes bourreaux.

Tu vas léchant la patte énorme des héros;
Charles douze et Cortez t'enivrent; tu te pâmes
Devant Cambyse errant dans les villes en flammes;

Tu compares Cyrus et Clovis, mesurant
Ton admiration au sabre le plus grand;
C'était aux bords du Var, ils étaient cinq cent mille,
Marius les tua; que c'est beau! Paul-Émile,
Pompée, Othon, Sylla, quels fiers centurions!
Quels soldats! quels géants! et sur tes horions
Ta main inepte écrit : Victoires et Conquêtes.
Nous n'en sommes pas là, nous autres; pas si bêtes!
Et quant à moi, morbleu ! j'aurais bien du chagrin,
Étant Aliboron, d'admirer Isengrin.

Les hommes, — c'est ainsi, Dieu, que vous les créâtes, —
Sont les seules souris devant les chats béates,
Heureuses de servir au matou de hochet;
L'homme est le seul mulot content de l'émouchet,
Le seul mouton bêlant des hymnes aux colères
Du tigre, et du lion contemplant les molaires,
Le seul poisson qui danse et sonne du grelot
Devant les triples rangs de dents du cachalot,
Le seul moineau, la seule alouette espiègle
Qui chante Te Deum dans la griffe de l'aigle.

Oui, c'est toujours, hélas, du côté des tueurs
Que ton enthousiasme a le plus de lueurs,
Et, stupide, tu dis : La bataille est gagnée!
Quand un boucher t'a fait une large saignée.
Mais voulusses-tu même, homme, te révolter,
Quelle conviction as-tu pour résister?
Une religion, voilà le grand remède;
L'âme est le point d'appui solide d'Archimède;

La barricade est haute et fière, et le beffroi
Est fort, quand les pavés et les cloches ont foi ;
Pour vaincre il faut avoir aux reins une croyance ;
Le glaive flamboyant sort de la conscience ;
Toi, jamais ton regard convaincu ne brilla.
C'est vrai, quand ta servante et tes enfants sont là,
Ou ta femme en un coin raccommodant tes nippes.
Tu parles d'or, on voit tes vertus, tes principes,
Et tes perfections que rien ne fait broncher,
Dans tes graves discours à la file marcher
Comme aux processions on voit passer des châsses ;
Mais, dès que tu le peux, tu jettes tes échasses,
Tu descends plus gaîment que tu n'étais monté,
Et tu dis en soupant entre garçons : — Bonté,
C'est duperie ; amour, combien dure l'ivresse ?
Chasteté, j'aime mieux Margoton que Lucrèce ;
Dévouement, c'est niais, synonyme de grand ;
Vérité, c'est le pied trop court de Talleyrand ;
Justice, instinct sacré vers qui l'âme s'élance,
C'est une grande femme avec une balance
Sculptée en marbre blanc par monsieur Cartellier ;
Guerre, c'est la charrue avec un timbalier ;
Rien n'est bon pour le blé comme un grand capitaine ;
Un Wagram, un Rocroy, tombant sur une plaine,
Vaut le meilleur fumier ; la gloire est un engrais. —

Tu railles ce vaincu qu'on nomme le progrès
Quand tu le vois lié par les hommes de proie ;
Et ce serait ta fête, et ce serait ta joie
Si tu pouvais, du fond de tes bouges obscurs,

Noircissant le ciel même et tous les rayons purs,
Toutes les vérités, toutes les certitudes,
Barbouiller la lumière avec tes turpitudes,
Et charbonner la face auguste du soleil.

Le flot tumultueux et souple est ton pareil;
Il te prend par moments, comme un vent court sur l'herbe,
Des frissons, des élans de colère superbe,
De liberté, d'essor vers le jour, vers le bleu,
Vers le vrai, vers le beau, vers l'avenir, vers Dieu;
Et tu passes ta vie ensuite à t'en dédire.

Rien est ton point d'appui, nihil ton point de mire;
Ta science est un bloc informe de gravats;
Conclusion : tu n'es qu'un drôle ; et je m'en vas.

Hommes, vous rendriez sceptique même un âne!
Vous descendez sur nous en neige, et non en manne;
Vous refroidissez l'âme en ses tristes exils.
Dieu nous fit humbles, soit; vous, vous nous faites vils;
Poussière qu'on était, hélas! on devient boue.
L'homme par calcul chante ou pleure, blâme, loue,
Divinise, diffame, exagère, amoindrit.
Oui, la chauve-souris du doute en mon esprit
Ouvre hideusement sa livide membrane;
Je sens en flots de nuit bouillonner sous mon crâne
L'encre qui dans mes yeux goutte à goutte tomba.
Ce monde est un brelan. Le droit, le devoir, bah!
Laissez-moi donc tranquille avec tous ces mots vides!
Les hommes ont leur carte à jouer. Fous, avides,

Plutôt mauvais que bons, orageux, ténébreux,
Ils ont la haine au cœur et se mangent entre eux,
Tout en braillant : Honneur, fraternité, patrie!
Les principes sont là pour faire galerie ;
Et l'équité, le droit, la vertu, le devoir,
— S'ils existent pourtant, ce qu'il faudrait savoir, —
La probité, l'honneur, — ou ce qu'ainsi l'on nomme, —
Disent là-haut, raillant le pauvre effort de l'homme :
— Bien joué. Mal joué. Bravo, Machiavel!
Ah! crétin de Bayard! Walpole, very well! —

O genre humain, un rien t'enfle, et te rapetisse.
Ah! oui, pardieu! vertu, morale, honneur, justice!
Qu'un grand forfait triomphe, on lui baise l'orteil.
Ta conscience bâille et tombe de sommeil,
La lueur du vrai tremble en sa terne prunelle,
Je te plains si tu n'as que cette sentinelle.
L'homme est guidé du faux au vrai, du blanc au noir,
Par le mot intérêt qu'il prononce devoir.
Toute action humaine est signée : Égoïste.

Je me résume, ô Kant, l'homme est triste. Il n'existe
Qu'un mérite ici-bas, c'est d'être riche ; il n'est
Qu'un esprit, et qui rend charmant le plus benêt,
C'est d'être riche ; il n'est, et ce siècle l'affiche,
Qu'une beauté, toujours, partout, c'est d'être riche ;
L'or ne connaît que l'or, et devant les lingots
Le vice et la vertu sont deux sombres égaux.
Voilà tout ce que sait la science.

La vie
Fait quelques pas tremblants vers le bien, puis dévie.

L'homme est un psaume, soit; il est blasphème aussi;
Son âme est une lyre au son peu réussi
Où l'honnête a sa corde, où l'injuste a sa fibre;
Dans son pauvre esprit louche il tient en équilibre
Cauchon et Jeanne d'Arc, Socrate et Mélitus;
Il complète le bien d'où sortent ses vertus,
Hélas, avec le mal d'où sortent ses fétiches;
Ce vers faux a Satan et Dieu pour hémistiches.

Homme, entre nous et toi bien mince est la cloison,
Et l'aigle par devant par derrière est oison.
Ta cervelle est de boue et ton cœur est de pierre.
Tes docteurs chats-huants détournent leur paupière
Au resplendissement du divin Hélios;
Ils éclipsent avec un mur d'in-folios
Le ciel mystérieux d'où viennent les grands souffles;
Qu'est-ce qu'ils font de toi, ces bonzes, ces maroufles,
Ces talapoins lettrés aux discours pluvieux?
Un vieux toujours enfant, un enfant toujours vieux.
Ton groupe sépulcral d'écolâtres ineptes
Prêche, érige les mots en dogmes, en préceptes,
T'assourdit d'un éloge infâme de la nuit,
Allume un suif et dit : C'est un astre qui luit!
Applaudit l'écrevisse et le crabe, et célèbre
Les reflux du présent dans le passé funèbre,
Si bien que tu ne sais, dans ton hébétement,
Si tu vois Demain poindre au bas du firmament

Ou d'Hier qui revient la noire silhouette,
Si c'est l'affreux hibou qui chante ou l'alouette,
Et si le mouvement que tu fais en rêvant
Te ramène en arrière ou te pousse en avant.
Ta science te rend stupide, non sans peine.
O leurre! la clef fausse ouvre la porte vaine;
Ta pensée est une ombre où tu restes béant.

Oui, chez toi tout, hélas, arrive à du néant,
La chimère au calcul, le fait à l'hypothèse,
Ce qu'il faut qu'on proclame à ce qu'il faut qu'on taise,
Le silence à l'ennui, la parole au bâillon,
La pourpre d'Aspasie ou d'Auguste au haillon,
La vie au noir cercueil, la plume à l'écritoire,
Les chiffres au zéro, les lettres à la gloire,
Et le savant au prêtre et le prêtre au savant.
Qu'est-ce donc que tu mouds, réponds, moulin à vent?
Ta sagesse te fait castrat et te mutile.
L'homme, c'est l'impuissant fécondant l'inutile.

X

RÉACTION DE LA CRÉATION

SUR L'HOMME

L'âne fit un silence, et, murmurant : — Voilà !
C'est ainsi. Je n'y puis que faire ! — il grommela :

— Se contredire un peu, Kant, c'est le droit des gloses ;
Quand on veut tout peser, on rencontre des choses
Qui semblent l'opposé de ce qu'on avait dit ;
Non aux basques de Oui toujours se suspendit,
Riant de la logique et narguant les méthodes ;
Qui tourne autour d'un monde arrive aux antipodes ;

Kant, je n'userai point de ce droit; seulement,
Après t'avoir montré les hommes blasphémant,
Niant, méconnaissant et méprisant la Chose,
Cet océan où l'Être insondable repose,
Il faut bien te montrer la Chose enveloppant
Les hommes submergés dans Dieu qui se répand
Et qui sur eux se verse et qui se verse encore,
Tantôt en flots de nuit, tantôt en flots d'aurore;
Après t'avoir montré l'atome outrageant Tout,
Il faut bien te montrer la grande ombre debout.

Homme, ce monde est vaste, obscur, crépusculaire;
L'immuable l'habite et l'imprévu l'éclaire;
Ce monde est éclatant, clair, ténébreux, mêlé
De miracle orageux, de miracle étoilé;
Il est souffle, âme, esprit, lit, chaos, cimetière;
Dès qu'on veut essayer d'en trouver la frontière
Et de voir par-dessus la terrestre cloison,
A chaque pas que fait le marcheur, l'horizon
Se prolonge, toujours plus noir, toujours plus large
Or, et je dis ceci, passant, à ta décharge,
Qu'es-tu dans cet ensemble avec ton code, avec
Ton koran turc, ton tsin chinois, ton phédon grec,
Avec tes lumignons que tu nommes lumières,
Avec tes passions basses et coutumières
De tous les faits malsains, équivoques, pervers?
Les blés sont d'or, les flots sont bleus, les bois sont verts,
L'être fourmille et luit dans les métempsycoses,
Juin sourit, couronné du prodige des roses,

L'univers resplendit, ivre et comme écumant
D'un vertige de vie et de rayonnement,
L'aurore chaque jour bâtit la galerie
Des heures dont le luxe à chaque pas varie,
Et le couchant construit au bout du corridor
Des montagnes de pourpre et des portiques d'or;
Tout déborde; une séve ardente et décuplante
Du rocher au rocher, de la plante à la plante,
Court, traverse la brute, et, sous le firmament,
Le grand amour s'accouple avec le grand aimant;
Toi l'homme, en tout cela tu sens ton indigence;
Tes besoins sont posés sur ton intelligence,
Et comme tu ne vois Dieu, soleil de l'esprit,
Qu'à travers cette chair qui sur toi se flétrit,
L'ombre de tes haillons se découpe en ton âme;
Ta difformité raille, attaque, hait, diffame;
L'homme, au besoin, funèbre et lamentable jeu,
Fait de son ineptie une ironie à Dieu;
Il rit : — Hein, créateur, dit-il, sommes-nous bêtes! —
Tu te tiens à l'écart des cieux et de leurs fêtes;
Ton exiguïté te rend hargneux, boudeur,
Mauvais; car, la bonté n'étant rien que grandeur,
Toute méchanceté s'explique en petitesse.

Donc je te plains, sentant ta profonde tristesse.
Les faits autour de toi, graves et recueillis,
Vivent, et le mystère épaissit son taillis,
Et laisse à ton regard juste assez d'ouverture
Pour entrevoir leur vague et sévère stature.

Averti dans ton flegme et dans ta passion,
Sans cesse tu subis l'austère obsession
Des êtres te montrant Dieu sous leur transparence
Et l'espèce d'auguste et calme remontrance
Que te fait, selon l'heure et selon la saison,
Rien qu'en se déployant sur le vaste horizon,
La majesté profonde éparse en la nature.
Tu dis : La loi passée et présente et future,
C'est moi ; je viens punir, damner, supplicier !
Tu te déclares juste et juge et justicier,
Tu mets ta toge et prends ta plus fière attitude,
Tu fais de l'évidence et de la certitude,
Résolvant tout, tranchant tel point mal éclairci,
Réprouvant, flétrissant ; au bagne celui-ci,
Au gibet celui-là ; c'est bien, voici les astres !
Autour de tes bonheurs, autour de tes désastres,
Autour de tes serments à bras tendu prêtés,
Et de tes jugements et de tes vérités,
Les constellations colossales se lèvent ;
Les dragons sidéraux s'accroupissent et rêvent
Sur toi, muets, fatals, sourds, et tu te sens nu
Sous la prunelle d'ombre et sous l'œil inconnu.
Toutes ces hydres ont des soleils sur leurs croupes,
Et chacune est un monde, et chacun de ces groupes
S'offre à toi, triste Œdipe, et ces sphinx du cosmos
Ont leurs énigmes tous dont ils savent les mots ;
La création vit, stable, auguste, sacrée,
Et fait en même temps dans le vague empyrée
Un bruit d'inquiétude et de fragilité ;
Un long tressaillement glisse dans la clarté,

Un frisson dans la nuit court sous la voûte ignée;
Homme, au-dessus de toi, quoique la destinée
Semble avoir l'épaisseur du bronze par instant,
Ton oreille, écoutant les ténèbres, entend
Tous les frémissements d'une maison de verre.
Homme, pour t'empêcher d'oublier Dieu, pour faire
Par moments se dresser en sursaut ton sommeil,
L'univers met sur toi, dans l'espace vermeil,
La nuit, ce va-et-vient mystérieux et sombre
De flambeaux descendant, montant, marchant dans l'ombre
Ce voyage des feux dans l'océan d'en haut
S'accomplit sur ton front; et, toi, dans ton cachot,
L'araignée homme, ayant ton égoïsme au centre
De ton œuvre, et caché dans l'intérêt ton antre,
Inquiet malgré toi de la splendeur des cieux,
Tu regardes, pendant ton guet silencieux,
A travers les fils noirs de tes hideuses toiles,
Ces navigations sublimes des étoiles.
Tout en te disant chef de la création,
Tu la vois, elle est là, la grande vision,
Elle monte, elle passe, elle emplit l'étendue;
La Chose incontestable, inexplicable, ardue,
T'environne, entr'ouvrant ses flamboyants secrets,
Pendant que des arrêts, des dogmes, des décrets
Sortent d'entre tes dents qui claquent d'épouvante;
Tu coupes, souverain, dans de la chair vivante,
Tu vas criant : Je suis très haut, je suis le roi!
Tu proclames qu'au gré de ton caprice à toi
Telle action sera mérite ou forfaiture,
Tu prends la plume et fais au droit une rature;

Voilà qu'une blancheur pénètre la forêt
Et que la lune pâle et sinistre apparaît;
Le spectre du réel traverse ta pensée;
La loi vraie, immuable et jamais effacée,
Passe appuyant sur toi son œil fixe et pensif.
Sur tes deuils, sur ton rire obscur et convulsif,
Sur ta raison souvent folle, toujours hautaine,
Sur ton temple, qu'il soit de Solime ou d'Athène,
Sur tes religions, dieux, enfers, paradis,
Sur ce que tu bénis, sur ce que tu maudis,
Tu sens la pression du monde formidable;
Ton âme, atome d'ombre, et ta chair, grain de sable,
Ont sur elles les blocs, les abîmes, les nœuds,
Les énigmes du Tout lugubre et lumineux,
Et sentent, feuilletant vainement quelque bible,
Rouler sur leur néant l'immensité terrible.
Le zodiaque énorme, effrayant de clarté,
Éternel, tourne autour de ta brièveté.
Tu le vois, et tu dis, l'épiant de la terre :
— Qu'est-ce donc qu'il me veut, ce fauve sagittaire?
Qu'ai-je fait au lion qu'il me regarde ainsi? —
Et tu frémis.

Hélas! rien n'est par toi saisi;
Tu ne tiens pas le temps, tu ne tiens pas l'espace;
Tous les faux biens, rêvés par ton instinct rapace,
S'en vont; derrière tous la tombe, âpre fossé,
Se creuse; et chacun d'eux, après t'avoir blessé,
Passe à travers les doigts de ton poignet tenace;

La minute elle-même en fuyant te menace
Et, mouche au dard vibrant, se débat dans ta main.

L'aile d'un scarabée et l'odeur d'un jasmin,
Si tu veux en sonder le fond, sont des abîmes.

Derrière toute cime on trouve d'autres cimes.

La présence invisible et sensible de Dieu,
L'influence de l'ombre, à toute heure, en tout lieu,
Certaine, incorruptible, inexprimable, occulte,
Dérange ton calcul, ton optique, ton culte,
Ta morale, tes lois, ton doute, et par instant
Te pousse dans le rêve autour de toi flottant,
Et te fait osciller et perdre l'équilibre;
Tu te sens garrotté tout aussi bien que libre;
Comment dire : La vie est cela; la vertu
Est cela; le malheur est ceci; — qu'en sais-tu?
Où sont tes poids? Comment peser des phénomènes
Dont les deux bouts s'en vont bien loin des mains humaines,
Perdus, l'un dans la nuit et l'autre dans le jour?
Avec quel diagraphe en prendre le contour
Et la dimension, n'ayant, dans ta masure,
Ni le mètre réel, ni l'exacte mesure?
Qu'est le bien? qu'est le mal? Tel fait est constaté;
Soit; il faut maintenant voir l'autre extrémité;
Où donc est-elle? Allez la chercher dans les sphères.

Toutes les questions sont d'obscures affaires
Que tu te fais avec les cieux illuminés;
Le grand Tout intervient, toujours, partout; prenez
L'existence la plus misérable, n'importe,
L'énigme de moi l'âne ou de toi le cloporte,
Qu'on la presse, on la voit subitement grandir
Et pendre du zénith ou monter du nadir.
Rien n'est indifférent au gouffre; le blasphème
Qu'on jette au firmament tombe dans le problème;
Qui sait si l'on n'a pas blessé quelque rayon?
Mettre un pied sur un ver est une question;
Ce ver ne tient-il pas à Dieu? La sauterelle
Qu'il écrase en marchant fait songer Marc-Aurèle;
Sur un moucheron mort Pascal est accoudé.
Quel est le point connu, clair, épuisé, vidé?
Que sais-tu? Que peux-tu décidément conclure?
L'ombre fouette ta face avec sa chevelure,
Et, t'effarant avec le ciel prodigieux,
T'aveugle en te jetant les soleils dans les yeux;
Il te suffit un soir, fusses-tu Prométhée,
Ou Timon l'androphobe ou Constantin l'athée,
De voir les globes d'or au fond des noirs azurs
Flamboyer, affirmant le fait dont ils sont sûrs,
Pour que, devant l'horreur constellée et sereine,
Un éblouissement pontifical te prenne;
Alors tu sens en toi l'homme en prêtre finir;
Tu ne peux plus lever les mains que pour bénir;
Sous tes pieds chancelants tu sens vibrer la base,
Et tu t'évanouis dans la sinistre extase;
Tu t'engloutis dans l'être ineffable, insondé;

Tu regardes rouler le monde comme un dé,
Et ta propre figure, ombre et nuit, t'importune,
Mêlée à cette vaste et fatale fortune;
Tu perds le sentiment et la proportion
De ton idée ainsi que de ton action,
Voyant de toutes parts, dans l'azur, dans les nues,
Monter autour de toi des lueurs inconnues;
Tu te penches, ému d'un frisson sépulcral,
Sur l'étrange et tragique horizon sidéral;
Tu tombes éperdu dans les mélancolies
Des éclipses, des nuits sans fond, des parhélies,
Des astres, des éthers et des espaces bleus;
Qu'es-tu, toi le terrestre, en ce tout merveilleux
Où gravitent les Mars, les Vénus, les Mercures?
Tu tressailles d'un flot d'impulsions obscures;
Tout se creuse sitôt que tu tâches de voir;
Le ciel est le puits clair, la tombe est le puits noir,
Mais la clarté de l'un, même aux yeux de l'apôtre,
N'a pas moins de terreur que la noirceur de l'autre;
Tu dis à ton évêque : Homme, où donc est Sion?
Tu fais sa crosse en point d'interrogation;
Tu charges la science infirme qui laboure
D'instruire ton procès avec ce qui t'entoure;
Mais qui donc osera balbutier l'arrêt?
Informer, à quoi bon? juger, qui l'essayerait?
Tu ne connais de rien le dernier mot; tu poses
Des arguments aux faits, des dilemmes aux choses;
Mais comment décider? Tout est mêlé de tout;
La neige froide touche à la lave qui bout;
La composition du destin, quelle est-elle?

L'être est-il un hasard? l'homme est-il en tutelle?
Quel est le bon? quel est le mauvais? que doit-on
Ajouter à Dracon pour en faire Caton?
D'où vient qu'on se dévore et d'où vient qu'on se tue?
Est-ce qu'au papillon la fleur se prostitue?
Le fumier est-il saint et frère du parfum?
Tout vit-il? quelque chose, ô nuit, est-ce quelqu'un?
D'où vient qu'on naît? d'où vient qu'on meurt? d'où vient qu'on souffre
Par l'haleine qui sort de la bouche du gouffre
Ton miroir de l'injuste et du juste est terni,
Et ta balance tremble au vent de l'infini.

Pour te tirer d'affaire étant si misérable,
Devant l'inaccessible et dans l'impénétrable,
Devant l'éblouissant et splendide secret,
Pour être quelque chose et compter, il faudrait
Être saint, être pur, intègre avec l'abîme,
Offrir à l'absolu l'attention sublime,
Et savoir distinguer la véritable voix;
Il faudrait s'écrier : J'aime, je veux, je crois!
Sur l'énigme en travers de ton destin posée
Ce ne serait pas trop de faire une pesée
Avec toute ta force et toute ta vertu;
Il ne faudrait pas être inepte, ingrat, têtu,
Recevoir du bedeau qui sur vos berceaux veille
Une éducation annulante et pareille
A celle qu'aux matous font les tondeurs du quai,
Être un esprit métis, être un lion manqué
Qu'un cuistre abâtardit, qu'un marguillier mâtine;

Hélas! il ne faudrait pas être la routine,
Sourde, engrenant, toujours avec le même ennui,
Aujourd'hui dans hier, demain dans aujourd'hui;
Il ne faudrait pas croire aux empiriques, vivre
Comme le chien, ayant pour grand talent de suivre;
Te repaître d'exploits, de combats, d'échafauds,
D'esclavages, de verbe obscur, de savoir faux;
T'en aller digérer bêtement dans ton gîte
Tout ce qu'un sacristain de force t'ingurgite;
Te plaire dans l'absurde et t'y dénaturer;
Opprimer l'homme utile, — éclatant, l'abhorrer;
Et le servir méchant, et l'admirer vulgaire;
Il ne faudrait pas faire à tes flambeaux la guerre,
Adorer tes bandeaux, tes jougs; haïr tes yeux;
Être l'adulateur en étant l'envieux;
Et, lâche, appartenir aux deux puissances viles,
Par un point aux Nérons et par l'autre aux Zoïles.

Ce monde est un brouillard, presque un rêve; et comment
Trouver la certitude en ce gouffre où tout ment?
Oui, Kant, après un long acharnement d'étude,
Quand vous avez enfin un peu de plénitude,
Un résultat quelconque à grands frais obtenu,
Vous vous sentez vider par quelqu'un d'inconnu.
Le mystère, l'énigme, aucune chose sûre,
Voilà ce qui vous boit la pensée, à mesure
Que la science y verse un élément nouveau;
Et vous vous retrouvez avec votre cerveau
Toujours à sec au fond des problèmes funèbres,

Comme si quelque ivrogne effrayant des ténèbres
Vidait ce verre sombre aussitôt qu'il s'emplit.
O vain travail! science, ignorance, conflit!
Noir spectacle! un chaos auquel l'aurore assiste!
L'effort toujours sans but, et l'homme toujours triste
De ce qu'est le sommet auquel il est monté,
Comparant sa chimère à la réalité,
Fou de ce qu'il rêvait, pâle de ce qu'il trouve!

XI

TRISTESSE FINALE

L'âne continua, car la nature approuve
Ce couple, âne parlant, philosophe écoutant :

— Tu vois un être grave, imposant, important,
Un âne sérieux, complet, bon pour tout lire,
Un docteur. Kant, c'est vrai, je sais tout, c'est-à-dire
Que dans mon triste esprit tout est doublé de rien;
Je suis à la fois juif, parsi, turc, arien.
J'entends dans mon cerveau bourdonner en tumulte
Le blanc, le noir, amen, raca, la foi, l'insulte,
Genève, Rome, Alcuin d'où sort Calvin, oui, non;

Cujas en droit civil, Flandrin en droit canon,
L'histoire aux pieds des rois, cette prostituée,
L'abac et l'alphabet, et toute la nuée
Des érudits poussifs et des rhéteurs fourbus
Depuis Sabbathius jusqu'à Molaribus!
Le fait d'hier s'y heurte à la chronique ancienne,
Henri de Gand s'y croise avec Sixte de Sienne;
Et je ne comprends rien à tout ce morne bruit
Sinon qu'ayant cherché le jour, je vois la nuit.
Du reste il est certain que, dans cette ombre noire
Qui sort de l'encre horrible et qu'on nomme grimoire,
A travers ces bouquins où l'homme est si petit,
C'est à moi qu'au total la science aboutit,
Car, à ce blême jour dont la lueur avare
Joint le docteur d'Oxford au docteur de Navarre,
J'ai vu de toutes parts, sur les vieux parchemins,
L'ombre de mon profil tomber des fronts humains.

Adieu, sorbonnes, bancs, temples, autels, boutiques!
Adieu le grand dortoir des préjugés antiques
Côte à côte assoupis sur leurs brumeux chevets!
Scolastiques du vide, adieu! — Kant, si j'avais
Le loisir d'aspirer à quelque académie,
Je ferais, de toute ombre et de toute momie,
De tous les vils sentiers suivis par les moutons,
De tous les œufs cassés, de tous les vieux bâtons
D'aveugles, grands, petits, inconnus et célèbres,
De tous les brouillards pris à toutes les ténèbres,
Et de tous les fumiers pris à tous les marais,

Une collection que j'intitulerais :
Exposé général de la science humaine.

L'âne, ayant un peu brait, termina :

— Je m'emmène!
O Kant! je redescends, avide d'ignorer!

J'étouffe! oh! respirer! respirer! respirer!
Mon œil est devenu trouble, nocturne et triste
Dans ces caves qu'emplit le jour séminariste.
J'ai des tiraillements d'estomac. Mais ce n'est
Ni des textes que prend Trigaud sous son bonnet,
Ni de tout ce chaos qu'un cuistre en sa mémoire
Fourre comme on emplit de loques une armoire;
Ce n'est point du fouillis, ce n'est point du fatras
Qui fit Siffret jadis si grand pour Carpentras,
Ce n'est point d'antiquaille et de pédagogie,
Ce n'est pas du savoir que dans sa docte orgie
Mange le jésuite ou le génovéfain,
C'est de vie et d'azur et d'aube que j'ai faim!
Je me sens sur la peau, de là ma pauvre mine,
Une démangeaison de savante vermine,
Grassi, de Galilée odieux puceron,
Garasse, ce moustique immonde de Charron,
Et Dasipodius, cet acarus d'Euclide.
Es-tu pour le fluide? es-tu pour le solide?

Tiens-tu pour l'idéal? tiens-tu pour le réel?
Acceptes-tu Moïse, Hermès ou Gabriel?
A quel Dieu remets-tu ton âme ou ta machine?
Est-ce au Brahma de l'Inde? est-ce au Tien de la Chine?
Es-tu pour Jupiter, pour Odin, pour Vichnou,
Pour Allah? Laissez-moi tranquille. Je suis fou.
Je m'évade à jamais de la science ingrate.
Il est temps que, rentrant dans le vrai, je me gratte
L'échine aux bons cailloux du vieux globe éternel.
Je vois le bout vivant du funèbre tunnel,
Et j'y cours. J'aperçois, à travers les fumées,
Là-bas, ô Kant, un pré plein d'herbes embaumées,
Tout brillant de l'écrin de l'aube répandu,
De la sauge, du thym par l'abeille mordu,
Des pois, tous les parfums que le printemps préfère,
Où ce que la sagesse aurait de mieux à faire
Serait de se vautrer les quatre fers en l'air.
Or, étant libre enfin, et ne voyant, mon cher,
Ici, pas d'autre ânier que toi le philosophe,
Pouvant finir mon chant de bête brute en strophe,
Je m'en vais, comme Jean au désert s'en alla,
Et je retourne heureux, rapide, et plantant là
L'hypothèse béate et le calcul morose,
Et les bibles en vers et les traités en prose,
Locke et Job, les missels ainsi que les phédons,
De l'idéal aux fleurs, du réel aux chardons.

**

TRISTESSE DU PHILOSOPHE

Et l'âne disparut, et Kant resta lugubre.

— Oui ! dit-il, la science est encore insalubre ;
L'esprit marche, baissant la tête et parlant bas ;
Et cette surdité de la bête n'est pas
Si stupide en effet que d'abord elle semble.

Puisqu'aux mains du savoir le flambeau sacré tremble,
La protestation est juste.

Jusqu'au jour
Où la science aura pour but l'immense amour,
Où partout l'homme, aidant la nature asservie,
Fera de la lumière et fera de la vie,
Où les peuples verront les puissants écrivains,
Les songeurs, les penseurs, les poëtes divins,
Tous les saints instructeurs, toutes les fières âmes,
Passer devant leurs yeux comme des vols de flammes;
Où l'on verra, devant le grand, le pur, le beau,
Fuir le dernier despote et le dernier fléau;
Jusqu'au jour de vertu, de candeur, d'espérance,
Où l'étude pourra s'appeler délivrance,
Où les livres plus clairs refléteront les cieux,
Où tout convergera vers ce point radieux :
— L'esprit humain meilleur, l'âme humaine plus haute,
La terre, éden sacré, digne d'Adam son hôte,
L'homme marchant vers Dieu sans trouble et sans effroi,
La douce liberté cherchant la douce loi,
La fin des attentats, la fin des catastrophes; —
Oui, jusqu'à ce jour-là, tant que les philosophes,
Prêtres du beau, d'autant plus vils qu'ils sont plus grands,
Seront les courtisans possibles des tyrans;
Tant qu'ils conseilleront César qui délibère;
Tant qu'Uranie ira s'attabler chez Tibère;
Tant que l'astronomie au vol sublime et prompt,
Et la métaphysique, et l'algèbre seront

Des servantes du crime et des filles publiques;
Tant que Dieu louchera dans leurs regards obliques;
Tant que la vérité, mère des droits humains,
O douleur! sortira difforme de leurs mains;
Tant qu'insultant le juste, abjects, creusant sa fosse,
Les scribes salueront la religion fausse,
Le faux pouvoir, Caïphe à qui Néron se joint;
Tant que l'intelligence, hélas, ne sera point
La grande propagande et la grande bravoure;
Tant qu'épris des faux biens que le méchant savoure,
Les froids penseurs prendront l'erreur pour minerai;
Tant qu'ils ne seront pas les Hercules du vrai,
Acceptant du progrès les gigantesques tâches;
Tant que les lumineux pourront être les lâches;
Tant que la science, ange à qui l'Être a parlé,
Infâme, baissera sur son front constellé
Ce capuchon sinistre et noir, l'hypocrisie;
Tant que de l'air des cours elle sera noircie;
Tant qu'on admirera ce Bacon effrayant,
Ce monstre fait d'azur et d'infamie, ayant
Le cloaque dans l'âme et dans les yeux l'étoile;
Tant qu'arrêtant l'esprit qui veut mettre à la voile,
D'abjects vendeurs pourront, sans être foudroyés,
Dire au seuil rayonnant des écoles : Payez!
Tant que le fisc tendra devant l'aube sa toile;
Tant qu'Isis lèvera pour de l'argent son voile,
Et pour qui n'a pas d'or, pour le pauvre fatal,
Le fermera, Phryné sombre de l'idéal;
Oui, quand même, ô ciel noir, seraient là réunies
Les pléiades des fronts radieux, des génies,

Des Homères aïeux et des Dantes leurs fils,
Oui, contre Athènes, Rome, et Genève, et Memphis,
Et Londre, et toi, Paris, et l'Inde et la Chaldée,
Contre tout le rayon, contre toute l'idée,
Contre les livres pleins de vérités dormant,
Contre l'enseignement, contre le firmament,
Et les esprits sans fin, et les astres sans nombre,
Les oreilles de l'âne auront raison dans l'ombre !

* * *

SÉCURITÉ DU PENSEUR

O Kant, l'âne est un âne et Kant n'est qu'un esprit.

Nul n'a jusqu'à présent, hors Socrate et le Christ,
Dans l'abîme où le fait infini se consomme,
Compris l'ascension ténébreuse de l'homme.
A force de songer ton œil s'est éclairci ;

Plane plus haut encore, et tu sauras ceci :

Tout marche au but; tout sert; il ne faut pas maudire.
Le bleu sort de la brume et le mieux sort du pire;
Pas un nuage n'est au hasard répandu;
Pas un pli du rideau du temple n'est perdu;
L'éternelle splendeur lentement se dévoile.
Laisse passer l'éclipse et tu verras l'étoile!
Le tas des cécités, morne, informe, fatal,
A l'éblouissement pour faîte et pour total;
Le Verbe a pour racine obscure les algèbres;
Les pas mystérieux qu'on fait dans les ténèbres
Sont les frères des pas qu'on fera dans le jour;
L'essor peut commencer par l'aile du vautour
Et se continuer avec l'aile du cygne;
Du fond de l'idéal Dieu serein nous fait signe
Et, même par le mal, par les fausses leçons,
Par l'horreur, par le deuil, ô Kant, nous avançons.
Querelle, petitesse, ignorance savante,
Tous ces degrés abjects dont ton œil s'épouvante,
Sont les passages vils par où l'on va plus haut;
La lettre sombre, ô Kant, forme un splendide mot;
Sans l'étage d'en bas que serait l'édifice?
L'homme fait son progrès de ce qui fut son vice;
Le mal transfiguré par degrés fait le bien.
Ne désespère pas et ne condamne rien.
Pour gravir le sublime et l'incommensurable,
Il faut mettre ton pied dans ce trou misérable;
Un chaos est l'œuf noir d'un ciel; toute beauté

Pour première enveloppe a la difformité;
L'ange a pour chrysalide une hydre; sache attendre;
Penche sur ces laideurs ton côté le plus tendre;
C'est par ces noirceurs-là que toi-même es monté.
Dieu ne veut pas que rien, même l'obscurité,
Même l'erreur qui semble ou funeste ou futile,
Que rien puisse, en criant : Quoi! j'étais inutile!
Dans le gouffre à jamais retomber éperdu;
Et le lien sacré du service rendu,
A travers l'ombre affreuse et la céleste sphère,
Joint l'échelon de nuit aux marches de lumière

TABLE

LE PAPE

SCÈNE PREMIÈRE

SOMMEIL

LA PITIÉ SUPRÊME

RELIGIONS ET RELIGION

I

L'ANE

PARIS. — IMPRIMERIE Vᵉ P. LAROUSSE ET Cie,

19, RUE MONTPARNASSE, 19